

2^{ème} PARTIE

Le Combat d'Enzo

2058

UN FOYER INESPERE

Peu de souvenirs rejaillissaient de l'enfance d'Enzo. Pourtant en discutant avec Pierre, en fouillant profondément dans sa mémoire, des bribes lui revinrent. Pierre lui confia la complicité de Jeanne, la maman de Pauline, et Agathe, sa mère. Il lui exposa comment la vie les avait séparées, leur traçant deux routes distinctes. Elles avaient au tout début, tenté de combiner leurs directions, mais le fossé s'élargissant, devint peu à peu infranchissable. Ce fameux week-end, en 2001, Agathe, son mari Jean, et le petit Enzo, âgé de cinq ans, passaient la

fin de semaine chez les parents de Pauline, pas encore de ce monde, Jeanne et Pierre.

Pierre, ému, dévoile :

- Tu sais, Jeanne et Agathe ne se voyaient plus si souvent et elles étaient excitées comme des collégiennes quand elles se retrouvaient. Elles se redécouvraient physiquement d'abord, tu connais les femmes : « t'as changé de coiffure... j'adore ton sac à main... il est super mignon, ton pull... » , puis elles passaient des heures à ressasser leurs souvenirs d'école...

Enzo, sur son lit d'hôpital, face à lui, boit ses paroles.

- Nous les hommes, on en profitait pour faire un tour de jardin, parler bricolage et boulot. Si je me souviens bien, toi, tu galopais. J'ai le souvenir d'un petit gars ...comment dire... fougueux, assez agité.
- Oui, vous pourriez même me qualifier d'« hyperactif » comme ils disaient à l'époque, ça m'a longtemps suivi, avoua Enzo.
- Et finalement, ça a créé l'un des premiers points de tension entre nous, je peux te le dire maintenant, mais te voir courir partout dans la maison, toucher à tout, casser une ou deux bricoles, courser le chien, le chat pour leur faire on ne sait quelle misère, ça nous rendait fous ! Et tes parents ne se rendaient compte de rien. Ils regrettaient juste que nous n'ayons pas de DVD à te proposer. Mais nous étions sans enfant, nous évitions la télé, et de surcroît, nous recevions des amis. Hum, tu ne t'occupais pas très bien tout seul. Tu avais par contre une vivacité impressionnante et de l'intelligence à revendre, en plus d'être un mignon petit bonhomme. Ce week-end là, la météo était tellement mauvaise que nous n'avons pas pu mettre le nez dehors. Je revois encore Agathe frigorifiée, et Jeanne lui prêtant tous les pulls possibles. Ils ne faisaient pas si froid que ça, c'était l'humidité. Tes parents découvraient notre mode de vie. On ne l'a jamais su réellement, mais je crois qu'il ne leur correspondait pas du tout.
- Oui, ça je peux bien vous le confirmer, il y a prescription. Même si mes souvenirs sont minces, qu'est-ce que j'en ai entendu parler du « week-end chez les écolos », comme ils disaient. C'était devenu leur anecdote favorite à raconter entre amis, puis ça s'est tassé, confirme Enzo en souriant. C'est en fait beaucoup plus tard, quand maman et Jeanne se sont revues, que cette histoire a ressurgi. Dans ma petite tête d'enfant, vous étiez des gens bizarres : vous refusiez le mode de vie « total confort », pour vous restreindre, mais pourquoi ? C'est longtemps resté un mystère pour moi, jusqu'à ce que l'évidence me frappe de plein fouet. Le monde entier ne pouvait effectivement pas vivre à l'image de mes parents. Il fallait un équilibre, une moyenne. Alors si eux surfaient sur le haut de la vague bien-être, luxe et frivolité, il fallait bien qu'en contre partie, des gens souffrent avec rien et moins encore. Au fur et à mesure que cette pensée grandissait en moi, elle m'est devenue insupportable. Je refusais d'appartenir aux nantis, en regardant les miséreux agoniser, ou pire en détournant le regard. Pour en revenir à ce fameux week-end, ils avaient effectivement eu froid pendant deux jours, on était loin des 24°C de la maison. Maman craignait tellement que je m'enrhume ou encore que je contracte une pneumonie. Ils n'étaient pas non plus habitués à ce que vous cuisiniez. En riant, ils colportaient : « c'était pas mauvais, mais deux jours dans l'année ça suffit comme punition, et vive les côtes de bœuf – frites ». Vos toilettes sèches étaient une abomination à leurs yeux, le comble du dégradant. Et puis votre discours les avait achevés ! Ils n'en pouvaient plus d'entendre parler environnement. Eux, préféraient les discussions légères sur les vacances au bout du monde, le prochain achat de voiture, des commentaires sur la dernière série télé à la mode... ou des débats profonds sur la politique, sur les crises financières.
- C'est vrai qu'on savait être lourd, pouffe Pierre. Mais ça occupait nos esprits jour et nuit. Nous étions inlassablement en quête de nouvelles idées, de bonnes volontés. Sans doute, cherchait-on maladroitement à convaincre les gens, mais l'immobilisme ambiant nous paraissait tellement absurde, qu'on le combattait à notre façon. Voilà donc comment ces

deux amies se sont petit à petit éloignées. Elles se sont revues une fois, six ou sept ans plus tard. Cette entrevue a fini d'enfoncer le clou, elles se sont mutuellement perdues ensuite.

- Ca, je m'en rappelle bien. On avait eu une terrible conversation à table, sur l'environnement, où Papa m'avait suggéré d'abandonner tout le confort que je possédais. Mais que pouvais-je faire ? J'étais déjà dépendant de tous ces gadgets et je n'étais encore qu'un enfant. Maman, ébranlée, a voulu revoir sa copine écolo. On n'a jamais trop su, au final, ce qu'elles s'étaient dites. Maman, très fermée en rentrant à la maison ce jour là, avait juste donné comme commentaire qu'elle ne supportait pas les extrémistes. Elle ne se rendait pas compte qu'elle en était une elle-même.
- Oui, Jeanne au retour, était, elle aussi, très sombre, pestant contre le laxisme, la complaisance dans laquelle se débattaient tes parents.
- Elle avait fait une émission de radio je crois, peu de temps avant ?
- Oui ! On était souvent en conférence et une radio avait souhaité interviewer Jeanne, émission qui avait généré de nombreuses retombées positives. Les deux semaines qui ont suivi le téléphone et le net ne nous ont laissé aucun répit.

La porte s'efface devant une Pauline curieuse de palper l'ambiance entre les deux hommes.

- Alors tu as fini ton service, ma chérie ? s'informe Pierre.
- Pas tout à fait encore, mais comme je passais devant la chambre je suis venue voir comment vous sympathisiez.
- Et bien tu vois, on vient de se dire nos quatre vérités. J'ai révélé à Enzo, le misérable fripon qu'il était.
- Oh, ce n'était pas un scoop, se défend Enzo en riant.
- Et lui vient de m'apprendre pour quels affreux rétrogrades nous passions.
- Oh, il a osé, s'écrie Pauline en fronçant les sourcils. Ceci dit, il ne t'a rien appris non plus, poursuit-elle le regard malicieux.
- Et on parlait de l'émission de radio de Jeanne. On avait été assez étonné de l'impact et ça nous avait vraiment fait chaud au coeur de recueillir tous ces témoignages, ces idées, toutes les suggestions.
- Malheureusement, ça n'aura pas été suffisant, soupire Pauline.
- Ceux qui ne voulaient pas entendre, n'entendaient guère plus après. Maman comptait parmi ceux qui étaient vaguement inquiets à l'écoute du peu d'informations qui filtraient des médias, face visible de l'iceberg. Ce qu'on lui demandait, les changements d'habitudes, la renonciation à certains comforts, la réflexion quant à son mode de vie, anéantissaient son début de motivation devant l'insurmontable. Et elle a décidé d'occulter nos propres angoisses d'enfant pour continuer sa vie. Pas la nôtre..., SA vie..., répète Enzo, le menton tremblant.

Pauline, pensive, ajoute:

- Comme toute mère, elle avait à coeur que vous soyez bien, matériellement en tout cas. Elle a juste fait le mauvais choix, celui du court terme.

Enzo hoche la tête sans répondre.

Pauline enchaîne :

- Bon je termine mon service dans une heure et demie, et je propose qu'on rentre tous ensemble à la maison, si vous acceptez toujours notre offre.
- Franchement, elle est inespérée et je vous en suis infiniment reconnaissant, à tous les deux. Je rassemble mes quelques effets et je vous attends. Je ne bouge pas d'ici.
- Moi, j'ai une course à faire en ville, décrète Pierre. Je te laisse te préparer et on se donne rendez-vous vers 17h30 ici tous les trois?

Lorsque deux heures plus tard, la petite voiture de Pauline gravit l'allée cabossée de la maison, Enzo est envahi de curiosité.

En quittant le petit hôpital de campagne où Pauline le soignait si bien, il se sent un enfant dépendant, ayant perdu ses repères et docilement, il suit Pierre et Pauline.

Il cherche désespérément dans ses souvenirs à reconnaître le bâtiment, mais le temps passé, les changements, son jeune âge de l'époque, rendent cette résurgence impossible. Alors il décortique, observe son nouveau domicile. Il remarque la haie épaisse, fournie et épineuse qui encercle le terrain. A son interrogation, Pauline expose les agressions récurrentes, le vandalisme gratuit, le vol de nourriture.

Le jardin, se complaît dans son état sauvage. L'herbe haute envahit chaque espace, aucun arbre, hormis quelques haies hirsutes pour donner du relief. Les arbres fruitiers, les plus vulnérables, ont mal surmonté le réchauffement, la sécheresse, les pollutions atmosphériques, la disparition des abeilles. Sur le côté, dans le potager, près des pieds de poireaux fébriles, les carottes s'efforcent de puiser les éléments indispensables à leur croissance. Heureusement, les toilettes sèches et le compost qu'elles produisent garantissent un niveau de production. Au sentiment d'abandon du carré de plantations, Pauline précise qu'il ne doit pas trop attirer l'œil, alors ils laissent des herbes hautes le masquer. Ils ne s'occupent de leurs légumes qu'à la nuit tombée.

L'allée, autrefois goudronnée, craquelle avec des nids de poule qui rendent sa traversée chaotique. Les plantes sauvages prennent possession des lieux.

La maison, un bloc solide bien encrée sur son terrain, affiche un bardage de bois vieilli, dont le temps a emporté la couleur. Les grandes ouvertures, qui la rendaient lumineuse et vivante à une époque, ont été maçonnées de pierre pour les unes, couvertes de grilles pour les deux autres.

L'illusion d'un blockhaus n'est pas loin.

Sur le toit, quelques tuiles brisées, une clôture barbelée protégeant des panneaux solaires thermiques et photovoltaïques, témoignent du ressentiment d'envieux, commente Pauline sans émoi.

Elle s'extrait de la voiture, ouvre une porte de garage coulissante. Puis elle gare le véhicule à l'abri de la convoitise et des intempéries, à côté de sa vieille bicyclette qu'elle utilise quotidiennement pour aller travailler.

Pendant qu'elle verrouille soigneusement le portail, les deux hommes visitent déjà les lieux. Le sous-sol, à l'exception de l'entrée du garage, est totalement enterré, pour renforcer l'isolation et la sécurité, une partie se consacre à la conservation de fruits des légumes.

A l'étage, Enzo découvre un espace aménagé chichement. Ce qui avait dû être autrefois un bon canapé douillet, offre désormais une assise défoncée. Les coussins, tâchés, font tristounets. En face, une télévision surannée trône sur une table en bois noire et écaillée. Deux fauteuils, guère en meilleur état, complètent le mobilier. La cuisine attenante est propre mais demande sa retraite, couleur passée autour des poignées, une porte retirée, révélant les assiettes ébréchées sur l'étagère. La table centrale, bancale, parée d'une nappe de fortune, s'entoure de quatre chaises en bois, deux autres sont alignées le long du mur.

Les peintures des murs et du plafond s'effritent. Des ampoules nues pendent, des bougies s'étalent sur la table et le buffet.

Enzo parcourt des yeux son nouveau décor, sans commentaire. Pauline, un peu mal à l'aise, se tord les mains et risque :

- On entretient du mieux que l'on peut, mais on ne trouve plus de matériaux, vous savez.
- Ah ça pour sûr, on ne trouve plus rien. C'est pour ça que je me demandais comment vous arriviez à tout conserver dans cet état. J'ai eu l'occasion de visiter pas mal de maisons qui étaient franchement en décrépitude, en comparaison.
- Vous trouvez ?

Pauline rayonne, visiblement soulagée de la critique de son hôte.

- Et encore, ça manque d'un homme fort ici maintenant, intervient Pierre d'un ton bourru. Je ne peux plus monter sur le toit, à mon âge. Il serait bien temps de ramoner et de réparer quelques tuiles.
- Je crois que vous avez trouvé votre homme, Pierre, annonce solennellement Enzo. Le bricolage n'a plus beaucoup de secret pour moi et je serai ravi de me rendre utile.
- Extra ! Bon, on verra ça plus tard, quand vous serez bien reposé, coupe une Pauline maternante. Pour l'heure, je vous montre vos appartements.

Tandis que Pierre s'enfonce dans son fauteuil, Pauline entraîne Enzo vers une porte entrouverte au bout du salon.

- Si ça vous convient, présente-t-elle en désignant le grand lit, où des draps propres et bien tirés invitent à la quiétude.

Enzo s'avance, son sac à la main, le pose au sol et se retourne :

- Mais c'est sensationnel, inespéré, s'exclame-t-il en contemplant le petit bureau sous la fenêtre et sa commode.
- Ravie que ça vous plaise. On termine la visite, et vous aurez le temps de prendre vos quartiers avant le dîner.

Pauline l'attire ensuite vers un couloir. Sa chambre, celle de toujours, est à droite, très sobre : un lit, un bureau et un placard. Un cadre au mur dépeint une femme, lui ressemblant vaguement, mais d'époque différente.

- C'est ma mère, murmure Pauline en suivant le regard de Enzo.

Il se rapproche et examine la femme souriant à l'objectif : une trentaine d'années, des cheveux longs bouclés, une robe fleurie, des yeux doux et rieurs, elle prend une pose et lève un bras amical à l'objectif. En arrière plan, la maison. Aucun doute n'est permis, c'est bien la même, et si dissemblable à la fois. De grands arbres dominant le parc, la campagne s'étale à perte de vue, au lieu et place des cabanes qui fleurissent partout désormais.

Enzo se retourne vers Pauline :

- Vous avez la même expression, la même douceur.

Pauline le conduit déjà vers la pièce voisine :

- Ici, c'est la chambre et le bureau de Papa.

Un lit, un grand bureau et des étagères couvertes de piles de documents constituent l'ameublement. Un ordinateur portable, fermé, traîne sur la table.

- Quand on a du courant, et la connexion, Papa passe encore du temps sur Internet. Mais le réseau est devenu complexe, alors je l'entends souvent s'énerver. Il vous appellera peut-être à l'aide.
- Oui volontiers, là aussi, je me débrouille.
- Et à côté, toilettes sèches et salle de bain.

Enzo pénètre dans la salle d'eau. La faïence, choisie sobrement en blanc, n'a pas vieilli, mais contraste avec les joints noircis autour d'une baignoire jaunie. Deux vasques encastrées dans un marbre opaque, font face à un miroir piqué ; celle de droite est ébréchée.

S'emparant des deux mains d'une maîtresse de maison, flattée et rougissante :

- Votre maison me semble bien agréable, chère Pauline et je vous renouvelle mes remerciements pour m'y accueillir de si bon cœur.
- Ce n'est rien, voyons. Je vous laisse vous installer et vous détendre, je vais préparer le dîner.

Pauline a organisé un petit festin pour l'arrivée de leur hôte. Elle sort les quelques gardons mitonnés, provenant de leur petit bassin et en guise d'accompagnement, des pommes de terre et des petits pois du potager. En entrée, elle a assaisonné une salade de tomates. La fermière lui a vendu un de ses fromages, et pour le dessert, un flan, cuit de ce matin, les attend.

Le dîner s'écoule dans la sérénité. Pierre et Pauline apprécient la présence d'un nouveau convive, qui vient distraire leur tête à tête :

- Je dois reconnaître qu'il y a bien longtemps que je n'avais pas si bien mangé, avoue Enzo en reposant sa cuillère sur la table.
- Merci.
- Tu verras, on ne mange pas si bien tous les jours, mais notre Pauline marie incroyablement les quelques ingrédients qu'elle déniche et nous en fait des merveilles.
- Je fais avec ce que j'ai, se défend modestement Pauline, avec ce que veut bien me donner le jardin, ou la fermière, et selon les caprices du soleil. Pour cuire ça compte.

- Il est loin le temps où on mangeait indifféremment des tomates toute l'année et des fraises à Noël, remarque Enzo.

- Et oui, les temps changent. Par contre, mes enfants, vous m'excuserez, mais mon grand âge me rappelle qu'il est temps d'aller reposer mes vieux os. Bonne nuit !

- Bonne nuit, répondent de concert Pauline et Enzo.

Pauline se lève à son tour et entreprend de débarrasser la table, secondée par Enzo qui empile assiettes et couverts sales. A l'instant où il commence à les laver, Pauline n'essaie surtout pas de le dissuader, au contraire :

- Et en plus, je vais avoir de l'aide, s'amuse-t-elle.
- Pour sûr ! Manquerait plus que je me fasse servir. Les corvées, à deux, se font quand même beaucoup mieux.
- Une infusion pour digérer ? suggère Pauline reconnaissante, en sortant deux mugs.
- Oh oui, volontiers.

Pauline pose une casserole d'eau sur un petit réchaud à bois artisanal, puis se met à essuyer la vaisselle, qu'elle range méthodiquement. Ils viennent rapidement à bout de leur besogne.

- Tisane à la menthe du jardin, annonce Pauline en versant l'eau fumante sur les feuilles séchées au fond des tasses.
- Hum, j'adore.

Pauline apporte le plateau sur la petite table du salon et s'installe confortablement sur les coussins du canapé. Enzo s'assoit dans le fauteuil face à elle.

- Et maintenant Enzo, j'aimerais que tu me racontes ta vie. Qu'as-tu fait toutes ces années ?....
- Oh, c'est une très longue histoire, pas toujours très drôle...

2008...

I - UNE LIMITE TROP LOIN

Enzo, dans son lit, ne dormait pas : les paroles de Jean, son père, résonnaient encore et encore, imprimées dans son cerveau. Il s'inquiétait de l'environnement, c'était légitime, ses copains aussi. Il ne comprenait pas les adultes. Suivant le même journal d'informations, eux s'intéressaient à des affaires politiques ou financières, auxquelles lui ne comprenait rien, mais lorsque les journalistes évoquaient le réchauffement, la disparition d'espèces animales ou végétales, ses parents reprenaient leurs discussions. Comme si ces « balivernes » n'intervenaient pas sur leur mode de vies ! Son père,

impitoyable, lui avait parlé de « vivre avec une peau de bête sur le dos, dans une cabane au fond des bois, à pêcher ou chasser sa nourriture... ». L'idée n'était pas pour lui déplaire, une vie de Robinson le fascinait, mais l'angoissait aussi. Il était trop jeune pour se débrouiller seul, pas encore. Et puis il y avait l'école. Et sa partie sur l'ordi qu'il devait absolument terminer pour battre son copain Jérémy. Il ne se sentait pas prêt, c'était trop tôt. Mais bientôt, il montrerait à ses parents qu'on pouvait vivre différemment, il leur prouverait... Bientôt ! Il se fit cette promesse cette nuit-là.

Les années se suivaient. Plutôt bon élève, les sciences de la nature, la physique, la chimie, la géographie, les maths, les travaux pratiques..., de multiples matières le passionnaient. En français il excellait, il avait compris la puissance du langage pour défendre ses idées.

Le regard des autres sur lui-même lui devint égal, il n'aspirait plus au style "fashion" pour rester intégré à son groupe d'amis. A sa surprise, la scission ne se produisit pas non plus. Il eut soudain la preuve que ses camarades étaient plus attachés à sa personnalité, qu'à ses tenues vestimentaires. A l'âge où l'on se pose beaucoup de questions, il en fut rasséréiné. Les filles non plus ne le dédaignaient pas. Il avait l'avantage sur ses jeunes camarades, de prêter toujours un profond respect aux personnes, et les filles appréciaient son côté secourable et attentif quand elles se confiaient. Malgré ses vieux jeans et ses pulls élimés, son côté « rebelle » le désignait coqueluche de ces demoiselles.

Au sein de son noyau d'amis proches, l'environnement s'avérait le sujet de prédilection, au même titre que les conquêtes féminines. Ils développaient le thème des heures durant, avant d'aller danser. Pas le plus virulent, Enzo possédait une sagesse à comprendre les mécanismes, à anticiper les schémas d'action, et à réfléchir aux conséquences. Il tempérerait Jérémy et Lucas, plus extrémistes, qui prévoyaient des actions offensives contre les laboratoires développant les pesticides, testant les médicaments sur les animaux, les exploitations agricoles et leurs élevages industriels, les centrales nucléaires... Il argumentait qu'ils devaient communiquer, rallier à leur cause le maximum de personnes sans se mettre à dos les citoyens par des actes irréfléchis et violents. Le sabotage et le vandalisme s'apparentent toujours à une forme de terrorisme et de ce fait, effraient plus qu'ils ne rassemblent.

Une fois, pourtant, il manqua à cette réserve.

2012, année de ses seize ans, il était tombé amoureux d'Amélie, rencontrée à l'école. Ensemble, ils échangeaient sur l'écologie. Comme elle habitait à proximité du lycée, ils passaient beaucoup de temps chez elle. Enzo appréciait ses parents, toujours accueillants et disponibles pour discuter de leur cause. Amélie s'étonnait parfois qu'Enzo ne l'invite pas en retour, mais Enzo, jeune garçon très séduisant, était comme ça, un peu secret, ce qui lui conférait encore plus de charme. De ses yeux clairs émanaient honnêteté et franchise. Ses cheveux blonds, coupés courts, lui dessinaient un visage doux, encore juvénile, au menton volontaire, à la physionomie décidée. De taille moyenne, il se fondait dans le groupe. Discret, il savait s'imposer quand ses convictions lui dictaient. Il n'osait pas avouer à Amélie son milieu social, la luxueuse villa de ses parents, leur train de vie et leurs habitudes. Il n'assumait pas, alors il se répandait en excuses de toutes sortes et retardait le moment où il n'aurait plus d'alternatives.

Un matin, il arriva essoufflé, juste pour le début du cours de français. Amélie l'attendait, impatiente. Il s'en étonna, mais elle n'eut pas le temps de lui expliquer les raisons de son excitation, le professeur commençait la leçon. A la pause, après deux heures d'études interminables, ils se retrouvèrent enfin. S'isolant de leurs camarades pour parler tranquillement, Amélie, les yeux brillants, ne retenait plus son enthousiasme.

- Ils ont accepté, commença-t-elle.

- Qui "ils" et accepté quoi ?

- Mes parents! Ils acceptent de m'emmener avec eux ! Vendredi soir, toute une équipe de volontaires va faucher des plans de maïs OGM.

- Non! s'exclama Enzo incrédule. Tu vas pouvoir y participer? Quelle chance, tu as ! C'est tellement scandaleux de la part des autorités de laisser faire. Pour privilégier un agriculteur véreux, on

va contaminer tous les autres. On n'a pas le droit de laisser faire... Si j'osais....

- Tu viendrais?

- Oui! Sûr, si je pouvais, je viendrais avec toi.

- Et bien alors, viens ! Qu'est-ce qui t'en empêche?

- Je...je peux pas.... mes parents ne me laisseront jamais faire. Ils sont beaucoup moins cools que les tiens.

- Ils s'en fichent de manger des OGM et de voir leurs organes se modifier? insista Amélie.

- C'est tellement loin de leurs préoccupations, si tu savais, répondit Enzo tristement en baissant la tête.

Amélie se méprit sur le sens de sa réplique et imagina une famille aux moyens très réduits, ce qui expliquait en plus les tenues vestimentaires un peu désuètes de son bel Enzo.

Elle osa quand même, timidement, en lui prenant la main :

- Et si tu venais dormir à la maison, ils n'en sauraient rien ?

Enzo la dévisagea un instant. Comment résister à sa petite mine enjôleuse? Petite et blondinette, Amélie possédait de grands yeux bruns et de longs cils noirs qui donnaient à son regard, le velouté de celui d'une biche. Inconsciemment, toute à l'attente de sa réponse, elle le dévorait de son regard brûlant. Il ne résista pas longtemps.

- Tu avais vraiment besoin d'une bonne raison, pour me faire une proposition pareille, toi? lui chuchota-t-il en l'embrassant tendrement.

Amélie rougit, mais s'en défendit:

- Je pense que nous n'aurons pas beaucoup de temps à nous. Mais ça veut dire "oui"?

- Je pense que ça doit pouvoir se faire. Reste à savoir comment j'amène ça à mes vieux.

Ne se confiant plus guère à ses parents, Enzo ne leur avait jamais parlé d'Amélie. Il savait qu'en l'évoquant, il allait avoir droit au chapitre "qui elle était ?" et "où elle vivait ?" et "" que faisaient ses parents ?" Autant de questions auxquelles il n'avait aucune envie de répondre. C'était son jardin secret. Il hésita à leur raconter simplement qu'il dormirait chez Jérémy. Mais sa nature détestait le mensonge, il préféra habiller la vérité et affronter leurs réactions. Le soir au dîner, il annonça tout simplement:

- J'ai une amie dans la classe, Amélie. On a plusieurs fois fait des travaux de classe ensemble et pour faciliter celui qu'on doit rendre cette fois, elle m'a proposé de rester dormir chez ses parents vendredi soir, vu qu'ils habitent près du lycée.

- Ah bon? s'étonna Jean. On n'a jamais entendu parlé de cette fille et toi tu décides ...

- Et pourquoi pas? le coupa Agathe en lui décochant un léger coup de pied sous la table.

- C'est vrai maman, tu acceptes? dit Enzo, relevant la tête, plein d'espoir.

- Bien oui, tu es grand maintenant, on peut te faire confiance quand même, je pense. Tu laisseras ton portable branché, c'est tout.

Jean prit un air résigné et ne dit plus rien.

Plus tard, seul avec Agathe, il revint sur le sujet :

- Je te trouve trop indulgente avec lui. La plupart du temps, il nous ignore ou nous fait des reproches. Et quand il nous demande une faveur, tu obtempères sans hésitation.

- Justement, je trouve qu'on se doit de restaurer une certaine complicité entre nous et ce n'est pas en restant camper sur des positions différentes qu'on pourra évoluer. Je trouve le climat de cette maison détestable. J'aimerais qu'on retrouve l'harmonie d'autrefois, tous les quatre.

- Je crois que tu te berces d'illusion, ma chérie. Ton fils a un tel ressenti contre nous, que je ne l'imagine pas changer, à moins que tu ne décides d'abonder dans son sens. Mais là, ce sera sans moi !

- Non, mais ça va pas de dire des choses pareilles, Jean ! Ton fils est en crise d'adolescence, il est extrémiste dans sa quête, mais ça lui passera. C'était quoi toi déjà à son âge ? Ah oui, tu n'avais qu'une idée en tête : « rentrer dans les ordres » ! Tu allais complètement à contre sens à cette époque. Tes parents, désespérés, t'avaient même enfermé pour que tu n'aïles

pas manifester avec le front national. Tu étais limite intégriste, non... tu étais intégriste ! Et tu as changé, je ne sais pas grâce à quoi, mais c'est sûr que je n'aurais pas succombé à ton charme, si je t'avais connu à l'époque.

- Bah, toi je ne te raconterai plus rien, fit Jean boudeur.
- Et puis, cette jeune fille est peut-être celle qui va le faire évoluer, qui sait ?

Très excité, le vendredi soir, Enzo accompagna Amélie chez elle. Dans la maison, une certaine frénésie montait. Même les parents, Julien et Camille, qui n'en étaient pas à leur première action, s'exaltaient. Au cours du repas, Camille interrogea Enzo :

- Et tes parents n'ont vu aucune objection à te laisser venir avec nous ?
- Euh...

Enzo s'empourpra, balbutia en essayant d'être crédible :

- Au début, ils étaient inquiets, mais comme ils savent qu'on sera encadré par des adultes, ils ont accepté. C'est une cause qui les concerne aussi.
- C'est vrai ? Ca fait plaisir de le savoir. On devrait les inviter discuter de tout cela prochainement, qu'en penses-tu Julien ?
- C'est sûr, plus on sera à défendre une agriculture propre, plus on aura de chances d'être entendu.

Enzo baissa les yeux et ne rajouta rien. Il s'en voulait de mentir, mais c'était pour la bonne cause, se disait-il.

Amélie lui envoya un sourire encourageant.

Tout le monde se coucha de bonne heure, les réveils programmés sur une heure trente. Après les trois quarts d'heure de route, le rassemblement prévu pour deux heures et demie, le groupe s'accordait environ deux heures pour détruire le maximum de plans.

Enzo, allongé, réfléchissait quand il sentit la porte de sa chambre s'entrouvrir. Amélie se faufila et chuchota :

- Enzo, tu dors ?
- Non, je suis trop impatient pour ça.
- Moi aussi. Je peux venir près de toi ?

Enzo, pour toute réponse, ouvrit son lit et la jeune fille se glissa frileusement près de lui. Enzo passa son bras autour de ses épaules.

- Ca va comme ça ?

Amélie acquiesça. Ils chuchotèrent un moment d'avenir, de comment ils allaient changer le monde. Puis, à sentir la chaleur de sa compagne si proche, Enzo ne lutta pas longtemps. Il l'embrassa longuement, puis ils laissèrent leurs corps se découvrir, s'apprivoiser et les conduire, dans une vague de plaisir inédite, à l'émerveillement. Amélie était radieuse. Pour elle, une première si réussie ne pouvait qu'être de bonne augure pour la suite de la nuit. Par contre, Enzo, heureux et comblé par cette expérience, n'en redoutait pas moins la seconde. Le réveil les rappela à la réalité, alors que pelotonnés l'un contre l'autre, parlant à voix basse, ils échafaudaient mille et un projets. Ensemble, ils bondirent du lit, prêts lorsque Camille frappa à la porte. La mère, perspicace, ne fut pas moins surprise de les voir ensemble dans la chambre d'Enzo, que de l'étonnant éclat qu'elle releva dans les yeux de sa fille. Elle ne fit aucun commentaire. Elle avait toujours veillé à laisser une certaine liberté à sa fille, en restant proche d'elle, et en lui dispensant toutes les informations jugées nécessaires. Elle se sentit même soulagée en se disant que sa fille, son bébé, se construisait dans les meilleures conditions. Elle en ressentait une certaine reconnaissance à l'égard d'Enzo.

En silence, le quatuor prit place dans la petite voiture familiale. Peu de paroles rompèrent le calme du voyage. Amélie et Enzo se tenaient la main sur la banquette arrière et échangeaient régulièrement des regards complices.

Ils arrivèrent sur le site, s'additionnant à la vingtaine de voitures déjà stationnées. Les consignes, données promptement, chacun déplaça son véhicule et le dissimula à l'écart, dans un lieu discret. Enzo n'en croyait pas ces yeux. Il s'attendait à franchir des grillages, des murs, des palissades, et

pourquoi pas, à déjouer des miradors. Or, il s'agissait simplement de franchir un fossé et une haie. Julien lui expliqua que certaines parcelles, effectivement surprotégées, attireraient trop l'attention. Ils s'attachèrent de suite à leur mission. Tous les quatre armés de faux, progressaient méthodiquement, chacun traçant son rang.

Cinquante à soixante individus, de tous âges, et de tous sexes, s'escrimaient, juste animés par la même volonté de faire respecter leur droit le plus élémentaire : celui de pouvoir se nourrir sainement, autrement dit être libre de choisir son alimentation. Or, à ce jour, la population ne disposait plus de cette prérogative. Les produits industriels de grande consommation intégraient ces matières OGM censées sauver l'humanité, soit directement par l'utilisation de céréales, ou par le biais des animaux alimentés par ces mêmes céréales ou encore par le soja. Ces aspects étaient volontairement dissimulés au grand public par l'absence de mentions sur les étiquettes. Le pourcentage toléré dans les produits bio ne cessait de s'accroître.

Ces faucheurs, héros modernes travaillant dans l'ombre, risquaient leur liberté et leur argent pour le bien-être de la collectivité. Ils s'attaquaient aux cultivateurs qui au nom du profit ne s'embarrassaient plus des questions de santé ou de la pérennité même de leur activité. Certaines études arguaient en faveur de l'innocuité de ces particules génétiquement modifiées. Les résultats d'analyses, présentant les modifications physiologiques sur des rats, étaient minimisés. Pourtant le doute gagnait les esprits. Le gouvernement avait insisté plusieurs années sur le caractère expérimental des cultures et suggérait le cloisonnement des parcelles. Cependant, même à titre expérimental, rien ne pouvait empêcher le vent ou les insectes de disséminer le poison ? Les fameux gènes sauteurs polluaient ainsi de manière indifférenciée le génome d'autres espèces. Faudrait-il attendre les problèmes de santé, de difformité ou autres cancers inédits pour agir ? Des hommes et des femmes refusaient ce scénario : aujourd'hui on leur proposait les OGM et demain face à l'accroissement de la population, qu'inventerait-on de plus dangereux ? Cupide, l'homme préférerait produire en apprenti sorcier plutôt que d'opter pour la modération de sa consommation et la stabilisation de son empreinte sur la terre. Ironie du sort, les paysans précurseurs, dans un premier temps enivrés par ces révolutions technologiques, déchantèrent déjà en observant des symptômes de résistances sévères et la progression de leur coût de production.

En deux heures, les deux hectares gisaient au sol. S'il était besoin de prouver l'origine du maïs abattu, l'un des faucheurs exhibait son trophée, un pied informe.

Soudain, des sirènes hurlèrent, tandis que des gyrophares, sortis de nulle part, clignotaient autour du champ. Dans la panique générale, des bruits de courses, de cavalcades effrénées, résonnaient dans l'obscurité. Des spots puissants illuminèrent l'espace, éblouissant les « criminels ».

Enzo se retrouva seul. Le temps de se retourner, il fut violemment plaqué au sol. Le souffle coupé, il s'efforçait de se relever, cherchant sa respiration. On le redressa alors brutalement, en immobilisant douloureusement ses bras dans le dos. Il entendit le « cliquetis » d'une paire de menottes, se refermant sur ses poignets, tandis qu'une voix triomphante clamait : « Et un autre ici ! ».

Penaud, tête baissée, on le conduisit avec ses quelques compagnons tout aussi malchanceux. Il cherchait en vain Amélie ou ses parents. Il ne reconnut qu'un ou deux visages, croisés avant le fauchage. Quand toute chance d'interpeller un autre faucheur eut disparu, les gendarmes verrouillèrent leur estafette et les huit coupables. Enzo, soulagé en pensant à ses amis en liberté, n'en était pas moins vexé de son arrestation. Ça lui évoquait un souvenir d'enfance, le jeu de la balle au prisonnier. Il s'était rendu, la partie continuait sans lui. Seulement, cette fois, ce n'était plus un jeu. Assis à la place de voleurs, d'assassins, il portait des menottes de délinquant. Son sang se glaça en réalisant qu'il ne se sortirait pas de ce mauvais pas comme ça. Il allait devoir affronter ses parents.

La nuit s'acheva au poste de gendarmerie, à décliner identité et à répondre de ses actes nocturnes. Il aurait voulu appeler Julien et Camille, peut-être même les faire passer pour ses parents, mais en tant que mineur, on lui accorda aucun appel.

Il imagina la scène.

A des kilomètres de là, un téléphone retentissait au petit matin, tirant de son sommeil, toute la

maisonnée.

Jean, le plus vif à décrocher, auprès d'une Agathe très inquiète :

- Allo, oui?
- Gendarmerie Nationale ! Vous êtes Jean Charpentier ?
- Lui-même....
- Votre fils Enzo vient d'être interpellé pour fauchage de maïs. La garde à vue ne s'applique pas à son cas, étant donné qu'il est mineur et inconnu de nos fichiers. Le procès verbal a été établi. Vous pouvez venir le chercher dès à présent. A l'avenir, je vous conseille de mieux surveiller votre rejeton.

Jean, livide, écouta le représentant de l'ordre lui exposer les consignes à suivre. Il raccrocha sans mot dire. A son expression, Agathe comprit qu'elle allait essuyer une furie sans précédent. Elle s'abstint de poser les questions qui lui brûlaient les lèvres, et Jean explosa :

- Rétablir une certaine complicité ? C'est cela que tu prônais ? Lui faire confiance ? Mais bon sang, bon sang, pourquoi t'ai-je écouté ?! hurla-t-il. Tu veux savoir où il est ton fils adoré, tu veux savoir ce qu'il fait de ses nuits, ton écolo révolutionnaire ?
- Calme-toi Jean ! Tu vas finir par réveiller Colombine. Alors il est où ? Que se passe-t-il ?
- Notre fils, entre deux gendarmes. Rien ne nous sera épargné.

Jean se laissa tomber sur le bord du lit, la tête entre les mains.

- Quels gendarmes ? Qu'a-t-il fait ?
- Il a fauché des plans de maïs! Voilà ce qu'il était parti faire chez sa nouvelle copine, qui devait nous le métamorphoser. J'avais te dire, qu'il est pas prêt de la revoir celle-là. Tiens, si ça se trouve, elle n'a même jamais existé !
- Oh, soupira Agathe, visiblement soulagée.
- Quoi, « oh » ?
- J'ai eu peur un instant, de quelque chose de très grave, un vol de voiture, par exemple, ou de la drogue.
- Il viole la loi, il est chez les gendarmes, ça ne te suffit pas ?
- Ecoute, ça aurait pu être pire, s'emporta à son tour Agathe. Les faucheurs ne sont pas des criminels. Je me demande même parfois si on a raison de les arrêter.
- Vas-y, prends sa défense, je crois rêver maintenant ! Si on en est là aujourd'hui, il n'y a peut-être pas bien loin à aller chercher les responsabilités. Bosser comme une malade et passer tous les caprices de ses enfants, je ne suis pas sûr que ce soit la meilleure méthode d'éducation...
- Comment oses-tu ? Nous reprendrons cette conversation plus tard. Je vais chercher notre fils.
- Volontiers et prépare le à l'idée que les règles de la maison vont changer dès cette minute. Ah, j'avais être en pleine forme aujourd'hui, avec cette présentation hyper délicate que je dois faire. Je dois assurer, tu piges? ASSURER! Si je ne le décroche pas ce contrat, on peut compter les jours qui nous restent à vivre ici.
- Bon, calme-toi, essaie de te relaxer, je m'occupe d'Enzo. Tu es en colère, c'est compréhensible. Maintenant, on va discuter tous ensemble, ce qu'on n'a pas fait depuis des années et les choses iront mieux. D'accord?
- Mmmmm...

L'abandonnant dans la chambre, Agathe se hâta d'enfiler une tenue. Elle croisa Colombine dans les couloirs. Pour ses dix ans, la petite était perspicace. Elle regarda sa mère:

- Il a fait quoi Enzo? Pourquoi Papa il crie comme ça?
- Ce n'est rien, ma puce. Rendors-toi. Enzo a fait une grosse bêtise, c'est pour ça que Papa est très fâché, mais maintenant, je vais le chercher et ça va aller.
- Je peux venir Maman?
- Non, p'tit coeur! Tu dois aller te recoucher. Je serai rentrée quand tu te réveilleras, ... ou sinon, tu prépares ton petit déjeuner. Tu sais le faire? Et je prends mon portable, alors n'hésite pas à

m'appeler. Papa ne part qu'à huit heures, j'espère être là avant. Elle raccompagna l'enfant dans son lit, la borda, s'agenouilla près d'elle et l'embrassa affectueusement. Attendrie, elle dégagea une mèche sur son front, puis se releva. La petite ne la quittait pas des yeux. Agathe referma la porte, attrapa son sac à main, le livret de famille, son manteau et s'installa au volant de sa voiture. Démarrant tandis que la porte du garage s'ouvrait, elle commanda instantanément l'ouverture du grand portail, il n'y avait pas une minute à perdre. Entre impatience, stress et inquiétude, elle pilota à vive allure. Dans les brumes matinales du jour qui pointait, son bolide filait. Au poste de gendarmerie, Enzo ne manifesta aucune émotion en la voyant arriver. Elle le regarda froidement, signa les papiers que lui tendait le fonctionnaire, puis l'entraîna avec elle à l'extérieur. En silence, ils montèrent dans la voiture d'Agathe. Cette fois, elle conduisit plus doucement. Les yeux rivés sur l'asphalte, ils n'échangeaient aucune parole.

Agathe, la première, rompit le silence si pesant:

- Alors? Tu as quelque chose à me dire?
- Rien que tu ne puisses comprendre, soupira-t-il.
- Ecoute Enzo, tu ne vas pas tarder à te rendre compte de l'état dans lequel se trouve ton père. Je te conseille la coopération, la communication pendant qu'il est encore temps.
- Bien, alors voilà. Pour vous les OGM entrent dans notre alimentation comme une suite logique des choses. Vous admettez sans sourciller d'en consommer. Je suis pour ma part convaincu que c'est mauvais, mauvais pour nos métabolismes, mauvais pour nos cultures en général. En autoriser un peu quelque part, c'est prendre le risque d'en retrouver partout. Je refuse ce risque alors j'agis. Je détruis ce qui me semble dangereux pour nous tous.

Agathe stoppa la voiture sur le bas côté.

- Enzo, je n'ai jamais dit que j'acceptais de consommer des produits contenant des OGM.
- Tu en achètes, c'est tout comme.
- Si j'en achète, c'est à mon insu, mais je ne peux pas déchiffrer toutes les étiquettes alimentaires.
- Si, tu devrais. En attendant, c'est pour protéger des gens comme toi, ou comme Colombine, victimes du système, que nous intervenons.
- Laisse ta soeur hors de cette histoire, s'il te plaît! Si ces produits étaient si néfastes que tu le prétends, tu crois qu'ils resteraient en vente? Tu crois qu'on vous condamnerait à tort, si vous ne portiez pas préjudice à de braves agriculteurs qui font leur boulot de leur mieux?
- C'est une évidence, ma chère maman. Malheureusement, je crois que pour que tu le réalises, il faudra des malades, voire des morts. Il faudra que moi ou Colombine soyons atteints et là tu t'indigneras, mais il sera trop tard. Les enjeux financiers endorment les politiques et les agriculteurs. Moi, je refuse de rentrer dans ce moule, désolé.
- Tu es excessif Enzo, je ne comprends pas comment tu en es arrivé là. On n'a rien fait pour ...
- Ca c'est clair. Ou finalement si ! Vous m'avez dégoûté de votre mode de vie de consommation aveugle. Tu trouves ça normal que près de la moitié des copains souffrent de diabète ou d'obésité?
- Bah, ce sont les maladies de ce siècle, on ne peut pas en tirer de généralités. Sois plutôt content d'être sain.
- C'est tellement facile la fatalité, Maman ! Moi je crois que ta génération devrait revoir ses méthodes alimentaires.
- Tu t'es fait monter le bourrichon par je ne sais qui, soupira Agathe. D'ailleurs, tu étais où, hier soir? Elle existe ton amie, où est-ce encore une fantaisie de ton esprit?

Enzo rougit et murmura:

- Oui, bien sûr qu'elle existe Amélie.
- Bon, écoute, réfléchis à ce que tu vas dire à ton père. Je ne suis pas sûre qu'il accepte d'entendre ce que j'ai bien voulu écouter.

Agathe relança le moteur, ils achevèrent la route en silence.

Colombine préparait le petit déjeuner. Jean venait de partir. Ils mangèrent tous les trois en silence,

Colombine, absorbée par les dessins animés diffusés sur l'écran du bar, Agathe et Enzo, absents. Son repas terminé, Enzo débarrassa son bol dans l'évier et quittait la cuisine quand Agathe le rappela :

- Enzo, dit-elle doucement, si tu as quelques appels à passer, je crois que c'est le moment, je doute que tu disposes encore d'un portable ce soir.
- Merci Maman, murmura le jeune homme, le regard vague.

S'isolant dans sa chambre, il regarda l'heure, 8h45. Il appela Amélie.

Elle répondit à la première sonnerie:

- Enzo!

Sa voix, presque un souffle, manifestait son angoisse.

- Oui, c'est moi, tout va bien.
- Oh, j'ai eu tellement peur. Quand ils ont donné l'assaut, tout le monde s'est mis à courir et quand je me suis retournée, tu n'étais plus là. Avec mes parents, on s'est caché, on a attendu et on est revenu te chercher. Mais il ne restait plus personne, alors on est rentré. On en était malades. Que t'est-il arrivé?
- Euh,... bien en fait, avoua Enzo embarrassé, ils m'ont rattrapé et emmené au poste.
- Non!..
- Heureusement, comme je suis mineur et que je n'ai pas d'antécédent, ils m'ont relâché, après avoir prévenu mes parents.
- Aïe !
- Comme tu dis. Mon père est parti à un rendez-vous. J'ai eu le premier coup de semonce par ma mère, mais je crains le pire de mon père. Elle me prépare déjà à l'idée de ne plus avoir de portable. D'ici que je ne puisse plus sortir...
- Oh non, pas ça, se lamenta Amélie. Peut-être que mes parents pourraient venir s'expliquer avec les tiens.
- Ouh la, surtout pas. En plus, tes parents pensent que les miens étaient au courant, je ne te dis pas le carnage. Les miens seraient capables de faire un procès aux tiens, ou encore de les dénoncer.
- Tu plaisantes?
- Mmmm...., pas sûr. Bah, n'y pense plus. J'voudrais tellement être près de toi en ce moment.
- Et moi donc.

Plus tard, allongé sur son lit, Enzo méditait. Il venait de passer un cap de non retour. Il était prêt à couper tous les ponts, à demander son émancipation et partir vivre seul, quelque part, ou avec Amélie. Non, il était encore trop tôt, il ne devait pas mêler Amélie à ça. Et surtout, il voulait garder le contact avec Colombine. Il préféra jouer profil bas.

Jean rentra en fin d'après-midi, visiblement exténué et soucieux. Agathe l'accueillit chaleureusement:

- Alors mon chéri, comment ça s'est passé?

Jean eut un pauvre sourire:

- Je leur ai fait une bonne présentation, ça je ne pourrai pas me le reprocher. J'avais une argumentation béton et j'ai eu réponse à tout. Mais c'est un projet ambitieux et même eux hésitent à s'y aventurer, compte tenu de la conjoncture. Il faut pourtant qu'on le décroche, ce contrat.
- Tu as fait de ton mieux, Jean, le rassura Agathe en l'entourant de ses bras.
- Je ne suis pas sûr que ça suffise au banquier, tu sais. Bon, notre délinquant est rentré?
- Il est dans sa chambre.

Jean s'avança dans le couloir des chambres. Devant celle d'Enzo, il frappa et entra dans la foulée.

- Tu peux venir au salon, s'il te plaît! commanda-il d'une ton sans réplique.

Colombine, captant la voix de son père, surgit de sa chambre et lui sauta au cou:

- Papa, tu es rentré !

- Oui, ma jolie. Je t'avais promis une partie de dames, je n'ai pas oublié. J'ai d'abord des choses à dire à Enzo et après je serai à toi, ça te va?
- Tu vas encore crier? demanda la petite fille, ouvrant de grands yeux angoissés.
- Non, je vais me contenir, promit le père en souriant. Tu peux venir, si tu veux... Après tout, ça concerne tout le monde.

En voyant Colombine entrer dans le salon, Agathe leva un regard désapprobateur, que Jean balaya aussitôt:

- Oui Agathe ! C'est un vrai conseil de famille, comme tu le souhaitais ce matin, on va parler tous ensemble, comme ce n'est pas arrivé depuis bien longtemps.

Colombine se pelotonna sur l'un des canapés et s'empara de la main de son frère, à ses côtés. Les parents s'assirent face à eux.

Jean prit la parole:

- Enzo, nous pourrions être particulièrement fiers de toi. Tu as des résultats scolaires épatants, tu sais être charmant, mais depuis quelques temps, ton attitude à notre égard est devenue intolérable. On a connu l'indifférence, on en est aujourd'hui au mépris. Ce que tu as fait cette nuit, dépasse tout. Je n'admettrais jamais que tu violes la loi au nom de tes convictions, si honorables soient-elles. En conséquence, tu seras puni et je te demande à l'avenir de faire des efforts afin de redonner à notre famille, un meilleur esprit et une meilleure ambiance au quotidien.

Jean scrutait une réaction d'Enzo.

Enfin, ce dernier formula doucement:

- On a étudié la seconde guerre mondiale ce trimestre... S'il n'y avait pas eu des gens, des résistants pour se mettre hors la loi du gouvernement de l'époque, pour risquer leur vie et leur liberté, je ne sais pas où nous en serions aujourd'hui. Tu aurais collaboré, Papa?...

Un long silence s'ensuivit. Agathe guettait Jean et appréhendait une nouvelle fureur face à cette insolence. Jean se contenta et à la surprise générale répondit simplement:

- Nul ne peut répondre à cette question, Enzo. Avec le recul, nous sommes tous particulièrement sensibles à l'injustice régnant à cette époque et aujourd'hui il nous semble évident de condamner.
- C'était une question de courage, Papa, et de conscience.
- En tout cas, nous en sommes loin actuellement, et ton propos est démesuré, voire déplacé pour justifier tes actes.
- Pas pour moi. En 39-45, il s'agissait de la liberté et de la survie de plusieurs peuples. Le combat des OGM est celui de la planète entière, de l'affectation de milliards d'individus à travers le monde, non pas pour une idéologie, mais pour un intérêt lucratif.
- Enzo, tu déraisonnes! Tes relations, tes lectures, tes recherches sur Internet ont, non seulement une mauvaise influence, mais en plus te rendent paranoïaque. Pour commencer, je te supprime ton portable, ton ordinateur et tu es privé de sortie jusqu'à la fin de l'année scolaire. Ta mère ou moi-même te conduirons et te reprendrons au lycée. Tu as bien compris?
- Parfaitement bien.

Enzo, digne, ne tenta aucune prière, il en savait l'inutilité. Agathe, malheureuse de voir son fils ainsi puni, était soulagée de la façon dont s'était déroulé l'affrontement. Colombine se taisait, se contentant de tenir toujours très fort, la main de son frère.

Enzo se leva. Sans mot dire, il retourna dans sa chambre et rapporta quelques minutes plus tard son ordinateur et son téléphone portable posé dessus. Il tendit le tout à son père. Puis, tournant les talons, il rentra dans sa chambre et ferma la porte.

Un silence pesant s'abattit sur Jean, Agathe et Colombine.

Jean fixant Agathe :

- Tu penses que j'ai été trop dur ?
- Je ne sais pas. C'est toujours si difficile de punir. Tu vois, Colombine, on ne le fait jamais de gaîté de cœur, mais sanctionner fait partie de l'éducation. Il était quand même allé très loin.

Non, je pense que tu as eu raison, Jean.

- Merci, ma chérie et pardonne mes paroles de ce matin, elles ont dépassé ma pensée. Il me fallait un bouc émissaire.
- Pourtant, il n'est pas méchant, mon frère ! intervint Colombine tout à coup.
- Mais il n'y a pas que la méchanceté qu'on doit punir, ma puce. Le mensonge, la trahison, la violation des lois, par exemple, méritent aussi des sanctions.
- Oui, mais Enzo, il ne cherche qu'à protéger des gens, qu'à nous protéger, nous, poursuivait farouchement la fillette.
- Ecoute, petite Colombine, ce débat est un peu complexe pour toi. Effectivement, ton frère est si sûr de lui, alors quand tu l'écoutes, tu ne peux que prendre son parti.
- Et vous, vous êtes sûrs qu'il a tort ?

Jean et Agathe se consultèrent sans répondre.

- On pense qu'il est excessif, finit par dire Jean.
- Et s'il avait raison ?
- Rien aujourd'hui ne nous le laisse penser, ma puce, alors cesse de t'inquiéter pour lui. Regarde, je pense qu'il a compris et admis sa punition, il l'a acceptée.

Pourtant, Jean n'en était pas intimement persuadé, il connaissait l'entêtement de son fils et il avait raison. Dans sa chambre, Enzo bouillonnait de colère et d'une rage froide. Mais il avait réussi, il s'était contenu. A partir de maintenant, il les laisserait penser qu'il entraînait dans le rang, puisqu'ils étaient totalement sourds à des arguments criants.

Le lundi matin, Jean, en personne, se chargea de conduire Enzo au lycée. La première cloche sonnait au moment où il le déposa. Le temps d'arriver et de s'installer, le cours d'histoire débutait. Amélie le dévorait des yeux, avide de questions. A la pause, Amélie lui rapporta les quelques effets laissés chez ses parents. Elle fut très malheureuse d'apprendre le nouveau « régime » sous lequel vivait dorénavant Enzo. Quand aurait-il du temps pour elle ?

Il ne leur restait que les récréations, les interours, le déjeuner. En fin de journée, soit Jean, soit Agathe, était là, posté devant le portail. Il devait subir l'humiliation de voir ses parents venir le chercher devant les copains du lycée, et en voiture, en prime.

Petit à petit, il gagna un peu de souplesse et enfourcha son vélo pour aller en cours, mais ses parents continuaient de contrôler son emploi du temps et ses horaires.

L'idylle naissante des tourtereaux n'y survécut pas.

Amélie souffrait de son absence, mais elle conservait une vie sociale, quand lui, vivait une réclusion. Elle s'entoura de nouveaux amis qui, petit à petit, lui firent oublier ce premier amour compliqué.

Enzo s'endurcit de cette nouvelle souffrance, infligée par ses parents et se concentra davantage encore sur ses études, pour en finir rapidement.

II - RUPTURE

Sans aucune difficulté, Enzo décrocha son bac, avec mention. Sitôt le précieux diplôme en poche, il quitta la maison pour suivre des études secondaires. Il accumulait les petits boulots sur son

temps libre. Il avait un objectif: être autonome et le plus vite possible.

Ayant imaginé pour lui une grande école de commerce, Jean et Agathe ravalèrent leur déception lorsqu' Enzo préféra s'orienter vers un apprentissage d'électricité et d'électronique. Ils acceptaient difficilement sa volonté de payer seul sa scolarité et tous ses frais. Il loua une petite chambre en ville à proximité de l'école et trouva comme patron, un de ses oncles. Ce frère cadet de Jean, électricien installé depuis de nombreuses années, était ravi d'embaucher son neveu, dont il connaissait les valeurs professionnelles et humaines. Ainsi Enzo poursuivait ses études, complétant ses diplômes, de formations pointues sur ce qu'on appelait "les énergies renouvelables". Elles ne continrent bientôt plus aucun secret pour lui, et il s'amusait à monter des capteurs photovoltaïques sur des objets de plus en plus gros. Il s'initia sur une voiture miniaturisée, puis sur une tondeuse, s'ingéniant ensuite à équiper des véhicules. Heureux, il jouissait de son émancipation réussie, vivait à fond sa passion, au travers de son métier, de ses loisirs et respectait le mode de vie qu'il s'était choisi. Il fréquentait de moins en moins ses parents, tout en gardant contact avec Colombine. Ces deux-là s'adoraient. Elle s'enrichissait de sa présence et lui, protecteur, veillait sur elle, recevait ses confidences. Elle lui soumettait les questions existentielles qui la torturaient, comme le but de la vie, l'existence d'un Dieu, la course effrénée de la société au mépris de ceux qu'elle piétinait, la valeur de sa propre vie. En elle, Enzo découvrait une frêle jeune fille, sensible, à l'esprit terriblement tourmenté. Il lui révélait quelquefois son sentiment propre, mais la plupart du temps, il l'amenait à se dévoiler et à réfléchir par elle-même. Une véritable connivence les unissait. Parfois, elle emmenait les devoirs qu'elle peinait à effectuer, des exercices à résoudre. Il suivait la même stratégie : ne pas lui offrir de solution toute faite, mais l'inciter à y accéder par elle-même. Ils n'évoquaient que très rarement leurs parents, Enzo respectait l'attachement profond de Colombine pour leurs ascendants, et si Colombine en souffrait, elle saisissait l'immense ravin creusé entre eux.

Un dimanche après-midi, en Avril 2023, Colombine apporta un gâteau au chocolat de sa confection personnelle, dont son frère raffolait. Elle requérait son aide dans un exercice de physique quantique, particulièrement ardu à son goût. Enzo griffonnait un schéma:

- Bon tu vois, ça c'est un atome. Dans l'atome, il y a un noyau où se trouvent les neutrons et les protons, tu me suis?

Colombine acquiesça d'un hochement de tête.

- Autour de ce noyau, tu as les fameux électrons et... Colombine! Ca ne va pas?

Enzo avait observé la pâleur de sa soeur. Les yeux soudain révoltés, elle bascula de sa chaise. Enzo eut juste le temps de bondir et de la saisir pour amortir sa chute. Il se retrouva avec sa soeur inconsciente dans les bras. Il l'allongea sur le parquet. Lui caressant le front tiède, il lui tapota légèrement les joues, les mains, essayant de la faire revenir à elle. Au bout de quelques instants, ses paupières clignèrent, ses yeux s'ouvrirent. Elle sourit faiblement en croisant le regard inquiet de son grand frère.

- Mais qu'est ce qui t'arrive, Bine? Tu en fais souvent des malaises comme ça?

- Ca m'est arrivé l'autre jour, après le cours de sport, répondit la lycéenne d'une voix faible. Avec la prof, on a pensé que je m'étais un peu trop donnée à la course.

- Mais là, tu étais juste assise. Tu ne serais pas enceinte? lui demanda-t-il soudain soupçonneux.

Cette fois, Colombine sourit franchement en tentant de se relever. Enzo l'aida:

- Et c'est toi qui me demande ça? Tu connais tous mes secrets, tu sais dans quel désert affectif je me débats.

- Bon, d'accord. Mais tu as quand même le droit d'avoir des secrets, même vis à vis de moi. Alors qu'est-ce que tu peux bien avoir? Maman en dit quoi?

- Rien. Elle ne sait pas. Eh, panique pas, j'ai fait deux petits malaises, c'est pas bien méchant. Tiens, j'ai juste besoin de quelques grosses bouchées de gâteau au chocolat, et ça ira mieux.

Enzo repoussa rapidement les devoirs sur la table et alla chercher le biscuit. Il ramena aussi deux grandes tasses de lait au caramel fumant.

- Hum, ça fait du bien, avec ce vilain temps, c'est bon de boire quelque chose de chaud. Tu vois, ça va bien à présent. Par contre, je vais rentrer. Tant pis pour mon exercice, je me débrouillerai ou je demanderai aux autres. Merci encore.

Elle déposa un gros baiser sonore sur la joue de son frère, attrapa sa doudoune, son cartable et fila dans un courant d'air.

Enzo regarda un instant la porte refermée et entreprit d'appeler un numéro qu'il n'utilisait plus guère, mais connaissait toujours par coeur.

Quelques sonneries plus tard, Agathe décrochait le téléphone:

- Agathe Charpentier, j'écoute.
- Maman, c'est Enzo.
- Enzo ! Comment vas-tu mon grand ? Ca me fait plaisir d'entendre ta voix, tu te fais si rare.
- Ca va, ça va. Toujours plein de boulot, tu sais, et les cours, les devoirs,...
- Laisse tomber les excuses. Heureusement, ton oncle Claude est plus loquace, alors on a régulièrement des tes nouvelles. Quel bon vent t'amène ?
- Je ne sais pas si c'est un bon vent, je voulais te parler de Colombine.
- Ah oui, elle devait aller chez toi, cette après-midi. Elle a des soucis à l'école ?
- Non, c'est sa santé qui m'inquiète.
- Sa santé ? répéta Agathe en fronçant les sourcils.
- Oui, elle a fait un malaise tout à l'heure à la maison. Elle a perdu connaissance l'espace d'un instant, et à priori ce n'est pas le premier. Elle m'a avoué en avoir déjà fait un, l'autre jour en cours de sport.
- Ah bon ? Elle ne m'en a pas parlé.
- En fait je pense qu'elle n'y a pas attribué d'importance, mais moi ça m'inquiète, c'est pour ça que je t'appelle. J'aimerais que tu lui fasses faire des examens.
- Bien sûr, je vais tout de suite prendre un rendez-vous avec le docteur Broisse. Elle est où là ?
- Elle m'a dit qu'elle rentrait directement. Elle ne voulait pas que je la raccompagne. Elle ne devrait plus trop tarder maintenant. Tu me tiens au courant ?
- D'accord Enzo, et merci d'avoir appelé.

En raccrochant, Agathe affichait une expression soucieuse. Seize ans déjà, une grande taille, une bonne corpulence, Colombine affectait une parfaite santé. Avait-elle grandi trop vite ? Une carence quelconque ? Tout à coup elle tressaillit, elle venait d'avoir la même idée qu'Enzo: et si elle allait devenir grand-mère ? Colombine pouvait être si secrète parfois. Mais seize ans, c'était beaucoup trop tôt. Lui avait-elle bien tout expliqué quant aux précautions des rapports ? Bon il fallait en avoir le cœur net. Elle s'empara de son agenda électronique et en quelques clics, trouva les coordonnées du médecin de famille. Un dimanche, elle entra en contact avec un serveur vocal, qui lui fixa un rendez-vous pour le lendemain fin d'après-midi. En reposant le combiné, elle entendit la clé dans la serrure, Colombine rentrait les joues rosies par la bruine et la fraîcheur, visiblement en pleine forme.

L'hypothèse de la grossesse écartée, le médecin n'eut tout d'abord aucun diagnostic à soumettre. Il prescrivit prise de sang et examens complémentaires. Ces derniers révélèrent une déficience importante en globules rouges. Le verdict tomba, douloureux : Colombine souffrait d'une leucémie. Le mal n'était pas très engagé, mais le spécialiste suggéra d'accueillir rapidement Colombine dans son service afin d'entamer une chimiothérapie dès que possible. Quand Enzo l'apprit, il s'effondra. Pas sa sœur, pas sa petite sœur chérie, ce n'était pas possible !

Elle allait manquer la fin de son année scolaire, alors il la gratifia d'une visite quotidienne à l'hôpital, pour essayer de lui transmettre ses cours, et par la même occasion, lui changer les idées. Il travaillait en amont pour synthétiser au mieux le programme de sa fin d'année. Colombine, très

docile, ne manifestait ni angoisse, ni colère contre le destin. Soumise à son sort, elle manifestait sa confiance dans l'équipe médicale.

Petit à petit, ses cheveux tombaient par touffes. Prenant les devants, Agathe les lui avait coupés assez court. Colombine prit l'habitude de porter un joli foulard aux couleurs d'automne ambre et chocolat, brodé de perles et de franges ondulant avec les mouvements de sa tête. Elle maquillait son visage pour tromper la pâleur qui l'habitait et les poils qui l'avaient déserté. Malgré la maladie, toujours aussi jolie, elle impressionnait Enzo et ses parents, par son courage.

Un jour, tandis qu'Enzo lui expliquait quelques règles de trigonométrie, le fichu de Colombine glissa, révélant un crâne étrange, partiellement chauve et parsemé de mèches hirsutes. Enzo sursauta, il visualisait la maladie. Il ne dit rien et regarda sa jeune sœur réajuster hâtivement sa coiffure, avec un sourire gêné. Il l'enlaça de ses bras et la serra longtemps, se nourrissant simplement de la chaleur et de l'amour de l'autre.

Un médecin les interrompit. Il apportait à Colombine les derniers résultats de ses analyses, souriant. Les globules, enfin équilibrés, la greffe de moelle osseuse se révélait un succès. Une transfusion simple lui permettrait momentanément de quitter l'hôpital et reprendre une vie plus habituelle à son âge. Jean et Agathe arrivèrent sur ces entrefaites. La joie emplit la chambre mais des infirmières contrarièrent leur euphorie en leur imposant de quitter la pièce, le temps des soins. Enzo et ses parents s'éclipsèrent dans un petit salon attendant.

Leurs visages irradiaient :

- Enfin, on va la sortir de ce cauchemar, soupira Jean en s'asseyant.
- J'espère... , tempéra Agathe plus mesurée. Elle reviendra toutes les semaines d'abord, pour les examens. Je vais me renseigner aussi de cet établissement qu'il a conseillé. Ce serait pas mal pour elle d'aller se ressourcer et reprendre des forces.

Enzo ne disait rien, perdu dans ses réflexions. Jean se leva et s'approcha de lui. Une tape familière dans le dos, il déclara :

- Allez quoi, c'est la fête, ta sœur est sortie d'affaire et tu fais la tête.
- Tu trouves ça normal, une leucémie à seize ans ?
- Bah, j'avoue que je n'en sais trop rien. Les cancers sont les maladies de notre siècle, admit Jean en fronçant les sourcils.
- Moui, une fatalité ! Encore une quoi ! continua Enzo un peu vivement.
- Et Enzo, stop! interrompit Agathe sèchement. Ta soeur est sortie d'affaire, d'accord? Alors ne viens pas remuer des culpabilités plus ou moins douteuses.
- Mais bon sang, est-ce qu'un jour vous allez la regarder en face la réalité ? Vous ne comprenez toujours pas que ce sont les saloperies qu'on bouffe, qu'on respire, qu'on côtoie, qui sont responsables de son état et de celui des trois quart de ce service ?
- Tu te bases sur des supputations, Enzo. Depuis toujours, tu n'as de cesse de vouloir incriminer notre mode de vie.
- Mais ouvrez les yeux, débouchez vos oreilles, bordel ! Comment peut-on être obtus à ce point ? Il m'a suffit de parcourir quelques sites sur internet. Les analyses actuelles sont formelles : une leucémie est sept fois sur dix liée à l'environnement après quarante ans. A l'âge de Bine, la certitude est de neuf fois sur dix.
- D'abord, tu te calmes et tu ne nous parles pas comme ça, Enzo. Le respect aux parents, ça te parle ? pesta Jean.
- Pour avoir du respect, il faudrait déjà que vous soyez des « parents », à ma connaissance, vous êtes des géniteurs.
- Enzo, ça suffit, tu dépasses les limites ! claqua la voix furieuse d'Agathe. Comment oses-tu ? Nous avons travaillé comme des forcenés pour vous, pour que vous ne manquiez de rien. Nous t'avons apporté une vie aisée.
- Justement, des objets, de la facilité,... C'était ça votre programme éducatif? Et l'amour, l'écoute, la présence, la construction de l'esprit, ils sont où ? Vous nous avez gavés d'objets futiles, dont nous sommes devenus dépendants, annihilant toutes nos facultés d'éveil, de

créativité, de réflexion. Au-delà du gâchis écologique de tout ce fatras, ce sont nos personnalités que vous avez endommagées. Les enfants sont de plus en plus précoces. Ils sont en quête de surenchères, de sensations toujours plus fortes, plus novatrices, plus violentes, plus inattendues, parce qu'avec ce que vous leur donnez dès leur plus jeune âge, vous les formatez ! La société est devenue exigeante, agressive, sans concession, assistée, c'est vous les responsables !

Un silence suivit la tirade d'Enzo. Il reprit :

- Moi, j'aurais aimé des parents présents. Bien sûr, j'ai aimé avoir du confort matériel. Je n'étais pas prêt à me passer de mon micro et de ma télé quand tu me l'as suggéré Papa, ça fait dix ans tout juste. J'ai pas oublié, ça m'a hanté chaque nuit de me sentir lâche et coupable, de ne pas pouvoir me sevrer de cette drogue que vous m'aviez fournie. J'aurais aimé des parents qui décryptent mes angoisses, qui s'interrogent avec moi, qui partagent du temps pour essayer de comprendre nos anxiétés et ce qui les justifiait. Au lieu de partager des ballades en moto ou en quad, qui ne servaient à rien qu'à polluer, sans un regard pour la nature, sans communiquer. C'était totalement stérile. Je crois que j'aurais préféré une vie plus dure, mais partagée. Vous étiez tellement tournés vers votre vie professionnelle que vous en avez oublié d'aimer vos enfants comme des parents, de leur apprendre l'autonomie et les bases de la vie. Vous nous avez juste aimés comme on aime quelque chose qui ne doit pas déranger, qui ne doit pas sortir du rang. Pour moi, vous êtes la représentation de l'égoïsme. Vous avez fait passer vos envies et vos humeurs avant votre propre progéniture. Résultat : une fille malade et un fils qui vous renie. Beau score !
- Dehors ! Dehors ! Tout de suite ! Et ne t'avise surtout plus jamais de nous revoir. Personnellement, je n'ai jamais eu de fils. Adieu monsieur et je te souhaite de connaître la paternité, tu comprendras alors peut-être, clama froidement Jean, le regard durci.

Agathe, paralysée par ce qu'elle venait d'entendre et la réaction de son mari, ne bougea pas d'un cil. Enzo passa devant elle sans la regarder et quitta la pièce. L'autre porte dévoila une Colombine effondrée, en larmes.

III - PERIPETIES

Enzo ne revint jamais vers ses parents.

En quittant l'hôpital, il rentra chez lui et appela son oncle. Ils discutèrent longuement. Claude connaissait les points de vue de son frère et de son neveu. Il n'avait jamais souhaité prendre partie, il respectait les modes de vie de chacun. C'est pourquoi il écouta Enzo lui décrire le clash qu'ils venaient de vivre. Ce dernier lui exposa son désir de s'éloigner rapidement de tout ce qui le rattachait à cette vie et à ses parents. Il regrettait de laisser Colombine, mais elle allait mieux maintenant. Il reviendrait vers elle dans quelques temps. Ils firent le point ensemble sur les chantiers en cours. Claude pouvait se débrouiller aisément avec le reste de l'équipe. Il lui donna un congé immédiat, non sans lui avoir répété qu'il le reprendrait quand il le souhaiterait. Enzo remercia chaleureusement son oncle si compréhensif.

Il étala une carte du monde sur la table et songeur, étudia la perspective qu'il anticipait depuis déjà quelques mois. Il chercha quelques adresses et autres numéros de téléphones sur Internet, nota toutes les indications importantes et rangea le précieux calepin dans la poche avant de son sac. Il rédigea un courrier pour son logeur. Les cautions suffiraient à le dédommager de sa décision soudaine. Il rassembla dans deux grands sacs ce qui lui appartenait de ce petit studio meublé. Il choisit de prendre quelques heures de sommeil et de ne partir qu'à l'aube le lendemain matin. Très tôt et sans regret, il quitta l'immeuble, puis s'engagea sur la route.

Après trois kilomètres de marche, en périphérie de la ville, il choisit un grand axe pour faire du stop.

Son projet était clair. Il voulait rejoindre le sud du pays, embarquer sur un bateau à destination de l'Afrique, rejoindre une communauté humanitaire et offrir ses services. Il les aiderait à s'équiper, à fabriquer des fours solaires et sinon, il avait un brevet de secouriste. Il ne doutait pas une minute que sa bonne volonté puisse être rejetée. Et c'est tout excité qu'il monta dans la première voiture qui s'arrêta. La chance lui sourit, il parcourut la distance avec seulement trois chauffeurs différents. La première, pilotée par un couple très discret, l'amena jusqu'à Toulouse, où il dégota un petit hôtel bon marché pour passer sa première nuit. Le lendemain, il voyagea moins confortablement. Une espèce de guimbarde cabossée l'accueillit. A son bord, une jeune fille d'une vingtaine d'années, Léa, casquette sur la tête, des mèches rousses en bataille, un franc sourire, conduisait le drôle d'engin. Elle lui expliqua que sa « voiture » fêtait ses trente bougies et qu'elle l'entretenait elle-même de son mieux. Elle avait trafiqué sa mécanique qui roulait en partie à l'huile de friture. Outre les caprices du moteur, Enzo décela l'absence d'amortisseurs sur les routes mal entretenues. Il ressentait, à travers le tissu râpé, les ressorts irréguliers de l'assise. La vitre arrière ne fermait plus et toute la chaleur, la pollution et le bruit pénétraient l'habitable. Mais Enzo passa un agréable moment en compagnie de Léa. Sa fraîcheur, sa joie de vivre étaient contagieuses. Elle revenait d'une visite à ses parents et partait rejoindre son ami sur Nîmes. Ils discutèrent longuement de leur pays, des tensions, du climat. Léa et son ami vivaient simplement de leur terre. Ils avaient repris une affaire familiale tournée vers la culture de fruits biologiques. Si par le passé le Sud constituait le paradis des cultures, les sécheresses persistantes finissaient par le rendre inhospitalier. Mais comme, l'expliquait Léa en riant, ils ne pouvaient déplacer leur terre, ils n'avaient d'autres choix que l'adaptation. Ils s'orientaient dorénavant vers la production d'agrumes, d'olives, de dattes... En limitant leurs charges, ils parvenaient à vivre modestement.

Malgré la sympathique compagnie de la jeune conductrice, le parcours s'éternisait. Enzo réalisa qu'il allait devoir intégrer cette nouvelle façon d'appréhender la vie. Après le stress, la hâte permanente, l'obligation de résultats économiques, mais aussi le confort matériel, de nouvelles motivations l'habitaient. Alors si la voiture était spartiate, si elle roulait aussi lentement que le trajet n'en finissait pas, si la chaleur commençait à l'oppresser, il allait simplement donner le temps à son organisme de s'adapter. Sa destinée s'annonçait difficile, à lui qui n'avait connu que facilité et abondance. Il assumait son choix qui à présent le grisait.

En route, l'univers observé ne correspondait pas à celui figé des albums photos de son enfance. Il se souvenait d'un environnement rocailleux, sauvage, d'arbustes, d'épineux, de pins, de palmiers, de roches orangées, de maisons blanches préservées et clairsemées dans la nature. Il découvrait un désert. La route, négligée, serpentait au milieu d'espaces arides, caillouteux, poussiéreux. Les collines, érodées, s'offraient nues de toutes végétations et les roches saillaient au soleil. En plaine, de rares bosquets apportaient un peu d'ombre à quelques chèvres, qui achevaient d'éradiquer les dernières pousses. Les jolies et réputées villas du sud de la France, inhabitées depuis le départ de leurs occupants, peu enclins à supporter une telle montée des températures et l'effondrement de l'activité économique, frisaient la décrépitude et dévoilaient leurs piscines assoiffées et souillées. L'hiver plagiait les étés frais d'antan. Quelques habitants s'accrochaient, bravant l'hostilité du climat. Leurs maisons se paraient d'une carapace, pour mieux supporter les vagues de chaleur : des pierres, grossièrement accolées, occultaient les ouvertures. Du torchis et des bardages couvraient les toitures et façades. Des bâtisses sur le modèle marocain ou algérien germaient dans le paysage. Les

terrasses, craquelées et fissurées sous le poids de la sècheresse, laissaient glisser une végétation rase et sauvage. L'image d'une région entretenue, très fréquentée, prisée des français, ne collait plus à la réalité.

A Nîmes, Enzo découvrit une ville presque fantôme. Les populations grouillantes, les encombrements massifs des véhicules dans les rues, appartenaient bel et bien au passé. A dix-huit heures, la chaleur écrasait encore ceux qui s'aventuraient dehors. Les volets, fermés, contribuaient au sentiment d'isolement, de désolation. Des vitrines blanchies à la chaux, défoncées ou incendiées, affichaient de vieux panneaux « A vendre » ou « A louer ». Tout restait dans l'état de délabrement et l'usure du temps achevait sa tâche. Les façades des résidences exhibaient de multiples et grotesques cubes de ferraille, symbole d'une époque de consommation effrénée, où l'homme avait choisi de déjouer la nature. Pour remédier à son inconfort lié à la chaleur, il avait laissé fleurir partout ces engins producteurs de froid, qu'on appelait « climatiseurs ». Comble de l'ironie, ces équipements accentuaient les canicules au sein des grandes villes du globe tandis que la surconsommation précipitait le réchauffement climatique. Les parcs du centre ville illustraient aussi cette dualité entre deux époques, pourtant si proches. Des terrains vagues de gravillons, d'herbes sauvages succédaient aux grands espaces de vertes pelouses arrosées quotidiennement. Des bancs, dégradés, attendaient vainement d'improbables promeneurs, face aux fontaines et aux bassins taris.

Alors qu'Enzo s'étonnait de tout, Léa traversait cet environnement sinistre, avec lequel elle avait grandi, sans aucun état d'âme. La métamorphose ne lui semblait pas si criante.

Ils arrivèrent à la gare où Léa venait chercher Martin, son ami. En les attendant, Enzo se posa sur une terrasse de café. Malgré la chaleur, peu de citadins s'autorisaient une dépense superflue. Enzo souhaitait dédommager l'automobiliste prévenante, de cette façon. Il commanda donc trois limonades glacées et attendit quelques minutes avant de voir paraître le couple. Léa, radiieuse, tenait le bras d'un grand gaillard bien charpenté. La peau burinée par le soleil, des cheveux ondulés aussi noirs que ses yeux, l'homme inspirait la sympathie. Il accueillit Enzo d'une franche poignée de mains.

Martin revenait d'un rendez-vous infructueux, en vue d'obtenir des subventions pour leur petite exploitation. Enzo en était navré pour eux, mais le couple ne semblait pas si abattu. Léa avait obtenu une coopération inattendue de ses parents à Toulouse. Ils allaient pouvoir envisager des modifications dans leur irrigation.

Alors qu'Enzo se levait pour prendre congé, Martin se joignit à Léa pour l'inviter à passer la nuit chez eux. A cette heure avancée il ne pouvait plus guère espérer poursuivre sa route dans des conditions sécurisantes. Enzo accepta l'offre.

Il goûta cette fois le « confort » de la banquette arrière, dont les ressorts n'avaient rien à envier aux fauteuils de l'avant. Il profitait en plus directement de l'air poussiéreux extérieur par la vitre ouverte. Une dizaine de kilomètres en périphérie de la ville, la voiture emprunta un petit sentier de terre, défoncé. Enzo se cogna la tête au plafond. Il grimaça en se frottant les cheveux tandis que Léa lui envoyait un sourire encourageant.

L'extrémité du chemin révéla une petite mesure en pierres, aux volets fermés. La toiture, en très mauvais état, s'affaissait par endroit. Un olivier à proximité lui procurait une ombre bienvenue aux heures les plus chaudes. Descendant de voiture, Enzo se figea sur le panorama. Le mas dominait des terres sèches où quelques arbustes se défendaient entre vie et mort, une végétation à perte de vue, sinistrée. Il remarqua des arbres, inédits, insolites, un genre de grands palmiers chargés de grappes de fruits.

Léa et Martin, fiers de lui présenter leur territoire :

- Tu vois, c'est sec, mais les palmiers dattiers produisent très bien, les oliviers aussi et avec nos projets de récupération d'eau, de puisement en profondeur, on va pouvoir produire encore plus de fruits, dès l'année prochaine, j'en suis persuadé, expliquait Martin confiant.
- Regarde, ça c'est l'ancien puits, continua Léa en désignant une petite construction de

pierres. Il est sec depuis des années, mais je sais qu'en dessous il y a une source. Il faut juste forer un peu plus. On s'y atèle dès demain.

Enzo envoyait leur acharnement, leur projet. Il aurait aimé avoir une terre à défendre, à choyer. Mais sans attaches, il se rendrait plus utile ailleurs.

Léa l'invita à l'intérieur de leur havre de paix. Une sensation de fraîcheur les accueillit en passant la lourde porte en bois. L'obscurité demanda quelques secondes à Enzo pour s'accoutumer. Léa plissa légèrement les yeux et dit :

- En fait, on ouvre rarement les fenêtres et les volets, juste quelques minutes de très bon matin. Dans la journée, c'est la chaleur qui entre. Le soir et la nuit, ce sont les insectes. Au fait, tu t'es fait vacciné avant de quitter ton « nord » ?
- Vacciner ? Mais contre quoi ?
- Mais contre le palud bien sûr, ou la malaria, si tu préfères. Tu n'as pas entendu parler des nombreux cas que nous avons par ici ? En plus, si tu veux embarquer pour l'Afrique, tu ferais bien de te renseigner.
- Ah oui, je suis parti un peu vite en fait. Je m'occupe de ça demain.
- Bon, pour cette nuit, je vais te confier une moustiquaire, un baume de ma préparation à base de citron et surtout évite de sortir après dîner.

En parlant, ses yeux, habitués, découvraient un univers très simple : une table et ses quatre chaises en paille, un évier dans le coin d'une cuisine dépourvue de réfrigérateur, four, électroménager, pas même une télé, juste un vieux poste de radio, comme il en voyait dans les brocantes, posé sur un buffet. Dans un renfoncement, un divan antique s'opposait à une étagère couverte de livres.

- C'est là que tu dormiras, ça te va ?
- Oui, c'est parfait.
- Par ici, il y a notre chambre, fit Léa en tirant un rideau, qui masquait un grand lit dont le fer forgé rouillait de-ci de-là. Et cette porte ici, c'est la salle de bain.

Léa s'effaça devant l'entrée. Enzo nota un vieux lavabo, effondré sur son pied. La baignoire inutilisable hébergeait de multiples plantations. Devant sa mine déconcertée, Léa précisa :

- En fait, on n'a plus l'eau courante ici, ni l'électricité d'ailleurs. Autrefois, il y avait tout le confort, mais les réseaux étaient vraiment mal entretenus et un jour, ça a coupé, d'abord l'eau.
- Ils n'ont pas réparé ?
- Non, les réparations étaient à notre charge, alors on a appris à vivre autrement. Idem pour l'électricité : une grosse tempête a arraché des poteaux et cassé les lignes. Il nous demandait une telle fortune que nous avons renoncé. On a posé des panneaux photovoltaïques derrière, je te les montrerai en sortant. Les batteries sont au cellier, et avec ça on arrive à faire pas mal de chose, cuisine ou éclairage.
- Mais pour l'eau, vous faites comment ?
- C'est bien le plus gros problème, soupira Léa, et pas seulement pour l'exploitation. Avant on puisait là-haut...

Léa désignait la montagne derrière la maison.

- Nos besoins réclamaient plusieurs tours de voiture par mois. Puis la rivière s'est asséchée, c'est pour ça qu'on a hâte de récupérer l'eau en forant. Nous sommes en fin de réserve, alors je comprends que tu meures d'envie de te doucher, malheureusement, je vais t'imposer un effort. Quand on manque vraiment d'eau, on se frictionne avec des feuilles. Ça dépoussière et retire la transpiration. Bon ça ne te donne pas l'impression de fraîcheur, mais c'est comme ça. Pas le choix.
- Ne t'inquiète pas pour ça, je suis prêt intellectuellement.
- Pour les toilettes, pas d'eau non plus forcément, elles fonctionnent avec des déchets organiques séchés.

Et Léa continua la visite du domaine. Enzo, réservé devant l'enthousiasme de son hôtesse, se

demandait comment ils envisageaient survivre dans ce milieu hostile et comprenait si bien ceux qui avaient fui. Mais il apprendrait. Des hommes vivaient depuis toujours dans des zones plus ou moins inhospitalières, il lui fallait juste s'adapter, il en avait une telle volonté.

Léa l'abandonna à sa promenade, elle avait deux convives à sustenter.

Enzo rejoignit Martin qui soignait ses arbustes. Ensemble, ils cueillirent quelques olives, les premières dattes. Enzo se sentait bien, en phase avec la nature.

De retour au mas, humant le repas concocté par Léa, ils dressèrent la table à l'extérieur. La chaleur devenait supportable sans les rayons incisifs du soleil.

Léa leur servit une salade de tomates avec des morceaux de fromage de chèvre. Ne consommant que rarement de la viande, ils firent fête au mouton que Léa avait ramené en plus des légumes. Ses parents tenaient vivement à faire profiter leur fille et son ami, de l'animal élevé et abattu par leurs soins. La viande, émincée, cuite à l'étouffé avec vin et épices, accompagné de riz brun et de galettes de farine complète, cajola leurs papilles. Enzo savourait le dépaysement, déjà au bout du monde.

Tandis que Léa coupait du pain, Martin soupira et glissa à Enzo :

- Trouver de l'eau, ce serait énorme... Mais, je suis quand même inquiet.

- Qu'est-ce qui t'angoisse, si vous avez de l'eau, il n'y a plus d'obstacle à vos productions ?

- Oh tu sais, l'eau n'est qu'une partie du problème, commenta Léa qui revenait avec sa corbeille.

- C'est vrai, il y a tout le reste. Les terres produisent difficilement, elles sont saturées pour beaucoup, les nouvelles maladies, les butineuses qui nous font défaut à un point qu'on n'avait pas soupçonné. Pour couronner le tout, ça fait deux ans que les récoltes sont la proie des sauterelles d'Australie, elles dévorent tout. Pour l'instant, personne ne sait comment enrayer ce fléau.

- Quand tu penses que tout ça était prévisible!

- Tu en veux à tes parents? lui demanda Enzo.

- Non, pas directement... enfin si, quand même un peu. Avec les infos qu'ils détenaient, ils pouvaient faire changer les choses. Tu vois, les parents de Martin avaient déjà une ferme bio depuis de nombreuses années.

- Moi, c'est aux politiques et aux scientifiques aussi, que j'en veux, compléta Martin amer. Les ingénieurs de toutes parts fournissaient des données alarmantes, mais ils n'ont pas su, ou pas osé, extrapoler. Tiens, tout le monde voyait la population mondiale croître, ils étaient tous d'accord pour reconnaître qu'avec de l'argent utilisé à bon escient, des terres préservées pour l'alimentation, on pouvait nourrir tous les hommes, jusqu'aux neuf milliards d'individus. D'abord, c'était pure hypocrisie, aucun gouvernement de pays développé n'était prêt à sacrifier des budgets pour la faim dans le monde. Et après? Qu'avaient-ils prévus pour les milliards suivants?

- Ils n'ont jamais osé aborder la question des naissances, murmura Léa.

- Ouh la, malheureuse ! Sujet tabou! Et quand un sujet fâche ou divise, on préfère l'occulter. Comment pouvait-on réduire la pollution avec toujours plus d'individus sur Terre ?

- Et puis, avec tous leurs calculs, leurs analyses, leurs projections, ils ont oublié un paramètre capital, précisa Enzo. Vu la dégradation climatique, ils auraient dû considérer son impact et anticiper la chute des rendements agricoles, et donc les famines à travers le monde.

- Regarde Enzo, même chez nous, les villes désertes que nous avons traversées, expliqua Léa. C'est arrivé en deux décennies seulement. Nîmes est devenu sinistre. J'ai entendu dire que Marseille s'était elle aussi vidée d'une grande partie de sa population. Avec l'effondrement économique, tout ceux qui en avaient les moyens, sont partis essayer de cultiver un petit lopin de terre pour se nourrir.

- En réfléchissant, en prenant les bonnes mesures, on aurait pu éviter tellement de drames.

Martin et Léa approuvèrent, avant de revenir à des sujets plus légers.

Eau précieuse signifie vaisselle succincte. Léa frotta chaque assiette, verre, couvert avec des feuilles, les rinça sous un filet d'eau et les essuya.

Pour capter la fraîcheur matinale, le jeune couple se couchait de bonne heure et se levait vers quatre heures et demie. Enzo, éreinté par sa première journée d'aventure sombra, enveloppé dans son sac de couchage.

Alors qu'il lui paraissait avoir juste commencé sa nuit, des voix basses et le bruissement de tissus le réveillèrent. Dans l'obscurité, il distingua Martin qui enfilait des bottes par dessus sa combinaison de travail. Léa, assise sur une chaise, tenait un bol à la main, une galette dans l'autre. Enzo se souleva sur un bras:

- Non, mais vous n'allez pas rester dans le noir, quand même?
- Tu dormais. Profite donc de prendre quelques forces supplémentaires.
- Mais non, ça va bien, je suis à fond.

Enzo, s'asseyant sur le bord du divan, ne put réprimer un bâillement et se frotta les yeux. Martin et Léa sourirent.

Martin ouvrit la porte, les volets et toutes les fenêtres de la maison. La fraîcheur de la nuit envahit l'espace. Enzo frissonna, et enfila son pantalon :

- J'ai réfléchi cette nuit, entre deux rêves, je n'ai aucun impératif, si ce n'est celui de me rendre utile quelque part. Alors, je me demandais si ça vous intéressait un coup de main pour réaliser votre forage plus rapidement ?
- Tu plaisantes? s'exclama Léa les yeux ronds.
- T'as vraiment envie de t'installer chez nous? T'as vu, il n'y a aucun confort. Et je pense que ça ne va pas être une partie de rigolade de creuser, ajouta Martin en fronçant les sourcils.
- Tu sais, je suis en route pour bosser et rendre service, alors même si je ne suis pas une force de la nature, j'ai de la volonté. Si c'est dur pour moi, ça le sera encore plus pour Léa, non?
- Eh dis donc, tu ne sais pas de quoi je suis capable ! s'enflamma Léa amusée.
- Il n'a pas complètement tort ceci dit, murmura Martin pensif.
- C'est ça, et moi je serai de corvée cuisine matin et soir, ronchonna Léa.
- Si tu m'apprends ton art, je te seconderai sans problème, promit Enzo. Mais je vais peut-être vous encombrer ici, dans votre salon.
- Si tu crois qu'on prend le temps de faire salon. Moi, je vote "pour", décréta Léa.
- Moi aussi !
- Alors tope-là, c'est décidé, je vous quitterai quand l'eau coulera à flot chez vous !
- Bon, avant de sortir Enzo, prends un solide déjeuner. On a coutume de bien manger le matin. On grignote une ou deux galettes en fin de matinée, puis on dîne le soir.

Enzo s'attabla avec ses nouveaux amis.

Alors que le ciel pâlisait, que les étoiles s'éteignaient les unes après les autres, le trio sortit dans la pénombre, Martin portant une lampe à huile.

Les deux premiers jours suffirent à sécuriser le puits existant et la descente. Le chantier, bien consolidé, Martin s'engagea dans le trou profond et obscur, armé d'un casque sur la tête, d'une lampe dynamo, d'une petite pioche et d'une pelle. Léa et Enzo, fébriles, se penchaient au dessus de la cavité, profonde d'environ six mètres. Quand Martin toucha le fond, il appela :

- C'est bon, descendez le seau.

Enzo déroula la longue corde sur la poulie et le seau disparut dans les profondeurs.

Instantanément, Martin attaqua. Bientôt, le bruit rythmé des chocs de la pioche dans la terre punctua le silence. Après quelques minutes, le bruit changea. Cette fois, Martin chargeait la terre dans le seau, puis il cria:

- Vous pouvez le remonter!

Là haut, Enzo réceptionna le seau, le déversa plus loin, tandis que Léa en fixait un deuxième à redescendre.

Trois heures plus tard, après moult répétitions de l'opération, Martin se hissa à la surface, se désaltérer, s'abreuver, voir la lumière du jour et reprendre quelques forces.

Quand son visage émergea, Léa éclata de rire. Enduit de sueur, de terre, de poussière, en un mot, méconnaissable, un air incrédule, et l'hilarité gagna Enzo. Le chantier se déroulait dans la bonne humeur. Ils se relayaient au fond du puits, Enzo enchaîna l'après-midi, suivi de Léa, en fin de journée.

Le bilan de la première journée s'avéra maigre : un volume de terre remontée amoncelée en un tas respectable, pour seulement quelques centimètres gagnés. Leurs muscles, endoloris, exprimaient bien davantage leurs souffrances le lendemain matin. Pourtant, sans rechigner, tout le monde assura son poste, avec un objectif clair à l'esprit, celui d'en finir au plus vite.

Les journées se suivaient, le rythme s'accélérait. Les organismes se forgeaient à ce nouveau travail, et les corps ne se plaignaient plus. Quant ils avaient suffisamment creusé, ils consolidaient les parois avec des poutres en bois afin d'échapper à l'enfouissement fatal.

Soudain, au trente et unième jour d'un travail acharné, après avoir transpercé des couches de roches et de glaise, le sous sol s'ameublissait, détrempe. Le travail gagnait encore en difficulté et pénibilité, les deux pieds dans la boue. Une sorte d'ivresse animait désormais le trio qui se relayait plus souvent pour conserver la cadence. Ils creusèrent encore puis l'eau s'éleva dans le puits. Martin, au fond ce jour là, positionna contre la paroi une baguette en acier graduée, scellant la fin du chantier. Le lendemain, avec impatience, c'est Enzo qui releva le niveau : un mètre quatre vingt. Pour le trio, la récompense tombait, une telle quantité d'eau leur promettait une vie confortable, des récoltes acceptables. Ils ignoraient encore le degré de renouvellement de cette eau. Avec le temps, ils apprécieraient.

Quelques jours de décantation et Martin appliqua les notions de chimistes de son cursus. Il préleva un échantillon d'eau qu'il examina attentivement. Il se livra ensuite à quelques expériences élémentaires lui permettant de mesurer l'acidité, la toxicité de l'eau recueillie. Les résultats donnaient une eau douce, de bonne qualité. Sans aucune visibilité sur les teneurs en pesticides et métaux lourds, ils l'utiliseraient pour les cultures et les soins du corps. Ils réserveraient l'eau de pluie pour la boisson et la cuisine. Enzo à mille lieues de la réalité, suggéra la réalisation de bassins végétalisés pour filtrer l'eau mais Martin rejeta l'idée car trop consommatrice. A elle seule, l'évaporation anéantirait trente pour cents du pompage et personne ne connaissait l'ampleur de la nappe phréatique. Ayant creusé près de huit mètres, ils ne parviendraient pas à forer davantage sans équipements perfectionnés, introuvables ou hors de prix.

Occupant son temps avant le grand départ, Enzo inspecta toute l'installation photovoltaïque de ses amis et sécurisa les branchements hasardeux ou dégradés par les intempéries.

Ensuite, il s'attela au projet qui l'obsédait depuis déjà quelques temps. Il accompagna Léa et Martin à Nîmes. Il régularisa ses vaccins, puis visita une quincaillerie. Il y dénicha avec quelques difficultés une plaque d'aluminium un peu cabossée, et une autre de verre. De retour au domaine, il s'affaira dans la remise. Ses amis, intrigués, écoutèrent avec une curiosité grandissante s'activer la scie, le marteau.

Enzo leur présenta sa surprise : un four solaire. Habillant un coffre en bois de vieux journaux pour

l'isoler, il avait encastré la plaque d'aluminium, pliée aux dimensions de la caisse et en guise de couvercle, le verre venait apporter son pouvoir chauffant par absorption des rayons solaires. Devant une Léa émerveillée, Martin avoua y penser depuis longtemps, sans oser se lancer, encore hésitant sur le principe. Le lendemain, Léa s'aventura dans la cuisson inédite d'un gâteau. Enzo profita de cet instant de communion pour leur rappeler que son escale s'achevait et qu'il allait reprendre sa route.

Une vague de tristesse les enveloppa, chacun conscient que leurs chemins se séparaient à jamais.

Après des remerciements réciproques, des recommandations sincères, quelques larmes, Enzo se retrouva à nouveau seul, avec ses sacs et les coordonnées confiées par Léa, d'une amie, Alice, à contacter en arrivant à Marseille. Il était riche d'une première véritable expérience humaine.

A Nîmes, où ses amis l'avaient déposé, Enzo hélait vainement les quelques véhicules en direction de la méditerranée. La chaleur, la poussière rendaient l'attente particulièrement éprouvante. Les occupants des voitures le dévisageaient souvent avec méfiance. Enfin, après quelques heures d'attente, durant lesquelles Enzo progressait lentement entre ses deux grands sacs, une camionnette stoppa à sa hauteur. Un jeune homme de type nord africain, lui proposa d'embarquer. Le garçon, Rachid, accepta de le conduire jusqu'à Marseille. Enzo jubilait : parti de chez lui depuis maintenant deux mois, il atteignait enfin son premier objectif.

Cette dernière étape s'avéra mouvementée. Rachid et Enzo discutaient tranquillement de leurs parcours respectifs, Rachid expliquant la difficulté d'être mécanicien dans le contexte actuel. Soudain, il donna un puissant coup de frein au sortir d'un virage. Dans un crissement sonore et grinçant, la camionnette stoppa net derrière un vieux tracteur immobilisé sur la chaussée. A peine remis de leurs émotions, Rachid s'apprêtait à descendre de sa camionnette quand il se figea. Retenant Enzo d'une main, il referma sa portière en criant :

- Ferme le loquet, viiiiite!!!

Enzo, interdit, reprit ses esprits et s'exécuta, alors qu'il découvrait, pétrifié, des visages sortis de nulle part et qui encerclaient le véhicule : des hommes, des femmes, des enfants, quatre vingt, peut-être cent, à la mine déterminée, armés de bâtons, de chaînes rouillées.

- Mais que nous veulent-ils? marmonna Enzo angoissé.

- Ils nous veulent nous, et tout ce que nous possédons, mais on ne va pas se laisser faire, rugit Rachid en enclenchant la marche arrière.

Les bâtons s'abattaient déjà sur la vitre arrière qui explosa dans une pluie de cristaux de verre. Rachid recula violemment. Il percuta quelque chose, mais ne s'arrêta pas. Ils sentirent le véhicule "enjamber" un obstacle. Des cris sauvages, des cris de guerre, retentissaient de toutes parts. Une horde en colère se rua à la poursuite des fugitifs. Profitant d'un espace dégagé, Rachid braqua

brutalement son volant en vue d'un demi tour. La camionnette chancela, faillit verser. Enzo s'agrippait de toute la force de ses deux mains à la poignée du plafond. Le véhicule se stabilisa et s'immobilisa. Rachid, appuyant à fond sur la pédale d'embrayage, passa la première. Le groupe hystérique, déjà massé autour d'eux, s'égosillait plus menaçant que jamais. Les coups pleuvaient sur la pauvre carrosserie, maigre carapace contre une fureur exacerbée. La vitre d'Enzo vola en éclats, lui laissant tout juste le temps de détourner la tête pour éviter le coup de massue. Des fragments de verre sur le visage et dans les cheveux, il se débattait maintenant contre les mains et les poings qui, frappant à l'aveuglette, tentaient d'agripper une prise à l'intérieure. Il se retourna l'espace d'une seconde vers Rachid :

- Mais démarre, démarre ! Qu'est ce que tu attends ?
- La vitesse ne passe pas, riposta Rachid paniqué.

Dans un effort désespéré, Enzo joignit sa poigne à la sienne. Ensemble, ils forcèrent le levier de vitesse. La boîte hurla sa révolte mais céda à leur assaut. Dans un bond, la camionnette décolla, bousculant ceux qui s'attaquaient maintenant au pare brise. Plus résolu que jamais, le visage fermé, Rachid se contenta d'accélérer autant que voulait bien le moteur fatigué de son engin. Un homme s'accrochait par la fenêtre d'Enzo, un autre passant son bras par la lunette arrière tentait l'ouverture d'une porte par l'intérieur. Alors qu'Enzo frappait sans discernement avec la seule rage de la terreur, Rachid effectuait de dangereux zigzags sur la route afin de les déstabiliser. Enfin les deux poursuivants capitulèrent, vaincus et lâchèrent leur proie. Rachid continua sa course à vive allure, il souhaitait creuser la distance entre eux et leurs agresseurs. A ses côtés, blême, pétrifié, Enzo tremblait de tous ses membres. Après quelques kilomètres et un silence pesant, encore frissonnant, il s'emporta :

- Enfin Rachid ! Qu'est-ce qu'ils nous voulaient ? Tu les connais ? Tu leur as fait quoi? Pourquoi étaient-ils si violents ? Ils voulaient notre peau Pourquoi ne les as-tu pas écoutés avant de foncer sur eux ? T'en as écrasé un.
- On a assisté à la même scène ou quoi? Tu te serais vu discuter avec ces gens ? Non, je ne les connais pas, mais leurs intentions étaient tout ce qu'il y a de plus clair. Si tu penses qu'ils voulaient juste te demander du feu, je te laisse les rejoindre.

Rachid ralentit la camionnette et se gara sur le bord de la route :

- Je viens de te sauver la vie, et je n'ai droit qu'à des reproches, il vaut peut-être mieux que tu descendes là.
- Attends, pardonne-moi, tu as raison. Mais je ne suis pas habitué à un tel déferlement d'agressivité et toi, tu as semblé tout de suite comprendre ce qui se passait.
- Effectivement, j'ai déjà entendu parler de ces détresseurs des temps modernes. Quand j'ai compris qu'ils bloquaient la route, quand j'ai vu leur nombre, la détermination dans leurs yeux, je n'ai pas hésité.
- Mais il y avait des enfants...
- Ce sont des micros sociétés à part entières. Les femmes et les enfants doivent contribuer comme les autres. Ces gens n'ont aucune place pour l'émotion ou les sentiments. Seul l'intérêt de la communauté prédomine.
- Mais s'ils avaient vu que nous n'avions rien, ils nous auraient peut-être laissés, suggéra Enzo.
- Qu'est-ce que tu appelles « rien » ?
- Pas d'argent, pas de valeurs, pas de vivres, ... rien de particulier quoi.
- Tu es naïf. Pour eux, ma camionnette, c'est une énorme richesse, comme pour moi. Tout ce

qu'il y a dedans, ils en ont besoin : mes outils, mon matériel, ... Dans tes sacs, ils auraient été ravis de trouver des fringues, des accessoires de toilette et que sais-je de ce que tu transportes. Ensuite, il reste encore nous, deux adultes dans la force de l'âge.

- Qu'est-ce que tu veux dire? fit Enzo incrédule. Qu'auraient-ils fait de nous ?
- A ce que j'ai entendu dire, l'esclavage revient à la mode.
- Hein ?
- Ils t'utilisent autant que possible pour les sales besognes, travailler la terre, faire les gros travaux. Comme le pétrole est hors de prix, il faut une autre source d'énergie. L'homme en est une. Alors tu peux te retrouver à pédaler pour fournir une dynamo, jusqu'à épuisement de tes forces, ou pousser une roue à moudre du grain, que sais-je ? Tout ça, sans la moindre compensation. Si tu plies et te soumetts aux règles, tu as une chance de devenir membre de leur communauté. Tu devras faire tes preuves et apporter ta contribution. Sinon...
- Sinon ?
- Sinon, ils t'épuisent ou t'éliminent. Ils sont très pauvres, alors ils ne vont pas nourrir des prisonniers.
- Mais l'Etat laisse faire ?
- Que peut-il faire ? Ces communautés sont de plus en plus nombreuses, violentes, armées et dissimulées dans les collines. Pour les éradiquer, il faudrait plusieurs bataillons d'armée.

Enzo, pensif, ne parvenait pas à oublier les visages des assaillants. Comment le manque de tout avait pu rendre des humains, des citoyens, des individus comme lui, sauvages, violents, poussant la barbarie à son paroxysme.

En arrivant à Marseille, Rachid déposa Enzo à proximité de la gare. Enzo serra chaleureusement Rachid dans ses bras, le remercia à nouveau pour le voyage et son courage. Rachid, un peu ému, agita la main en guise de désintéressement et remonta dans sa camionnette. Enzo fixa tristement l'estafette cabossée, aux vitres défoncées, jusqu'à l'angle de la rue où elle disparut.

IV - DES SŒURS ATTACHANTES

Seul, Enzo expira, puis s'imprégna un instant de l'environnement de cette ville portuaire en sommeil. Léa lui avait expliqué : « Miranda, la sœur de mon amie Alice, bosse dans une parfumerie à deux rues de la gare ». Il consulta sa montre, presque dix huit heures. Rassemblant dans son esprit, les informations confiées par Léa, il chercha la boutique. Enchanté, il aperçut bientôt la devanture. En approchant, son sourire se dissipa devant le magasin clos. Par la porte, il devinait des rayonnages vides et renversés. La vitrine, obturée par un gigantesque contre plaqué, n'affichait aucun motif, ou projet de réouverture. Dubitatif, planté entre ses sacs, il saisissait ces derniers dans chaque main et s'apprêtait à reprendre la route, droit devant et sans but, lorsqu'une voix masculine à l'accent chantant le tira de ses réflexions.

- Si c'est pour acheter un parfum, je vous conseille le métro... Le seul distributeur qui résiste encore se trouve à l'opposé, près de la Bonne Mère. Mais vous n'y entrerez pas avec vos sacs, on devient suspicieux ces temps-ci...

Se retournant, Enzo découvrit un homme d'une quarantaine d'années, combinaison grise, tenaille à la main, escabeau dans l'autre. Il allait s'attaquer à l'enseignante, celle qui avait rendu Enzo si confiant quelques minutes plus tôt. Enzo s'avança :

- Bonjour ! Non, je n'ai pas besoin de parfum, merci. En fait je cherchais une vendeuse, Miranda, mais vous ne connaissez peut-être pas les employées...
- En tant que propriétaire de l'affaire, je me suis toujours fait un devoir de connaître au moins les noms, parfois les prénoms de mes employés, répondit l'homme avec humour. Vous lui voulez quoi à la belle Miranda ?
- En fait, je cherche sa sœur, Alice.
- Ah, tu n'as pas mauvais goût, mon garçon. Ces deux sœurs, elles sont sensationnelles : jolies, bosseuses, sensibles. Elles habitent tout près, mais je préfère t'accompagner, méfiance oblige. Je n'en ai pas pour bien longtemps.
- Et si je vous donnais un coup de main ?
- C'est pas de refus, pose tes sacs à l'intérieur et reviens m'aider à tenir ce bazar qui pèse une tonne.

En une vingtaine de minutes, l'enseignante était débranchée, démontée et posée au sol. Le matériel rangé dans l'ancien magasin, l'homme accéda à la requête d'Enzo. L'homme n'extériorisait aucun abaissement particulier quant à la fermeture obligée de son affaire. Il confia à Enzo :

- Bah, il y a des choses plus graves que ça dans la vie. J'ai la santé, ma femme et mes fils l'ont aussi. J'ai perdu pas mal de plumes dans cette histoire, j'avais toujours l'espoir de repartir. C'est surtout pour mes employés que je me suis battu. Mais j'ai des idées en tête, et si tout va comme je l'espère, je pourrais peut-être en rebaucher quelques uns avant longtemps. Mais, pas un mot à Miranda, d'accord ?, se rétracta soudain l'homme, conscient d'avoir trop parlé.

- Oui, bien entendu. De toute façon, vous n'avez pas été très loquace, alors je serais bien en peine de lui confier vos plans.

- Alors tout va bien. C'est encore trop tôt, songea l'homme à voix haute.

Ils traversèrent quelques rues, délaissant la gare. L'animation gagnait les trottoirs, c'était l'heure que privilégiaient les habitants pour effectuer leurs courses.

- Autrefois, ces avenues étaient noires de monde, expliqua l'ancien patron de Miranda. Aujourd'hui, les gens vivent reclus chez eux. Beaucoup sont partis à la campagne, ou plus au nord. Ceux qui restent ne sortent que par obligation. Même s'il ne circule plus beaucoup de véhicules, la pollution s'accroît. Avec ce satané effondrement économique, il n'y a plus de contrôles et alors, les usines larguent toute leur pollution, sans scrupule. Les ramassages d'ordures ne se font plus. Chacun est tenu de trier et de conserver les déchets inexploitablement.

Beaucoup d'inciviques profitent de la nuit et s'en débarrassent n'importe où. Ça nous ramène des rats, en plus d'odeurs pestilentielles. Alors on se dévoue. Dans le quartier, on a créé un comité de nettoyage et on collecte les détrit. Un camion dépose le tout dans une décharge sauvage. Si tu voyais là-bas, c'est terrible. Le camion a tout juste vidé son chargement nauséabond que des pauvres bougres se précipitent dessus, chercher des vivres pour tenir un jour de plus. Ce n'est vraiment pas le quartier à fréquenter. Plus aucune loi ne s'applique là bas, enfin une seule, celle du plus fort. Nous, ils ne nous attaquent pas, ils savent que notre camion les aide à survivre. Mais par endroit, ce sont de vrais sauvages.

- Ca, j'en ai fait l'expérience...

Et il raconta la mésaventure vécue avec Rachid.

L'homme haussa les épaules et soupira.

- Ici, on est tous armé, et je te conseillerai de te procurer de quoi au moins pouvoir tenir l'autre en respect. J'ai des filons, si tu veux.
- Je ...Oui, peut-être...Je vais y réfléchir, merci.

Enzo n'osait pas avouer son aversion pour les armes quelles qu'elles soient. Enfin, son compagnon désigna des fenêtres au quatrième étage d'un bâtiment à la façade grise.

- Elles ont du mérite les filles de vivre ici, murmura-t-il. Depuis la mort de leurs parents, Miranda gère tout. Je ne sais pas comment elles survivent. Chez elles, c'est petit et spartiate, mais elles y ont ajouté une touche de bien-être. Le salaire de Miranda n'était pas bien élevé. Je ne l'ai jamais entendue se plaindre. Avec, elles subvenaient à tous leurs besoins. Ça reste un mystère.
- Elles ont peut-être d'autres revenus? suggéra Enzo.
- Attention, rugit l'homme, je ne sais pas ce que tu veux insinuer, mais ces filles-là, elles sont clean, foncièrement honnêtes. Quant à toi, j'espère que tu ne viens pas leur proposer des marchés plus ou moins honorables.

Devant la soudaine méfiance de l'homme, Enzo décrivit son projet de s'embarquer pour l'Afrique à titre humanitaire et sa rencontre avec Léa, amie d'Alice.

Toujours légèrement soupçonneux, l'homme accompagna Enzo devant une porte cochère délabrée. Sur la droite du mur, des fils électriques dénudés pendillaient, souvenir d'une époque fastueuse où un interphone pilotait l'ouverture. Ils parvinrent dans une petite cour qu'ils traversèrent. Le jour était obscurci par le nombre impressionnant de balcons, qui à chaque étage dissimulaient un peu plus la lumière du soleil. Au moins, la cour conservait-elle une certaine fraîcheur. Enzo constatait avec stupéfaction la quantité d'objets amassés là : des bicyclettes rouillées, roues voilées ou cadres vrillés, un sommier aux ressorts arrachés, des chaises en bois, en fer, cassées, un grand miroir piqué, angle ébréché, en quelque sorte une brocante d'objets défraîchis.

- C'est comme ça maintenant, rien ne se perd, tout se garde et se répare quand on peut, commenta l'homme, suivant l'inspection d'Enzo.

Ils accédèrent au hall de l'immeuble par la porte du fond. Placardées au mur de gauche, une quinzaine de boîtes aux lettres vétustes indiquaient des numéros. A droite, un escalier s'élevait, enroulant dans son cœur un ascenseur. L'entrée en était condamnée par des chaînes. Enzo se dirigeait vers l'escalier, quand l'homme l'arrêta :

- Attends, on ne va pas se taper quatre étages s'il n'y a personne.

Il se dirigea vers la boîte aux lettres numéro douze et ouvrit la porte.

- C'est bon, il y a quelqu'un, sinon elles laissent la porte fermée à clé.

Les deux hommes s'engagèrent dans l'escalier. Au quatrième, trois portes identiques se tenaient en enfilade. Deux coups frappés sur celle de droite, et elle s'entrouvrit après quelques secondes.

- Ah, Lucas, quelle bonne surprise ! clama une voix féminine visiblement heureuse de sa visite.
- Bonjour Miranda ! Je ne suis pas venu seul, j'ai un visiteur pour vous.

Un bruit de chaînette et la porte s'effaça totalement sur une jeune femme. Moins de trente ans, peut-être vingt cinq, sa couleur de peau chocolat cuivrée révélait un savant métissage. Sa bouche se fendit d'un large sourire, dévoilant de jolies dents blanches, bien alignées. Une longue chevelure de jais lisse et soyeuse enveloppait ses épaules nues. Elle portait une robe à bretelles, d'un jaune flétri, usée à en croire les effilures du volant. Elle tendit vivement une main douce et chaude à l'inconnu.

- Bonjour ! Miranda ! se présenta-t-elle, détaillant son interlocuteur d'un air interrogatif.
- Bonjour, je m'appelle Enzo Charpentier. Je ne voudrais pas vous déranger, je cherche à rencontrer Alice, c'est votre sœur, je crois ?

Un voile, exprimant à la fois méfiance, possessivité, mais aussi curiosité, traversa le regard de Miranda.

- J'ai rencontré Léa, son amie de Nîmes. C'est elle qui m'a conseillé de venir la trouver ici. J'ai le projet d'embarquer pour l'Afrique et Léa m'a dit que peut-être, Alice pourrait..., ou saurait me donner des consignes, ...des recommandations,...ou....

Enzo ressentit brusquement le malaise de quémander une aide à ces inconnues, dont il présumait le dépouillement. Mais Miranda élargit encore son sourire et les invita à entrer :

- Alice est sortie chercher des œufs, mais elle arrive d'une seconde à l'autre. Venez boire quelque chose en l'attendant. Entrez aussi Lucas, un rafraîchissement, ça vous tente ?
- Non Miranda, je te remercie beaucoup. Mais j'ai encore énormément de travail au magasin. Ce jeune garçon m'a bien aidé ceci dit, mais j'aimerais profiter de mon avance pour finir avant la nuit. J'ai des projets pour demain, je voudrais tourner la page maintenant.
- Comme vous voulez Lucas, à condition que vous repassiez bientôt me donner de vos nouvelles. Et salutations chez vous.
- Je n'y manquerais pas. Bonne continuation Enzo !

L'homme tourna les talons et entreprit la descente des escaliers. Enzo pénétra dans l'appartement. Ils discernèrent des voix provenant de la cage d'escalier, Lucas et une femme. Quelques instants plus tard, une jeune fille apparaissait joyeusement :

- Lucas m'a dit qu'on avait de la visite ?

Face à Enzo, elle s'arrêta net, rougissante, s'attendant à se trouver face à quelqu'un de connu.

- Oui, comme tu vois, ironisa Miranda, moqueuse de la spontanéité déplacée de sa jeune sœur.

Celle-ci, se reprenant rapidement, tendit sa main :

- Bonjour, je suis Alice ! Vous venez sans doute voir ma sœur ?
- Non, ma chérie, Enzo vient te voir, toi ! coupa Miranda sans laisser le temps à Enzo de répondre.

Cette fois, la jeune fille s'empourpra, très embarrassée :

- Moi ? murmura-t-elle, une surprise palpable dans les yeux.

Enzo, partagé entre amusement et sympathie, dévisageait cette jeune personne, visiblement la cadette. Elles se ressemblaient: la même peau chaude couleur pain d'épice, des yeux noirs ourlés de longs cils rêveurs, des sourcils finement dessinés, des bouches gourmandes et souriantes. Mais autant les cheveux de Miranda étaient longs et raides, autant ceux d'Alice bouclaient sur ses épaules. Un dos nu rose, assorti à sa jupe mauve, révélait la courbe parfaite de ses épaules, de ses reins. Conscient de son inconvenance à la dévorer des yeux, Enzo se gratta la gorge et justifia :

- Je viens sur les conseils de Léa, votre amie de Nîmes.
- Léa, vous connaissez Léa ? Mais que devient-elle ? Il y a si longtemps que nous ne nous sommes pas vues ! s'exclama Alice excitée.

Miranda en profita pour aller chercher des rafraîchissements à la cuisine. Elle revint quelques minutes plus tard, portant sur un plateau, trois verres, une carafe de citronnade et une assiette de biscuits. Elle le déposa sur la table du salon. Alice et Enzo, calés dans le canapé, discutaient avec animation, comme deux vieux amis qui se retrouvent après une longue séparation :

- Léa couverte de terre en creusant un puits ? s'esclaffait Alice les larmes aux yeux. Comme j'aurais voulu voir ça... Tu n'as pas une photo ?
- Non, je n'ai pas d'appareil, désolé. Mais Martin en africain, c'était pas mal non plus.
- Sûrement ! Toi aussi, sans aucun doute. Mais Léa, quand je l'ai connue, était plutôt du genre soignée, limite précieuse. Alors l'imaginer couverte de terre, c'est trop drôle.
- Vous vous êtes connues dans quel contexte, car je dois dire que de mon côté, entre sa voiture, sa maison et son boulot, je l'aurais dépeinte comme une fille plutôt rustique, féminine, mais volontaire pour le gros boulot et ne s'arrêtant pas à quelques égratignures.
- Vraiment ?

Alice, songeuse :

- La vie l'aura changée. On étudiait toutes les deux la kinésithérapie. Elle, plutôt raffinée, maquillée, habillée mode, adepte des esthéticiennes. Elle venait juste de rencontrer Martin, et lui aussi la préservait de tout.
- Ah ça, il a gardé son côté protecteur.

Alice perdue dans ses pensées, un silence s'ensuivit, rompu par Miranda :

- Un verre de citronnade Enzo ?
- Oui volontiers, merci ! Alors comme ça, tu es kiné ? reprit-il à l'adresse d'Alice.
- Disons que j'ai le bout de papier qui l'atteste, comme Léa. Mais s'il y a seulement cinq ans, quand on a commencé nos études, les kinés vivaient plutôt bien, aujourd'hui il n'en est plus rien, surtout par ici. Le premier coup dur a été le déremboursement par les mutuelles. La moitié des patients a du jour au lendemain abandonné les soins. Petit à petit, les autres ont également déserté les cabinets. Prends une ville comme Marseille, en dix ans, la moitié de la population est partie. Il reste moins d'une dizaine de kinés pratiquant de façon régulière, en tout cas, essayant d'en vivre.
- Toi, tu as complètement lâché ?
- Tu as une idée de ce que ça coûte un local ? Surtout si ta salle d'attente est vide... Alors je soulage ceux que je peux. Ils me paient selon leurs moyens et j'essaie de trouver des p'tits boulots à côté. On est comme tout le monde, système D !
- Tiens, viens voir notre balcon, interrompit fièrement Miranda.

Le trio se leva et Miranda désigna, avec orgueil, les plantations réalisées dans des pots de fortune.

- Là ce sont quelques tomates, à côté tu vois des oignons, des haricots, des radis.

Enzo n'en revenait pas. Elles avaient sacrifié les quelques mètres carrés du balcon au profit de légumes.

- Comment faites-vous pour qu'ils prospèrent autant ? s'émerveilla le jeune homme.
- On a ennuyé la copropriété jusqu'à ce qu'ils acceptent la récupération de l'eau de pluie sur la toiture. Nous sommes seize appartements. Chacun récupère et utilise à sa guise le seizième de la récolte pluviale. Ceux qui n'en veulent pas, le proposent aux autres, moyennant quelques légumes en compensation. Ca marche très bien.
- En fait, on ne vit pas si mal, renchérit Alice. Nous n'avons pas de loyer à payer, l'appartement nous vient de nos parents. Il nous reste encore un peu d'argent sur l'héritage qu'ils nous ont laissé, ça nous sert pour les frais ou les imprévus, et on gagne pour l'instant assez de sous pour le quotidien. Enfin jusqu'à présent.
- Tais-toi, tu parles trop, la rembarra Miranda, gênée des confidences dévoilées à un inconnu.

Alice baissa les yeux, comme une enfant prise en faute.

Enzo réprima son envie de la prendre dans ses bras et de la reconforter. Miranda enchaîna :

- Et donc, qu'attends-tu de nous exactement? En quoi Léa t'a t elle laissée entendre que nous te dépannerions ?
- En fait, je viens du sud de Nantes, si vous connaissez.
- Ah, c'était ça ton accent, je n'arrivais pas à l'identifier, commenta Alice.
- Si tu veux. C'est plutôt vous qui avez l'accent du midi, mais éternel débat. Bref, j'ai le projet de m'embarquer pour l'Afrique, rejoindre une association caritative. Comme la route est longue, je me laisse porter et fais des escales où le vent me pousse. Voilà pourquoi, j'ai passé deux mois avec Léa et Martin à creuser leur puits.
- Tu sais, amorça Miranda, nous n'avons pas de puits à creuser et pas beaucoup de place à te proposer. L'appartement fait trente cinq mètres carrés. On a la chambre à côté, une kitchenette là bas au fond et cette pièce de vie, c'est tout.

Enzo contempla le décor. La salle d'à peine vingt mètre carrés comportait un coin « à manger », avec une table rustique, des chaises rembourrées et un grand buffet. Ces meubles trahissaient un goût certain et une aisance financière. Le salon se révélait plus "sobre", avec son clic-clac où Alice et Enzo sirotaient leurs boissons, face à Miranda, assise sur l'une des deux caisses en bois recouvertes d'un coussin. Un présentoir de parfum, blanc avec un logo violet, assorti à un tissu déposé nonchalamment en travers servait de table basse. Cet espace de couleur, de fraîcheur, tranchait avec la partie repas plus austère. Les murs, revêtus d'une tapisserie vieillie et démodée, arboraient de jolies peintures et quelques tentures qui venaient l'égayer. S'extirpant de sa contemplation, Enzo s'expliqua:

- Pas de panique, je ne cherche pas un squat. Je dois d'ailleurs me trouver un hôtel par ici. Mais j'ai simplement besoin qu'on me guide dans cette grande ville et dans mes démarches. C'est toujours plus rassurant de se sentir épaulé, qu'isolé. Tu vois, par exemple, je n'imaginai même pas que des vaccins étaient conseillés dans la région. Mais je me renseignerai, il doit y avoir une ambassade ou des organismes compétents. Et puis j'ai vu un cyber café en venant, ce sera parfait pour mes recherches.

Alice fusilla du regard, sa soeur, un peu penaude :

- Je pourrais t'accompagner si tu as besoin d'un guide.
- Merci beaucoup, Alice. Je vais d'abord trouver à me loger, prendre mes marques, trouver un plan de ville, mais je repasserai, promit-il en se levant.
- Surtout, n'hésite pas, supplia Alice.

- Oui, tu es le bienvenu, approuva Miranda chaleureusement.

Enzo prit congé des deux femmes. Il récupéra les sacs, laissés sur le pallier, et dévala les marches, partagé entre la déception d'un accueil un peu frais, et l'impatience de revoir Alice. Mais qu'attendait-il au fond? Elles ne le connaissaient pas, de quel droit s'immisçait-il dans leur quotidien?

Il traversait la cour quand un bruit de voix l'arrêta dans ses réflexions et excita sa curiosité. Par le balcon, resté ouvert, il entendait parfaitement les deux soeurs:

- Mais tu voulais quoi Alice? Qu'on le garde ici, qu'on l'héberge? On a déjà à peine de quoi se tourner.

- Ta conception de l'hospitalité me sidère, chère soeur. Nos parents nous ont toujours montré comment recevoir un étranger, lui offrir un repas, ou même un lit si besoin.

- Nos parents ne sont plus, petite soeur, reprit doucement la voix de Miranda. Et je ne me sens pas de force à nous protéger d'un inconnu. Que savons-nous de lui, de ses intentions réelles? Combien de temps resterait-il? L'argent que tu ramènes sera certainement bien juste, jusqu'à ce que je retrouve un emploi. Mais tu as raison, la moindre des choses était peut-être de l'inviter à dîner, il doit se sentir un peu perdu dans cette ville immense.

- Je peux essayer de le rattraper alors? Et je lui propose de passer après avoir laissé ses sacs dans un hôtel?

- Oui, vas-y, si tu le retrouves.

- Oh, il ne peut pas être bien loin, et il n'y a que l'Hôtel des Voyageurs par ici. A tout à l'heure !

Enzo se hâta avec l'idée d'être au moins dans la rue quand il serait rejoint. En sortant, il prit immédiatement sur sa droite et marcha d'un bon pas, créant une distance respectable. Il atteignait le bloc de maisons suivantes quand il s'entendit appelé par une voix essoufflée.

- Enzo ! Enzo !

Il se retourna vers Alice haletante.

- Oui ? dit-il, jouant la surprise.
- Oh, excuse-moi, je reprends mon souffle... Il faut absolument que je me remette au sport. Quatre étages, un sprint, et regarde-moi.
- Ca te va plutôt bien, taquina Enzo charmeur, devant la mine ébouriffée de la jolie métisse.

- Merci. Je... enfin... on, voulait te proposer de venir dîner à la maison, quand tu te seras installé. Désolée, on est un peu méfiante, surtout Miranda. Mais nous avons rediscuté après ton départ et ça nous ferait plaisir de t'avoir à notre table.
- Ne te justifie pas, vous avez raison d'être prudentes, je m'en rends compte chaque jour davantage. Mais, c'est avec plaisir que j'accepte votre invitation. D'abord, je dois trouver où dormir, tu connais peut-être des adresses ?
- Oui, en fait il n'y en a pas cinquante. Je connais l'Hôtel des Voyageurs à deux blocs par ici, expliqua-t-elle en désignant la rue devant eux. Tu veux que je t'accompagne ?
- Avec plaisir, si tu n'as pas d'obligations.
- Alors c'est parti.

Avant qu'Enzo ait eu le temps de réagir, elle s'empara d'un sac posé au sol. Enzo protesta gentiment, en vain face à une demoiselle bien décidée et c'est en riant qu'ils avancèrent. Alice l'abandonna devant la porte de l'hôtel. Un bâtiment sinistre, avec sa façade maussade et les fenêtres étroites, la réceptionniste ne dénotait guère. Une femme d'une cinquantaine d'années, aux cheveux grisonnants coiffés en chignon, l'accueillit sans un sourire :

- Oui ?
- Bonjour madame, commença poliment Enzo, vous reste-t-il une chambre ?
- Ca dépend, répondit-elle sèchement, c'est pour combien de temps et combien de personnes ?
- Pour une seule personne et quant à la durée, ma foi, je ne saurais vous dire précisément.
- Eh bien jeune homme, il va falloir être plus précis. J'ai une entreprise à gérer et j'ai besoin de savoir les choses exactement. En plus les chambres sont payables à l'avance!... Et la jeune fille dehors, elle vous accompagne ?

Enzo ravala la réponse cinglante qui lui venait à l'esprit. Il lui fallait un endroit pour dormir. D'une voix courtoise, il reprit :

- Disons, deux nuits dans ce cas. Et je vous répète que je suis seul !
- Bien, marmonna la tenancière. En tout cas, je ne veux pas d'histoires, ni de bruit. Remplissez-moi cette fiche d'inscription. Il ne me reste plus qu'une chambre à cent dix euro. Soit, deux cent vingt euro pour les deux nuits. Ajoutez vingt cinq euro si vous voulez les petits déjeuners.

Enzo se mordit la lèvre et remplit le formulaire présenté.

Suivant les indications de la femme, il gravit ensuite les trois étages, aboutit dans un long corridor, faiblement éclairé par quelques veilleuses. Une odeur d'urine, de renfermé, de moisi le prit à la gorge. Il grimaça, soupira et tenta de reconnaître le numéro trente cinq sur les ferrures patinées des portes.

Au bout du couloir, il discerna les deux chiffres. La clé enclenchée dans la serrure, il entra, rassuré ; la pestilence du couloir épargnait sa chambre. A l'instar de l'hôtel et ses dirigeants, la pièce revêtait un caractère particulièrement dépouillé et froid. Un lit étroit collé contre un mur couvert de salpêtre, une table de nuit gratifiée d'une lampe sans abat-jour ainsi qu'un bureau avec sa chaise constituaient l'ameublement des lieux. Une tapisserie fanée par les années et déchirée, couvrait et dissimulait au mieux le triste état des cloisons, ainsi qu'un placard. En ouvrant les portes, Enzo

découvrit un petit cabinet de toilette composé d'un lavabo écaillé, et d'une cuvette de wc entartée. Partiellement satisfait de ses vérifications, Enzo s'échoua sur le lit. Il médita ainsi, les yeux dans le vide, un long moment. Son esprit vola jusqu'à Colombine, lui renvoyant la culpabilité de son mutisme. Il ne prendrait pas le risque de téléphoner, mais c'était décidé, demain, il lui écrirait. Fantasmant sur le doux sourire d'Alice, il songea qu'il était attendu. Bondissant du lit, il fit une rapide toilette, enfila des vêtements propres et quitta l'hôtel.

Le cœur joyeux, il retrouva sans peine l'immeuble de ses deux hôtes, constatant soudain qu'il se présentait les mains vides. Un coup d'œil à sa montre l'informa de l'heure déjà avancée ; 19h50, aucune épicerie en vue. D'ailleurs, il ne se souvenait pas en avoir vue sur son trajet. Il réfléchit, mortifié : que contenaient ses bagages qu'il eut pu offrir ? A priori, rien.

Malgré son manque d'anticipation, il fut chaleureusement accueilli par les deux filles pomponnées pour l'occasion. Miranda arborait une longue robe blanche, fluide, qui, épousant son corps, dessinait ses formes irréprochables. Un nœud assorti à sa tenue retenait ses cheveux relevés en un chignon négligé; elle resplendissait. Alice dévoilait ses jolies jambes hâlées, dans une robe courte gris clair, valorisant à merveille son teint. Enzo, déjà charmé, nota la table apprêtée et une délicieuse odeur de cuisine qui flottait dans l'air.

Conquis, Enzo apprécia cette soirée. Il se délecta de la nourriture finement préparée, et de la conversation des deux jeunes maîtresses de maison. Ils parlèrent sérieusement des difficultés de leur époque, de la région. Enzo conta son épopée, évitant de trop évoquer ses parents devant les orphelines. Ils rirent de bon cœur des savants jeux de mots de Miranda. Bref, Enzo ne vit pas la soirée se dérouler. Il sentit pourtant qu'il devait être bien tard, et à regret prit congé de la maisonnée. Il embrassa chaleureusement Miranda. Cette dernière, loin d'être insensible à son charme, constatait les liens qui se tissaient peu à peu entre le jeune homme et sa petite sœur. Elle laissa Alice le raccompagner sur le palier.

- Alice, encore merci pour cette merveilleuse soirée, murmura Enzo en l'enlaçant affectueusement. J'aurai ma revanche, mais vous avez mis la barre très haute.
- Tout le plaisir a été pour nous. Tu sais, il y a bien longtemps que nous n'avions pas eu de convive de ta qualité, assura Alice, les yeux pétillants. Alors ne t'inquiète pas, on se doute qu'à l'hôtel, ces réceptions seront difficiles.
- Quand tu vois la tête de la proprio, c'est clair que je ne vais pas jouer à offrir des invitations, lança Enzo en riant.
- Elle est terrible à ce point ? Remarque, être reçues dans une chambre d'hôtel, ce n'est pas très convenable pour des jeunes filles comme nous, pouffa Alice.
- Oui, je trouverai autre chose.
- On te revoit demain ?
- Ah oui, c'est vrai, il faut que je parte ! J'ai beaucoup de mal à conclure cette soirée.
- Bon, je descends avec toi, les voisins n'aiment pas qu'on discute des heures sur le palier.

Dans la courette que le clair de lune redessinait, ils s'assirent sur un banc. Enzo s'étira, puis confessa:

- Je ne sais pas trop par où commencer mes recherches. Je vais passer un peu de temps sur ordinateur, noter des adresses et après j'aviserais. Mais je ne dois pas perdre trop de temps, cet hôtel va me coûter mes économies.

- Pour tes recherches Internet, viens à la maison, on a ce qu'il faut. En plus, je pourrai te guider pour localiser tes rendez-vous.
- Vrai ? Dans ce cas, je pourrai vous apporter des croissants pour le petit déjeuner ? proposa Enzo revigoré.
- Viens tôt alors, j'ai une manipulation à faire, il faudra que je parte à 9h15.
- Formidable ! Je vous trouve incroyablement courageuses Miranda et toi. Vous m'impressionnez sincèrement.
- Ah bon, pourquoi ?
- Vous vous battez ici, toutes seules, malgré l'hostilité des lieux et du climat.
- Ce n'est pas toujours facile. Mais nous n'avons pas le choix. Notre appartement à vendre n'intéresserait personne, et nous irions où ? Nos racines sont ici. Nos parents sont enterrés dans un petit cimetière aux alentours. Si on parlait, qui s'occuperait de leur tombe ?

Cette fois, Enzo n'hésita pas. Il entoura les épaules de la jeune fille de son bras solide, et l'attira contre lui. Apaisée, Alice posa sa tête contre son épaule protectrice.

- Que s'est-il passé pour vos parents ? Tu veux en parler ?
- Oh un stupide vol qui a mal tourné, relata Alice. Mon père a toujours aimé les grosses berlines, celles qui se remarquent. Pour autant mes parents ne roulaient pas sur l'or. On habitait tous les quatre un appartement de quatre vingt mètres carrés, qu'il a fallu vendre pour régler les dettes. Avec le solde, on a heureusement pu s'offrir celui-ci. Au moins, on est à l'abri. C'est arrivé, il y a six ans, j'en avais dix sept. Ca s'est passé en plein jour, j'étais en cours. A un feu rouge, un motard les a braqué en leur demandant leur argent. Mon père avait oublié son portefeuille et ma mère n'avait que de la menue monnaie. Le gars n'y a pas cru. Malgré les voitures qui commençaient à s'impatienter, il s'est énervé. Il a d'abord tiré sur mon père, puis ...sur ma pauvre...

Sa voix se brisa. Enzo resserra son étreinte, en proie à une vive émotion lui aussi :

- Et le type, il a été arrêté ?
- Même pas. Moto et plaques maquillées, pas de témoins sérieux, il court toujours...

Combattant son amertume, Alice continua d'une voix plus dégagée :

- Et depuis, Miranda joue ma petite maman. Elle a du mérite. Elle a laissé tomber ses études d'avocate pour se mettre à bosser et ramener de l'argent immédiatement. Vingt ans, un amoureux, une bande de copains à la fac et elle s'est retrouvée vendeuse en parfumerie, pour que je fasse, moi, des études secondaires. Beau bilan, j'ai un super diplôme et pas de travail !
- C'est vrai qu'elle est épatante ta sœur, constata Enzo, affecté par l'histoire des deux sœurs. Pourquoi son histoire n'a-t-elle pas duré ?
- Tu sais, parfois les garçons n'aiment pas les complications. Et la vie de Miranda devenait compliquée pour un étudiant. Elle avait son job, son appart et une sœur encombrante à gérer, bref plus beaucoup de temps pour lui.
- Les filles non plus n'aiment pas toujours les complications, murmura Enzo en repensant à son Amélie, si difficile à oublier.
- Depuis, je me demande si elle n'a pas fait vœu de chasteté. En tout cas, elle ne m'a plus jamais présenté qui que ce soit.
- Et toi ? demanda à brûle pourpoint Enzo.

- Moi ? Je..., balbutia Alice, je ..., je n'ai rien de bien intéressant à raconter.
- Attends, jolie comme tu es, je m'étonne de ne pas avoir croisé une file de soupirants dans l'escalier, vous courtisant toutes les deux d'ailleurs.
- Tu sais, même si Marseille a toujours été un port, lieu de passage et florilège de nationalités, il n'est plus très bon aujourd'hui avoir la peau de couleur par ici. Ils parlent tellement de fermer les frontières aux arrivants nord africains, que la chasse aux sorcières est déjà commencé dans certains quartiers.
- Non ! C'est pas possible ! s'écria Enzo décontenancé et touché de la confiance.
- La vie dans l'immeuble est paisible. Nous sommes connues de longue date maintenant, mais un postulant pour le premier étage s'est présenté le mois dernier. Il a été rejeté sous d'autres prétextes, mais moi je sais que c'est parce qu'il était noir.
- Est-ce que tu me permettrais de t'embrasser ? sollicita soudainement Enzo, juste pour te prouver que tous les français ne pensent pas comme ça.

Sans un mot, simplement en souriant, Alice goûta avec délice la douceur du baiser qu'Enzo déposa sur ses lèvres. Serrés l'un contre l'autre, ils se sentaient bien, goûtant une sensation de refuge et de sérénité dans leurs solitudes.

Enfin, Enzo se leva à regret :

- Je dois y aller. Toi aussi, tu dois te reposer. A demain, dors bien, chuchota-t-il, embrassant une dernière fois sa jolie métisse.
- Bonne nuit.

L'esprit envahi par le doux parfum d'Alice, les yeux emplis de son sourire, les lèvres échauffées de sa délicatesse, Enzo rejoignit sa chambre sans s'en rendre compte. Tout habillé, rêveur, il s'allongea sur son lit et ne tarda pas à sombrer dans un sommeil cotonneux.

De bonne heure, il arriva comme prévu, les bras chargés de croissants et autres viennoiseries. Alice l'accueillit d'un rapide baiser, Miranda disposait les tasses et versait le café. Alice mangea rapidement un croissant, puis bondit :

- Je file à mon rendez-vous. J'en ai à peu près pour une heure et demie, s'il n'y a pas de grèves ou de coupures de courant. On se retrouve ici Enzo ?... Je croise les doigts pour toi, Mima.

Profitant que Miranda se retournait chercher du lait, elle embrassa à nouveau Enzo. Il l'enlaça furtivement, puis la libéra avec peine.

Seul avec Miranda, il la questionna :

- C'est indiscret de te demander pourquoi elle croise les doigts pour toi ? Moi aussi je pourrais les croiser, si je savais.
- Oh, avec plaisir alors, je n'aurai pas trop de vous deux pour me porter chance ! J'ai deux entretiens tout à l'heure.
- Professionnels ?

- Non, amoureux, j'aime collectionner ! Mais oui, nigaud, professionnel ! le taquina Miranda radieuse.
- Mais hier soir, tu n'en as pas parlé.
- Oui, parce que les offres, je les ai vues ce matin sur internet. Il y a une mise à jour permanente sur le site de propositions. Alors j'ai appelé de bonne heure, et voilà, j'ai un rendez-vous à 11h15 et l'autre dans l'après-midi, à 15h30.
- Génial ! Et c'est pour faire quoi ?
- Bon, tu sais, il ne faut pas être trop regardante, le travail ne court pas les rues. Ce matin, c'est pour faire de la manutention dans un magasin et c'est après-midi, c'est un job d'hôtesse pour un grand palace à côté de Marseille.
- Waouhhh, siffla Enzo.
- Attends ! C'est pas gagné ! Mais ils ont pu consulté mon CV en ligne avant de fixer les rendez-vous, donc ils savent à quoi s'attendre me concernant, dévoila timidement Miranda.
- Tu veux dire, physiquement ?
- Oui exactement. C'est toujours ce qui coince, surtout pour un job de contact. La manutention, je ne pense pas que ça leur pose problème, et encore. Mais pour l'autre, c'est inespéré ! Reste plus qu'à voir combien ça paye, et si c'est recommandable.
- Mais Lucas, ça ne lui a jamais posé de problèmes de t'embaucher à la vente ? releva Enzo.
- Non, mais Lucas, il est à part. C'est avant tout un homme bon, honnête, loyal, une vraie référence pour l'humanité. Peut-être un peu comme toi, j'ai l'impression... Quelqu'un qui se dévoue pour ses semblables, il en existe de moins en moins.
- Arrête, tu me connais à peine, marmonna Enzo embarrassé.
- Je commence, je commence, répéta Miranda en plongeant ses yeux sombres dans les siens.

Un silence gêné s'ensuivit, Miranda ne le laissait pas indifférent. Elle se reprit rapidement et s'éclaircit la voix :

- Hum, je voulais te dire aussi. Alice est ma pierre précieuse, je ne tolérais de personne qu'il la fasse souffrir, tu me suis ?

Enzo acquiesça de la tête, attendant la suite.

- Je ne suis pas aveugle, son attirance pour toi est évidente, et j'ai le sentiment que c'est réciproque.

A nouveau, Enzo hocha la tête, et Miranda explosa brusquement, des larmes dans les yeux :

- Comment envisages-tu une relation, en partant à des milliers de kilomètres d'ici ? Comment oses-tu lui faire ça, maintenant ? Tu n'as pas le droit de la laisser tomber amoureuse de toi !

Enzo accusa le reproche, se sentit fondre sur sa chaise, cherchant quoi répondre :

- C'est vrai. Les sentiments ont parfois des causes que la raison ignore. Je me suis laissé conquérir par son charme, je n'ai pas réfléchi plus loin. Tu sais, l'amour ne se prémédite pas, et si encore on peut parler d'amour. On se connaît si peu.
- Que comptes-tu faire, interrogea Miranda, adoucie.
- Je ne sais pas encore. Je n'imagine pas remettre le projet de mes dix dernières années.

- La balle est dans ton camp, jeune homme. Mais ne lui brise pas le cœur, parle-lui avant qu'il ne soit trop tard, si ça ne l'est pas déjà.

Sur ce, Miranda le quitta pour se rendre à ses entretiens.

Enzo resta attablé, perplexe devant le choix impossible qui se profilait, tentant de mettre un peu d'ordre dans ses idées. Il imagina partir là, sur le fait. Mais il n'aurait pas cette lâcheté, ou ce courage. Il détermina que le mieux serait de discuter posément avec Alice.

Avant de se lancer dans ses recherches, il se résolut enfin à écrire à Colombine. Après de longues minutes passées devant sa feuille blanche, les mots s'enchaînèrent :

« P'tit bout de sœur, petite Bine,

Comment justifier notre dernière entrevue et ce si long silence ? Je sais à quel point tu es attachée à nos parents, tu sais à quel point je méprise leur inconscience et leur égoïsme. Je sais que tu me comprends.

J'espère que ta santé s'est bien améliorée et que tu as retrouvée toute ton énergie pour venir à bout des problèmes de physiques que les profs t'infligent ! Désolé, il va falloir compter sur toi-même, à partir de maintenant. Ce serait légitime que tu m'en veuille, je m'en veux moi-même terriblement de te laisser, mais ma vie m'appelle. Je ne suis pas fait pour vivre dans un appartement, ou une petite villa de banlieue, faire mes heures au bureau pour m'offrir les derniers gadgets à la mode, tu le sais. J'ai choisi de mettre ma vie à disposition des autres et essayer de corriger le mal que notre société engendre ailleurs.

J'ai l'impression d'être parti depuis des années, il m'est déjà arrivé tellement d'aventures. Je rencontre quotidiennement des gens passionnants qui me confortent dans l'idée que je fais le bon choix de vie.

Je ne te donne pas d'adresse pour me répondre, je suis actuellement à Marseille et je compte embarquer prochainement pour l'Afrique. Dès que j'ai des coordonnées à te fournir, je reviens vers toi.

D'ici là, je t'embrasse tendrement et prends bien soin de toi, p'tite sœur.

Ton grand frère qui t'aime,

Enzo ».

Heureux de son écrit, Enzo griffonna l'adresse de ses parents sur une enveloppe. Il la posterait en sortant tout à l'heure.

Il se brancha sur l'ordinateur des deux sœurs. Il repéra rapidement un grand nombre d'associations humanitaires, mais seules quelques unes répondaient à ses critères. Il les contacta. Malheureusement des répondants l'enjoignirent à laisser un message ou rappeler ultérieurement. Enfin, un interlocuteur l'accueillit. Devant la masse de questions et la motivation qui transparaient du discours d'Enzo, il fut décidé de le rencontrer l'après midi même.

Content, confiant, Enzo, avide, navigua de sites en sites à la recherche des premières informations. Il se voyait déjà au pied des dunes de sable, dans de petits villages miséreux. Concentré, il sursauta lorsqu' Alice l'enlaça affectueusement :

- Voilà, j'ai terminé ! Ma journée est à toi, claironna-t-elle joyeusement.

Embarrassé, Enzo lui rendit son étreinte, maladroitement. Alice ne fut pas dupe, elle se recula, fronçant légèrement les sourcils :

- Ca ne va pas ?
- Mais si ça va, la rassura Enzo gêné. Viens par ici, je voudrais te parler de quelque chose.

Il l'attira sur le canapé. La jeune fille se laissa entraînée, partagée entre curiosité et inquiétude. Enzo maintenait sa main dans la sienne :

- Voilà. On se connaît si peu, depuis hier simplement, mais c'est vrai que tu me troubles incroyablement. J'aime ta philosophie, ton courage, ton intégrité, ton humour, ta culture, sans oublier ton sourire qui me désarme...

Le visage d' Alice n'exprimait rien, mais son cœur battait à tout rompre dans sa poitrine, elle guettait tragiquement la chute.

- Miranda m'a fait réaliser que je n'avais pas le droit de jouer avec toi. Oh, ça n'a jamais été mon intention, ce n'est pas mon genre, mais c'est vrai que je me suis laissé séduire et j'en ai oublié de réfléchir. Je vais partir, tu le sais. C'est pour cette raison que je suis venu jusqu'ici, ...et...
- Et quoi ? coupa Alice froidement. On doit faire comme si nos cœurs ne battaient pas ? Comme si tu étais mon frère ? Comme si on ne s'était jamais embrassé ? Mais c'est impossible ! Je n'ai pas l'option « effacer » dans mon cerveau. Quoique tu fasses, tu resteras toujours un tendre souvenir dans mon cœur.

Emu, la boule, qui enserrait la gorge d'Enzo, l'empêchait de répondre. Alice poursuivit :

- Parfois, je voudrais que Miranda soit moins « petite maman » et qu'elle me laisse me gérer. Je n'ai pas beaucoup dormi cette nuit. J'ai pensé et repensé. Ton projet fait partie de toi, j'ai vu ta détermination, je ne l'ébranlerai pas, mais personne ne m'empêchera de goûter un bonheur, même éphémère. Après toi, la vie sera triste, mais elle l'est déjà infiniment. Au moins, j'aurai ton souvenir, et je rêverai ta vie.

Un silence suivit ces confidences. Enzo ignorait quelle réponse formuler. Leurs yeux ne se quittaient pas, leurs mains non plus. Et tout doucement, imperceptiblement, Alice se hissa à la hauteur du visage d'Enzo. Elle l'embrassa presque timidement puis gagna en assurance en décelant des encouragements à ses avances.

- Tu es un sacré bout de femme, murmura Enzo.
- Je sais, je suis unique.

Un coup frappé à la porte les interrompit.

Alice se leva et alla ouvrir, Enzo l'entendit:

- Oh bonjour madame Martinez! Vous allez bien? Venez, entrez.

Et elle s'effaça, laissant pénétrer une femme d'une soixantaine d'années dans l'appartement. Voyant Enzo assis sur le canapé, elle s'exclama embarrassée:

- Oh pardon, je ne savais pas que vous aviez de la compagnie, je repasserai plus tard.
- Mais non, madame Martinez. Vous ne nous dérangez pas. Laissez-moi vous présenter Enzo un ami de Nantes. Enzo, Madame Martinez est notre voisine du premier étage.

Enzo, debout, serra la main de madame Martinez.

- Bonjour jeune homme ! En fait - se tournant vers Alice - je voulais vous solliciter pour soulager mon torticolis. Je me demande si je ne me suis pas démis une vertèbre. Ca fait trois jours que ça dure et rien ne m'apaise. Mais ça peut attendre...
- Non, pas du tout! On va regarder ça tout de suite. Enzo, je te laisse continuer tes recherches, j'en ai pour une petite demi-heure. Madame Martinez, vous m'accompagnez à côté?

La voisine ne se fit pas prier et suivit Alice dans la chambre. Alice reparut un instant et alla chercher des serviettes dans la salle de bain.

Enzo, émoustillé, se replongea sur l'ordinateur, fâché contre cette importune madame Martinez.

Trente minutes plus tard, madame Martinez reparut, rayonnante.

- Elle est incroyable cette petite! Des mains en or ! Je me sens en pleine forme! Merci mille fois mon petit. Je vous laisse et n'hésitez pas à passer avec votre sœur, j'ai toujours des choses pour vous.

Elle pressa les deux mains d'Alice dans les siennes et disparut dans le couloir. Enzo se tourna vers Alice:

- Elle m'a fait envie. Je me demande si je n'ai pas plusieurs vertèbres de déplacées, des cervicales aussi, et je ne sens plus mes jambes non plus, se plaignit-il.

Alice s'approcha de lui en souriant et en massant gentiment ses épaules, signala:

- Mes services coûtent horriblement chers.
- Ce n'est pas vrai, j'étais là, elle n'a rien payé.
- Tout de suite, non. Mais tu ne sais pas à quel point elle nous gâte, avec des confitures, des apéritifs parfois, des gâteaux, ou tout simplement du pain de sa fabrication. Cette femme, c'est une perle!
- Et moi, gémit Enzo, je n'ai rien à t'apporter.
- Ca, ce n'est pas si sûr, murmura Alice câline, en se laissant glisser sur ses genoux.

V - ATTENTAT

Le déjeuner englouti, Alice proposa à Enzo de l'accompagner dans les rues de Marseille. Malgré sa connaissance du quartier où ils se rendaient, prévoyante, elle s'était munie d'un plan. Ils empruntèrent le métro pour atteindre rapidement leur destination. Enzo abandonna Alice à la table d'un café, où elle se mit à éplucher la presse.

Deux heures plus tard, il réapparissait. Il embrassa les cheveux de sa belle et s'assit à ses côtés. Devant deux bières bien fraîches, Enzo explicita son rendez-vous.

- Ils sont bien, ils ont l'air très bien, répéta-t-il enthousiaste. En fait ils chapeautent plusieurs ONG. Certaines font dans le médical, d'autres dans l'aide à l'agriculture et le développement de l'irrigation, d'autres encore favorise l'apprentissage de l'autonomie. Moi, c'est ça qui m'attire. Aider les gens pour qu'ils se débrouillent par eux-mêmes, et non pas les assister pour qu'ils deviennent dépendants.

- Et tu les intéresses? demanda Alice d'une petite voix.

Enzo compatissant, posa sa main sur celle de la jeune fille, qui fuyait son regard.

- Je crains que oui ! Les connaissances que j'ai, l'idée de fabriquer des fours solaires, ça les séduit. Maintenant, le parcours ne fait que commencer. Je dois réaliser un certain nombre d'examen médicaux prouvant ma bonne condition physique, rédiger une lettre de motivation béton, et ensuite une commission tranchera s'ils misent sur moi ou pas. S'ils acceptent, je devrais aller là où ils le décideront. C'est l'aventure!!!

Les yeux d'Enzo se perdirent au loin, déjà rendus au bout du monde. Alice en eut le coeur serré, mais elle avait elle-même établi les règles. Au loin, des sirènes résonnèrent.

- Viens! Viens avec moi ! suggéra soudain Enzo, comme sortant de sa torpeur.

- Non, c'est impossible, regretta Alice, frissonnant au son du vacarme qui s'amplifiait au bout de la ville. Ma vie n'est pas brillante, mais elle est ici, près de Miranda et de mes parents.

Enzo comprit et n'ajouta rien.

- La bonne nouvelle, c'est que tu es encore là pour quelques temps, reprit Alice d'un ton enjoué. Je vais te faire visiter toute la région. A moins que tu ne veuilles rencontrer d'autres organismes?

- Pas aujourd'hui en tout cas! Et celui-là m'a tellement plu, je ne vois pas ce que je pourrais trouver de plus ailleurs.

Il s'étira.

- Tu as entendu tout à l'heure le grand "Bang"? On s'est demandé ce qui se passait?
- Oui, mais je ne sais pas non plus. Et les sirènes maintenant, ça m'inquiète un peu. Bouge pas, je vais voir à l'intérieur s'ils en savent davantage.

Prestement, elle pénétra dans l'échoppe. Un téléviseur allumé diffusait des images de pagailles, de fumées, d'embouteillages.

- C'est où, demanda-t-elle naïvement au cafetier, en désignant le reportage.
- Mais c'est ici, ma p'tite dame, à Marseille ! Vous n'avez pas entendu la déflagration tout à l'heure? Deux lignes de métro auraient sauté à dix secondes d'intervalles, en plein centre. C'est la panique partout.
- Mais...mais..., balbutia Alice interloquée.
- Il paraît qu'il y a des centaines de victimes, peut-être des milliers. On suppose que c'est terroriste.
- Oh mon Dieu! s'exclama Enzo qui venait de rejoindre Alice.
- Viens, on y va, il faut qu'on retrouve Miranda, s'écria Alice au bord de l'hystérie.
- Mais elle n'y est sans doute pas, calme-toi Alice ! Est-ce que tu sais où ça a explosé?
- C'est la ligne B et F, une à hauteur de la gare et l'autre près de la Canebière, précisa le patron derrière son bar.
- Non, c'est pas vrai, c'est pas possible, sanglotait Alice.
- Ecoute, pas de conjectures! La probabilité qu'elle se soit trouvée là-bas est infime. Alors on y va et tu vas être vite rassurée, d'accord?
- D'accord, murmura Alice, tremblant de tous ses membres, malgré la chaleur de la fin de journée.

Enzo régla la note et ils se hâtèrent dans les rues. Ils n'imaginaient pas le capharnaüm qui régnait en ville, toutes les lignes de métro étant suspendues. Des embouteillages monstres engluaient la ville. Grâce au plan d'Alice, ils attrapèrent un bus, qui, contournant toute la ville, les déposa à quelques kilomètres de l'appartement. D'un bon pas, ils finirent à pied le reste du chemin.

Au pied de l'immeuble, Alice se rua à l'intérieur et, malgré une boîte aux lettres verrouillée, gravit quatre à quatre les escaliers. Elle s'immobilisa essoufflée devant la porte, Enzo sur ses talons. Fébrilement, elle ouvrit et pénétra à l'intérieur. En un instant, elle avait vérifié l'absence de sa sœur. Abattue, elle s'effondra sur le canapé, Enzo à ses côtés.

- Ecoute, ça ne veut rien dire. Elle n'est pas encore là, mais elle peut être dans les embouteillages. Elle essaie sûrement de revenir, comme nous, sauf qu'elle, elle n'a pas ton plan.
- Je ne sais pas, réfuta Alice. En fait, j'ai un mauvais pressentiment. Depuis tout à l'heure, ça me noue le cœur, mais c'est comme si une partie de moi savait que je ne la reverrai plus jamais.
- Ne dis pas de bêtises.
- Je ne vais pas pouvoir rester là à attendre, trancha-t-elle en se dégageant soudainement et en se levant.
- Que veux-tu faire ? interrogea Enzo, tandis qu'Alice sillonnait nerveusement la pièce.
- Y aller ! fit-elle décidée.

Finalement, ils ne se déplacèrent pas ce soir là. La télévision diffusait en boucle toutes les images du chaos du centre ville. Il aurait été stupide de venir s'y perdre. Une cellule de crise et un numéro vert encadraient la recherche et l'identification des disparus. Après une longue attente, une plus grande fluidité de la ligne permit à Alice de donner enfin le signalement et l'identité de sa sœur. L'opératrice lui assura qu'elle serait rapidement informée en cas de découverte. Une attente interminable commençait pour les deux amoureux. Enzo se voulait optimiste. Si on ne la retrouvait pas, c'est qu'elle n'était pas sur les lieux ! Alice angoissait chaque seconde davantage. Si elle ne rentrait pas et n'appelait pas, c'est bien qu'elle était coincée quelque part ! Enzo manquait d'argument et son inquiétude croissait au fil des heures.

Les déflagrations avaient creusé un cratère gigantesque dans le quartier de la gare, ce qui expliquait le nombre accru de victimes. Les terroristes s'étaient fait sauter au cœur de la foule. L'objectif meurtrier ne faisait aucun doute. A cet endroit, le couloir de métro se rapprochait de la surface et l'explosion avait soufflé le tunnel, mais aussi défoncé le plafond et la croûte supérieure. Des bâtiments s'étaient partiellement effondrés autour du trou béant, ébranlés au plus profond de leurs fondations.

Les revendications vinrent d'un groupuscule arabe « إنتقام، ثأر », « la vengeance » en arabe. Un attentat du même acabit avait échoué quelques jours plus tôt à Paris. Les médias ne transmirent cette information qu'à cet instant. Malgré des forces armées françaises en alerte maximale, les kamikazes déterminés avaient esquivé tous les plans de surveillance. Un mode de fonctionnement abominable, au nom d'une religion qu'ils interprétaient à leur convenance, ces hommes et ces femmes enrôlés clamaient leur dégoût d'une civilisation qui exploitait leurs richesses, piétinait leurs

valeurs et asservissait le monde. De quel droit ?

La France n'était pas la seule visée, le même schéma se répétait à Birmingham, Londres, Bonn, Cologne, en Suède,... Les États-Unis essuyèrent plusieurs violations du même type. Depuis les malheureux attentats de 2001, initiés pour tous les groupes extrémistes, le pays n'en finissait pas de renforcer ses systèmes de sécurité. L'internet et la démocratisation des outils informatiques ultra puissants permirent pourtant aux terroristes d'orchestrer minutieusement les attentats d'Atlanta, Las Vegas, Dallas, et encore Détroit.

L'affrontement occident orient ne présageait aucun apaisement. Chaque pénurie, chaque calamité, chaque épidémie, embrasait davantage les relations Nord-Sud. Avec un prix moyen de quatre cent cinquante dollars le baril, les échanges pétroliers n'offraient plus aucune transparence. La Chine, première puissance armée et spatiale, concentraient quarante pour cent de la consommation pétrolière mondiale. Ce pays impérialiste usait de tous les moyens de pressions : dumping, chantage politique, intimidations militaires, violation des traités, blocus envers les pays satellites. L'hyper puissance Américaine appartenait au passé.

Les Européens pris en tenaille entre la menace de fermeture des gazoducs Russe et la perte de ses partenaires historiques au profit de la Chine, limitaient les dégâts. Une politique d'indépendance énergétique promulguée dès 2015 permit de modifier le cap du vieux continent... trop tard pourtant, puisque l'évolution rapide des cours des matières annihilait les investissements abyssaux.

De nuits blanches en journées interminables, l'attente restait vaine. Les deux attentats comptaient mille deux cents victimes et près de deux mille blessés, séjournant dans les hôpitaux locaux. Toujours sans nouvelle de Miranda, Alice se désespérait. Enzo avait quitté son hôtel de misère pour l'épauler dans son grand malheur. Ils s'acharnaient à reconstituer le cheminement de Miranda. Rien n'était simple, sans aucune trace des employeurs qu'elle devait rencontrer. Ils prirent contact avec le site pour retrouver les annonces de ce mardi. Toutes les institutions ou organismes de Marseille subissaient une profonde désorganisation. Ils attendirent le listing plusieurs jours. Par recoupement, ils sélectionnèrent trois annonces, qu'Alice contacta sans attendre. Effectivement on lui confirma la venue de la jeune candidate aux deux entretiens. Sa piste se perdait ensuite, peu après 16h30. Si elle avait décidé d'un retour à l'appartement, elle se localisait, très probablement à proximité des explosions. Alice aurait donné n'importe quoi pour en être sûre.

Elle dut se résigner à l'incertitude. Des angoisses terribles, des cauchemars l'opressaient la nuit. Elle confia à Enzo ses visions de sa sœur enfermée dans un hangar et l'appelant à l'aide. Par ses recherches sur Internet, Enzo réalisa que l'hallucination culpabilisante qui assaillait Alice se produisait couramment dans le cas de disparitions indéterminées. Cette découverte l'apaisa, il écarta l'idée de perceptions extralucides. Il retint qu'en pareille situation la personne affectée demandait inconsciemment présence et écoute, et y investit toute sa personne.

Les mois défilèrent. Le projet d'Enzo stagnait, il attendait sa lettre de mission tandis que les formalités administratives hypothéquaient le départ. Pour parer aux dépenses quotidiennes, il effectuait des missions d'intérim. Il préférait, de toutes façons, demeurer encore un temps aux côtés d'Alice endeuillée et meurtrie. Alice dépérissait et Enzo savait que la jeunesse de leur aventure lui interdisait toute brusquerie dans son attitude. Il s'empêchait de la secouer, de lui crier que la vie continuait, qu'elle était jeune et que, envers et contre tout, elle devait se ressaisir. Le risque qu'Alice sombre dans un alanguissement fatal le tétanisait. Lucas, l'ancien patron de Miranda, la visitait régulièrement. Un jour, Enzo lui confia son désarroi. Lucas l'encouragea :

- Elle a déjà traversé une terrible épreuve en perdant ses parents. Je ne sais pas comment sont programmés nos organismes et combien de douleurs ils peuvent encaisser. J'ignore ses limites à elle. Elle est restée dans cet état impassible, presque végétatif, plusieurs mois avant de se réveiller un jour. Elle fait son deuil, elle reviendra vers toi doucement. Tu as raison de ne pas la bousculer, je pense que tu ferais plus de mal. Je sais combien ta place est inconfortable. Elle a de la chance de t'avoir.

L'hiver s'écoula dans la douceur des températures. Bientôt, Enzo calcula qu'il fêtait le premier anniversaire de son départ, et plus tristement de sa dernière visite à Colombine.

Le chaos gangrenait le monde. Budgétairement à genou, la France achevait de rompre ses relations de trois siècles avec certains de ses territoires et départements d'Outre Mer les plus dépendants. Impuissantes face au couperet de la métropole, ces provinces déstructurées se perdaient dans l'anarchie et la violence. Gourmandes, gênantes, improductives, les anciennes colonies essayaient tempêtes et autres cyclones, finissant de précariser les misérables existences des habitants. Plus aucune compagnie d'assurance n'assurait les biens et les personnes sur place. Pillés les magasins affichaient porte close. La répétition des épisodes de chikungunya en mutations permanentes décimait et invalidait chaque année une part croissante de la population. Le risque sanitaire interdisait toute liaison aérienne précipitant l'effondrement de ces territoires.

A cette même période, en juin 2019, Alice amorçait progressivement sa «résurrection». Son visage redécouvrait peu à peu le sourire. Imperceptiblement, davantage chaque jour, elle redevenait enjouée, reprenait des initiatives, se remettait en quête de missions kinésiques. De son côté, Enzo ne remarquait pas cette transition, absorbé qu'il était par son travail. Les réseaux électriques saturés le réclamaient. Les défaillances multiples imposaient une hiérarchie dans le traitement opérationnel. Un hôpital recevait toutes les attentions, de même pour une entreprise à forte masse salariale et tant pis pour les petites structures et les particuliers, ils patienteraient. Face au mécontentement grandissant, Enzo jonglait en proposant des alternatives pour orienter les clients exaspérés vers l'autonomie.

Un soir, harassé, il pénétra dans l'appartement qu'il partageait avec Alice. Une odeur alléchante de cuisine lui chatouilla les narines et lui rendit tout sourire. Alice, radieuse, s'avançait vers lui.

- Hum, quelle odeur! hum Enzo, posant ses clés sur le buffet, on attend du monde?

- Ca y est, mon invité est arrivé, répondit, enjôleuse, la jolie Alice.

Elle se pendit au coup de son amoureux et l'embrassa longuement.

- Eh bien ! fit celui-ci en reprenant son souffle.

- Pardonne-moi, Enzo. Toute cette période a été si difficile à traverser. Miranda continue de me hanter, mais je dois poursuivre. Tu vois, je peux maintenant prononcer son nom sans fondre en larmes. Je vais mieux. Tu as été admirable. Alors qu'on se connaissait à peine, tu m'as supportée, dans tous les sens du terme. Tu as été si patient. Combien aurait tourné les talons pour détalier comme des lapins ?

- Chut, arrête, protesta Enzo en l'étreignant. Je crois que je suis tombé amoureux à la minute où je t'ai vue. Nous, on a juste commencé par les épreuves, maintenant, c'est le bonheur qui

nous attend. Humm, c'est si bon de te retrouver.

- Je voudrais te parler de quelque chose. Mais viens boire un verre, j'ai tout préparé.

Alice entraîna Enzo sur le vieux canapé, et lui servit un verre de champagne.

- Où as-tu trouvé cela?

Enzo, sidéré, s'emparait de la flûte qu'Alice, guillerette, lui présentait.

- Si je te dis que Madame Martinez a encore eu des problèmes de cervicales?

- Oh, elle est incroyable cette bonne femme !

Alice, après avoir trinqué et effleuré de ses lèvres les bulles dorées, reprit :

- Alors voilà. M'accepterais-tu comme colis supplémentaire dans tes bagages? En d'autres mots - voyant qu'Enzo, stupéfait, ne répondait pas - pourrais-je partir avec toi?

- Non? Tu es sérieuse ? balbutia-t-il n'osant y croire. Mais Miranda? Tes parents? Ta vie ici?

- Ma vie ici, ça ne veut plus rien dire. Ma vie, c'est toi, avec toi. Quant à mes parents, la disparition de Miranda m'a fait réaliser que les absents sont en moi, dans mon coeur, pas dans des tombes que tu entretiens. Où que j'aille, ils m'accompagneront, toujours et partout. La tombe ici fanera, se lézardera. La nature se la réappropriera. N'est-ce pas l'ordre des choses? Et je vais confier l'appartement à Lucas, au cas où... où Miranda reviendrait.

Sa voix se cassa, elle enchaîna rapidement.

- Effectivement, je ne suis pas encore complètement guérie. Mais partir si loin, sans laisser d'adresse, je ne peux pas... Je veux lui laisser l'appartement disponible, ça me rassurera, même si je n'ai plus beaucoup d'illusions.

Enzo lui serra la main, en silence.

- Tu ne dis rien?

- Que dire? Tu me donnes la plus belle marque d'amour. Je t'emmène dans une vie que je ne connais pas, ça s'appelle l'aventure. Si j'étais rationnel et raisonnable, je nous inventerais une vie tranquille et sécurisée ici. Pourtant, je sens que je dois partir. Tu es consciente de ça?

- Absolument! Et je veux en être, je veux que ma vie soit utile. Je serai bien, même dans l'inconfort, si tu es là. On part quand?

VI - NOUVEAU DEPART

Le premier jour du printemps, un courrier en recommandé traçait la première mission d'Enzo. L'association humanitaire, « l'AAA » ou « les trois A », Apprendre l'Autonomie Ailleurs avait conservé son dossier. L'interlocuteur rencontra Alice, jaugea sa motivation, la solidité de leur relation et délivra le sésame pour le couple. Première destination : Tan-Tan, sud du Maroc. Contrairement à ses voisins africains dont la plupart s'entredéchiraient sur la question des ressources, le Maroc maintenait son statut de destination francophone à peu près sûre. On leur confia un épais dossier à parcourir, contenant les procédures, les objectifs détaillés de la mission, les formalités administratives et médicales à accomplir avant le départ et sur place. Un descriptif de la vie locale et des mœurs était joint. Le rapport stipulait qu'ils logeraient avec la communauté internationale médicale, à proximité du dispensaire, dont ils devaient impérativement éviter de s'éloigner, pour leur sécurité et celle du groupe. Ils s'engageaient à n'emporter aucun objet de valeur ou trahissant l'aisance occidentale. Les règles, très strictes, auraient dissuadé les moins motivés. Un volet du dossier avisait d'actes de violence prodigués récemment à l'encontre d'étrangers. Les touristes n'étaient plus les bienvenus, et malheureusement, les bénévoles pâtissaient de cette malveillance. On leur recommandait une extrême vigilance. Parmi les formulaires à signer, le couple compléta une décharge, assurant l'organisme qu'aucune poursuite ne pourrait être formulée à leur encontre, en cas d'"accident". Enzo et Alice parcouraient la vingtaine de pages, la fièvre les gagnant tous les deux au fur et à mesure de leur lecture. Loin d'être découragés, leur motivation et leur impatience enflaient au fil des mots.

Un mois s'avéra encore nécessaire afin de valider les vaccins et peaufiner le parcours. Pensant embarquer sur un ferry en partance de Marseille, la réception de leur feuille de route les déconcerta : l'association leur réservait des billets de chemin de fer. Ils longeraient la Méditerranée, franchiraient les Pyrénées et l'Espagne avant de traverser Gibraltar. Les longues traversées n'offraient plus la sécurité aux passagers et se destinaient le plus souvent au transport de marchandise

Le voyage durerait au mieux dix jours jusqu'à leur destination finale, probablement plus suivant les impondérables. Certaines locomotives fonctionnaient encore à l'électricité au gré des fluctuations des centrales. Les nouvelles machines, moins performantes, moins rapides mais plus sûres, utilisaient des carburants d'origine végétale.

Leur départ, fixé au huit août, Enzo se recomposait un sac d'objets personnels essentiels, guidé par les conseils inscrits dans le rapport. Alice se contraignait difficilement à l'abandon de son ancienne vie, de ses souvenirs. Elle enfila l'alliance de sa maman à son annulaire droit, passa une chaîne en or très fine autour de son cou, en souvenir de Miranda, mais abandonna à regret dans un écrin, la chevalière de son père, les boucles d'oreilles massives et si belles offertes par sa soeur, tous les bijoux qu'elle conservait.

Confronté au même dilemme de son côté, Enzo bataillait entre ses vêtements, ses photographies, ses livres source d'évasion et de culture. L'obligation d'un choix le tirait, chaque objet revêtant à ses yeux, une valeur plus grande encore, maintenant qu'il devait s'en séparer.

Alors qu'ils s'agitaient tous les deux dans le salon, empilant leurs affaires, changeant sans cesse d'avis, hésitant à nouveau, Alice, éperdue, s'affala dans le canapé et observa Enzo continuer son manège :

- Enzo?

- Humm, répondit-il absorbé par son rangement.

- Tu la vois comment notre nouvelle vie ? Tu comptes revenir ici ? Dans combien de temps ?

- Mmmm, je ne sais pas, moi, répondit-il, irrité d'être interrompu dans sa concentration.

Comment l'imaginer, je n'ai jamais mis un pied sur le continent africain. Et comment veux-tu que je te dise quand nous rentrerons ? Sans doute jamais, si on a besoin de nous là-bas, ... en tout cas, pas de sitôt.

- Alors, reprit doucement Alice en touchant son bras, est-ce que c'est si important tout ça ?

Enzo se retourna et pesa les piles de livres, d'albums photos, de vêtements, tout ce qu'il hésitait à emmener. Un peu perplexe, il détailla Alice souriante, et comprit.

- Bon, tu as raison. On laisse tout alors ?

Alice s'empara de l'imprimé pour le parcourir à haute voix :

- Ils ont écrit : du linge de corps, deux à trois pantalons, quelques t.shirts, deux gros pulls, un habit de pluie, une moustiquaire...

- On fait quoi de tout ça, alors ?

- Un grand feu ?

- Ca va pas non ??? fustigea Enzo, avant de comprendre l'espièglerie d'Alice.

- Je propose que nos affaires personnelles, bijoux, photos, on les conserve ici. Le reste, livres, vêtements, CD, on le donne.

- Ok, ça me va.

Soulagés, ils appréciaient dorénavant l'allègement de leurs sacs. Enzo glissa une petite photo de Colombine dans son portefeuille. Son cœur se serra en contemplant son joli sourire.

Ils portèrent le carton d'effets à Lucas. Alice lui confia la clé de l'appartement.

- Si tu aimes les légumes, tu pourrais tout ramener chez toi. Les tomates n'ont pas fini de produire.

- Merci, petite Alice, répondit Lucas ému, en l'embrassant. Tu me manqueras. J'envie votre détermination. Bon vent et prenez soin de vous. Toi Enzo, je te la confie.

- Sois sans crainte, tu sais qu'elle est tout pour moi.

Leurs sacs sur le dos, tandis qu'ils marchaient vers la gare, Alice détourna les yeux des ruines, témoignages encore visible des attentas. Elle gratifia Enzo d'un magnifique sourire, résolu et farouchement tourné vers l'avenir. Ainsi débutait leur long voyage.

Au départ de Marseille, le train affichait complet. De multiples paquetages s'amoncelaient dans les coffres et au milieu des couloirs, confirmant au jeune couple l'agrément de voyager léger. Le convoi circulait à une vitesse modérée, quatre vingt ou cent kilomètres par heure. Par cette chaleur, un système de ventilation rudimentaire n'empêchaient pas la pestilence des d'odeurs corporelles.

Les milles et unes stations rendaient le voyage interminable.

Enzo, chagriné, remarqua les coups d'œil réprobateurs des voyageurs, qui se posaient sur sa compagne, imperturbable. En guise de riposte, Enzo s'empara de la main d'Alice et la conserva précieusement dans la sienne. Elle le considéra avec reconnaissance. Cette fois, le couple devenait l'objet de regards incrédules et critiques. Enzo partageait le ressenti de la jeune métisse.

Les paysages défilant devant leurs yeux, Alice et Enzo échangeaient peu, tout entier face à leur destin, impatients et anxieux de le connaître.

Ils avalèrent les sandwiches, concoctés à l'appartement.

Plus tard, un contrôleur marqua sa surprise en poinçonnant leurs billets :

- Vous descendez en Espagne ?
- Vous savez, c'est notre voyage de noce, on voulait du soleil, affirma Enzo goguenard.
- C'est vrai, de plus, on aura les plages pour nous tous seuls, ajouta Alice sur le même ton.
- Non sérieusement, reprit Enzo, on part pour le Maroc.
- C'est bon, c'est bon, riposta l'agent distant, en haussant les épaules.
- Il a cru qu'on se moquait de lui, chuchota Alice, alors que l'homme tournait les talons.

Au fil des escales, le compartiment se vidait. A Montpellier, la majorité des banquettes se libéra d'un coup. De nombreux voyageurs migraient vers un nord plus clément. Alice en profita pour s'allonger sur les fauteuils voisins. Enzo l'observa s'endormir, bercée par les ondulations régulières de la machine.

Au soir de leur premier jour de voyage, ils stoppèrent en gare de Perpignan. Les trains s'arrêtaient la nuit à l'intérieur de grands hangars sécurisés pour éviter les attaques nocturnes. Au lever du soleil, le périple se poursuivit, lent et monotone. Alice et Enzo profitaient des arrêts du soir pour se ravitailler en vivres. Ils dormaient tant bien que mal, allongés sur les banquettes, effectuaient une rapide toilette aux lavabos.

Les voyageurs présents affichaient la défiance les uns envers les autres et s'assoupissaient sur leurs effets personnels. Chaque jour, le bal des entrants et sortants empêchait l'instauration d'échanges apaisants. S'emparant de son sac coincé dans un panier en hauteur, une femme, quelques rangées devant Alice et Enzo, tira trop brutalement sur l'anse. Un bruit de déchirure retentit et le sac éventré éparpilla son contenu sur les sièges alentours. La femme laissa échapper un cri d'agacement, l'homme jura. Enzo attrapa la boîte qui roulait à ses pieds et la tendit au couple infortuné. L'homme s'en saisit sans sourciller. Enzo haussa les épaules et se rassit. Alice observait l'embarras de la femme avec un sac inutilisable et des objets en vrac. Pleine de sollicitude, elle fouilla dans sa propre besace et en extirpa un nécessaire de couture qu'elle proposa en souriant à la femme. Celle-ci, surprise, la toisa du regard. L'homme à côté réagit violemment et d'un geste brutal envoya la pochette d'Alice voler en l'air, accompagnant le mouvement d'un charabia qui n'avait rien d'amical. Enzo se leva d'un coup, mais Alice le modéra immédiatement d'un regard :

- Laisse, c'est rien!

L'homme enchaîna une tirade dans une langue inconnue. Le teint hâlé, peut-être par des mois passés sous le soleil méditerranéen, le couple d'une quarantaine d'années arborait des cheveux clairs et la femme, des yeux d'un bleu très profonds. Impossible de définir leur nationalité.

Alice ramassa sa pochette et regagna sa place sagement près de son fiancé. Enzo lança un dernier regard noir sur eux avant de le détourner vers le paysage.

Cette aventure leur coupa l'envie de reproduire l'expérience. Ils se murèrent dans leur duo.

Le train sillonnait maintenant des contrées désertiques, aux villages vidés de leurs habitants. Valence approchait. Le convoi s'arrêtait sporadiquement, abandonnant des wagons au gré de l'avancement et des descentes de passagers, invités à se rassembler. Le compartiment comptait maintenant une dizaine de personnes seulement. L'air y était de plus en plus chaud et la plupart des voyageurs somnolaient. Alice examinait le panorama, par la fenêtre :

- Tu as remarqué, Enzo, ces églises incendiées ?

- Oui, j'ai vu aussi. Ca me rappelle un article que j'ai lu il y a quelques mois, racontant comment des hommes pourtant croyants mettaient à sac et détruisaient tout ce qui symbolisait Dieu.

- Mais pourquoi? Les espagnols sont réputés si pieux.

- Justement, ils n'acceptent plus la misère qui sévit ici. La vie dans ces villages est devenue insensée. Si ce n'est pas la faute du bon Dieu, ils lui reprochent en tout cas son attentisme.

- Tu en penses quoi, toi? Tu crois en Dieu?

- Mmmm. Non, pas vraiment. En fait, pas du tout. Mes grands-parents pratiquaient, mes parents beaucoup moins. Moi, je suis juste baptisé et c'est l'école qui m'a enseigné l'histoire catholique. J'ai longtemps pensé qu'il y avait peut-être une entité supérieure au dessus de nous. Aujourd'hui je suis convaincu que l'évolution naturelle explique tout, le fameux big bang et le processus de développement : la création des espèces, leur transformation, leur disparition, les théories de Darwin. Que sommes-nous en train de vivre actuellement? La sixième extinction!...

L'incroyable opportunité d'assister en direct à la disparition de milliers d'espèces ! Et quand les grands mammifères ne seront plus, ce sera à notre tour. Où est Dieu là-dedans? Ni à nous sauver, ni à nous détruire. On sait trop bien le faire tout seul. Pour moi, Dieu a été imaginé par les premiers hommes, dans un besoin farouche de comprendre d'où ils venaient. L'existence d'un dieu répondait à cette énigme. De cette croyance, des hommes, intellectuellement dominants, en ont décliné différents courants de pensée, les différentes religions que nous connaissons, avilissant des peuples entiers à une doctrine, les effrayant par de terribles prophéties, les motivant par des leurres. A ce titre, ils ont propagé tellement de haine, commis tant de crimes et d'horreurs. L'homme a besoin de se rassurer, de se déculpabiliser. C'est tellement plus facile si tout n'est que fatalité ou la main de Dieu. Dieu qui s'appelle Jésus, Bouddha, Allah, soleil, feu, télévision, que sais-je? C'est toujours le même. Ce n'est pas ton avis?

- Ma maman était catholique, très croyante, mon père, musulman. Tu sais mes grands-parents paternels vivaient au Soudan. Mon père est arrivé, enfant, à Marseille dans les années 80. Déjà en ce temps là, ce n'était pas facile. Mes grands-parents ont travaillé dur et ont toujours refusé d'être confinés dans leurs quartiers. Mon grand père s'était bien intégré, ma grand-mère aussi, via les associations locales. Ainsi mon père a grandi dans l'ouverture d'esprit, préparé à la différence de croyances et de sexe. Il a toujours profondément respecté ma mère, jusqu'à l'épouser à l'église. Petites, ma mère nous emmenait régulièrement à la messe. Puis, à la mort de mes parents, j'avoue avoir ressenti une forme d'agressivité contre Dieu. Quand les choses nous semblent injustes, il nous faut un défouloir. Bon, j'admets être retournée prier quand Miranda a disparu. Ca ne l'a pas fait revenir, mais j'aime espérer que là où elle est, quelqu'un veille sur elle. On a, en tout cas moi, j'ai besoin de croire qu'une autre vie commence après la mort. Tout ne peut pas s'arrêter comme ça, ce serait mentalement insupportable.

- Et pourquoi? Si tu donnes un sens à ta vie, si tu profites intelligemment de ce passage, tu pars sans regret et peut-être même heureux de laisser la place. J'ai la certitude qu'après notre mort, la vie continue partout, pour des milliards d'années et

que nous y participons sous une autre forme. Nous captions mal la logique qui place la mort au centre de l'évolution : sans mort, pas de changement. Et puis, je te rassure tout de suite, quand tu es mort, tu n'as plus du tout conscience de tout ça. Que tu partes à cinq, à dix sept ou à quatre-vingts ans, c'est simplement dur pour ceux qui restent. En tout cas quelque soit le degré de nos croyances, le sort de ces beaux monuments est bien triste pour l'histoire, et de mon point de vue, symbolise parfaitement les mécanismes qui ont conduit à la décadence de notre civilisation.

Les haltes s'espaçaient, le train filait et ne stoppait finalement que la nuit. La faune des rames évoluait. Enzo ressentait à présent l'isolement de sa différence. Quelques hispaniques et d'autres de type nord africain traversaient le pays. L'homme blanc, minoritaire, percevait le malaise qu'endurait Alice en France: des regards appuyés, au mieux interrogateurs, au pire franchement méprisants et hostiles. Il affichait pour sa part une expression affable et à toute épreuve.

C'est dans ce climat tendu, que le train joignit le terminus, Gibraltar, au matin du quatrième jour. Ils confirmèrent leur inscription sur le bateau, ils prendraient le large le lendemain, à la première heure. Ils accédèrent à l'autorisation de dormir à son bord, sur les banquettes. Espérant visiter ce lieu mythique où deux continents se saluent, ils déchantèrent par la chaleur insupportable. Après un examen de la culture locale, ils achetèrent avec leurs derniers euros, des tenues plus appropriées. Enzo se para d'un pantalon ample, kaki clair, Alice préféra une tunique large, à ses bermudas. Ils se dissimulèrent sous deux chapeaux très couvrants. Ainsi affublés, ils se contemplèrent et rirent de découvrir leur nouvelle tenue de camouflage. Résultat concluant, ils passaient inaperçus, leur différence de couleur de peau se fondait dans l'accoutrement. Ils se sentirent tout de suite mieux et se risquèrent à l'exploration du site.

Le relief hostile et magnifique en cet endroit, dessinait un bouclier naturel. Ils s'aventurèrent à grimper en haut du fameux rocher de Gibraltar, les célèbres « Colonnes d'Hercule ». Ils se posèrent, assis dans le vent chaud à admirer sur la ligne d'horizon, la terre qui allait bientôt les accueillir. Leur serait-elle hospitalière?

Le long des quais, une longue muraille métallique avait été dressée, munie de minarets. Ce point de proximité des deux continents, concentrait les fuites de migrants clandestins, et ce malgré les kilomètres de côtes découpées, à l'accostage périlleux. Sur l'ancienne piste d'aéroport, des hommes en armes, peu enclin à assouvir la curiosité de visiteurs, surveillaient étroitement de longs hangars fermés.

Le jour tutoyant la nuit, ils embarquèrent. Tandis que l'obscurité les embrassait, ils savouraient les scintillements qui s'éveillaient des habitations. Calés sur les banquettes, ils sombrèrent dans le sommeil, bercés par le roulis de la mer.

Réveillés en sursaut par les vibrations d'une foule, des voix, ils discernèrent, inquiets, une interminable colonne d'hommes, de femmes et d'enfants, se dessinant dans la pénombre. Ce flot humain provenait des hangars mystérieusement gardés. Ces gens arrivaient dans la lumière du bateau, entravés et attachés deux à deux. Qui étaient ces prisonniers ? Qu'avaient-ils fait ? Que reprocher à un enfant ?

Enzo approcha un gardien, à la mine plus aimable et coopérative que les autres. Après une infructueuse tentative dans un mauvais espagnol, Enzo s'informa en anglais du motif de ce regroupement. L'homme le dévisagea, puis lui baragouina que ces gens réintégraient leurs « chez eux », tout simplement. Un autre, à côté, ricana et ajouta qu'ils avaient juste eu besoin d'un petit coup de pouce pour retrouver la maison. Enzo comprit qu'ils voyageraient avec les pestiférés du continent. Ils assistaient au départ massif des « reconduits de l'Europe », tous noirs. Combien y en avait-il déjà eu ? Combien y en aurait-il encore ? Soumis à leur triste sort, ces gens dignes n'émettaient aucune plainte.

Combien d'humiliation portaient-ils en eux? Ce départ sonnait comme une délivrance pour la plupart. Savaient-ils qu'ils ne seraient pas non plus les bienvenus sur une terre qui n'était plus la leur, et qui ne les nourrirait manifestement pas tous.

Le deuxième homme détailla Alice de la tête au pied. Secoué d'un rire mauvais, il railla Enzo : pourquoi prenait-il la peine de la reconduire lui-même ? Pour être sûr qu'elle arrive bien à destination ? Avant qu'Alice n'ait eu le temps de le retenir, Enzo fondait sur l'homme. L'arme, qu'il lui brandit sur le torse barra son élan. Alice poussa un cri d'effroi. Enzo baissa son bras, prêt à frapper. L'homme le scruta encore de longues minutes. Puis sûr que tout danger était écarté, il rabattit son arme en jurant.

Blême, Enzo prit la main d'Alice pour l'entraîner s'asseoir à l'écart des malheureux. Une heure d'embarquement et le bateau débordait d'hommes armés et de prisonniers. Consternés, Alice et Enzo, honteux, fuyaient le regard des infortunés.

Les moteurs vrombirent, des volutes noires entachaient un ciel devenu clair. Pris dans la houle des courants marins opposés, de l'Atlantique et de la Méditerranée, l'embarcation en surcharge tanguait dangereusement. Les matelots, habitués, ne s'en émouvaient pas. Les hommes, peinaient à conserver leur équilibre. Alice, livide s'agrippait à un Enzo guère plus vaillant. Recherchant un air vif, ils se hissèrent sur le pont. Pour humer la fraîcheur matinale, il leur fallut encore se frayer un chemin jusqu'au bastingage. Un "plouf" retentissant vint interrompre le calme apparent. Deux prisonniers enchaînés se débattaient dans l'eau. Avaient-ils été poussés? A voir l'énergie qu'ils développaient à nager et à s'éloigner de l'embarcation malgré leurs poignets liés, ils fuyaient sans l'ombre d'un doute. Les gardiens furieux tirèrent des salves dans leur direction. L'un deux ordonna sèchement au jeune couple de regagner leurs places dans la cabine. Sans dire un mot, ils s'exécutèrent. A peine rentrés, des cris, des plaintes, des bruits sourds de choc et de coups retentirent. En guise de représailles, les geôliers s'acharnaient sur leurs malheureux captifs. Des coups de feu au loin, résonnaient encore, annonçant l'arrivée des fugitifs auprès du comité d'accueil espagnol.

Enfin, les côtes marocaines se détachèrent. Le capitaine enjoignit les passagers "touristes" à descendre en priorité du navire, afin qu'ils puissent ensuite décharger « la cargaison ». Heureux de quitter ce bateau maudit, Alice et Enzo, perdus, l'esprit embrumé, se pressaient sur le quai, s'éloignant au plus vite de l'embarcation, à la recherche de la voiture qui les porterait pendant les trois ou quatre prochains jours, jusqu'au dispensaire. Un tour d'horizon improductif les encouragea à disposer des marches ombragées d'une ancienne boutique portuaire désaffectée. A distance, ils surveillaient le manège des prisonniers libérés, loin de leur pays natal et replacés dans un lieu inconnu. Aucune exclamation de joie ne saluait le retrait des cordes et des entraves. Les gardiens réembarqués, le bateau prenait le large sans nouveau passager à bord. Hagards, les hommes erraient, tentant de se repérer dans cette foule, d'autres avançant au hasard de ce nulle part.

VII - MOUNSIF, UN GUIDE HORS PAIR

Un coup de klaxon rauque et enrayé les surprit dans leur rêverie. Echangeant un regard amusé, Alice et Enzo détaillèrent le pick-up vieillot, sans portières, clignotant cassé, pare-chocs défoncé, qui s'approchait en pétaradant. La carrosserie, déformée et emboutie ne permettait pas de définir une couleur autour de la rouille. Vingt cinq ou trente ans, le

pilote, un marocain, souriant de toutes ses dents blanches, s'extirpa du véhicule et leur tendit une grosse main franche.

- Bonjour! Je suis Mounsif, votre chauffeur jusqu'au dispensaire.
- Bonjour, répondit Enzo en serrant la main présentée. Enzo ! Et voici Alice.
- Vous voulez faire des emplettes ou nous partons tout de suite?
 - Non, c'est bon, on a tout ce qu'il faut, merci! assura Alice. On est plutôt pressé de quitter cet endroit. Il y a des magasins ici?
 - Non, tout est fermé depuis longtemps, mais si vous avez besoin de quelque chose, Mounsif s'arrange et Mounsif trouve toujours. Quant à l'ambiance ici, c'est pas la joie, mais on s'habitue avec le temps.
 - Ce genre de bateau accoste régulièrement?
 - Une ou deux fois par semaine en moyenne. Mais des hommes blancs qui viennent volontairement, c'est exceptionnel. Alors, au nom de mon pays, je vous dis "bienvenue"!
 - Merci Mounsif, lança Alice en prenant place sur la banquette avant du pick up, Enzo au centre et Mounsif aux commandes.

Tandis qu'il démarrait, un des passagers du bateau, l'implora:

- Emmène-nous dans ton village, s'il te plaît? Il n'y a rien ici. Qu'allons-nous devenir? Nous sommes prêts à travailler, laisse nous monter.
 - Désolé, je ne peux pas, coupa Mounsif, devenu soudainement froid. Mais vous avez un camp à vingt minutes de marche vers l'est, par là-bas. Vous serez accueillis, logés et guidés vers vos nouvelles maisons.

L'homme le considéra, sceptique, puis sans insister, s'engagea dans la direction indiquée, accompagné de ses compagnons d'infortune.

Mounsif visa son rétro, il enclencha la première dans un nuage de fumée noire.

- Attendez!

Se penchant par la porte, il découvrit deux fillettes de dix-douze ans.

- Allez-vous du côté de Jadida?
- Mmmm, j'y passe, acquiesça Mounsif, sur la défensive.
- Notre oncle habite là-bas. Pouvez-vous nous déposer?

Mounsif sonda le couple installé à ses côtés. Pliant devant le regard implorant d'Alice, il se retourna:

- Ce ne sera pas le grand luxe, mais grimpez à l'arrière, je vous emmène.
- Merci m'sieur!

Un couple avec un bébé, en retrait, osa timidement :

- Nous, on a mon beau-frère à Salé, près de Rabat? Peux-tu nous avancer par là?
- C'est bon, c'est bon. Montez, marmonna Mounsif.

Avant de laisser un autre groupe parvenir à sa hauteur, il avança le pick up et prit de la vitesse, décollant la poussière dans son sillage.

- C'est à chaque fois pareil, grommelait-il entre ses dents, en détaillant ses passagers imprévus, par la vitre arrière.
 - Que deviennent ces gens, s'enquit Alice après quelques minutes silencieuses.
 - Pfff, souffla Mounsif. Ils deviennent..., ils deviennentpas grand chose pour la plupart.
 - Il n'existe pas ce camp?
 - Si il existe! Mais vu leur nombre. Ils seront logés et nourris quelques jours, puis on leur donnera des terres inoccupées qui ne produisent plus rien, et ils doivent se débrouiller avec... Beaucoup vont mourir de faim, de soif, de maladie, d'isolement. C'est redevenu la loi du chacun pour soi. L'Europe vide ici tous ses immigrés noirs quelque soit leur origine. La plupart ne connaissent pas l'Afrique, pas plus que vous. Et ils sont sensés se débrouiller. C'est inhumain. Et plus loin, c'est guère

mieux. Au moins, au village, vous verrez, ce n'est pas rutilant, mais le dispensaire assure le minimum vital, vous aurez à boire et à manger.

Alice observait les fillettes, assises à l'arrière et agrippées à la tôle rouillée du véhicule. La femme protégeait, de son mieux, son bébé du vent et de la poussière. S'adressant au chauffeur:

- Est-ce que tu voudrais bien t'arrêter Mounsif, s'il te plaît? Cette femme et son bébé me font pitié, tu accepterais qu'ils montent à ma place?

Mounsif, ennuyé, soupira:

- C'est contraire au règlement. Déjà, je ne suis sensé prendre personne. Pourvu qu'ils ne l'apprennent pas au dispensaire.

- Compte sur nous, Mounsif, assura la jeune femme. Mais pourquoi sont-ils si intransigeants, pourquoi ne pas donner une chance à ces braves gens?

- A ton avis ? coupa Enzo. Trop de ces pauvres bougres ont atterri au dispensaire, et il n'y a rien là bas, pour les accueillir, aucune structure, c'est ça Mounsif?

- Oui, et une fois des émeutes ont saccagé le dispensaire. on l'a reproché à Mounsif ! C'était de ma faute, j'avais conduit ces hommes chez nous, et voilà comment ils nous remerciaient. Mais qu'ils viennent de temps en temps à la descente du bateau, se rendre compte par eux-mêmes.

Une larme brillait dans les yeux noirs du brave chauffeur, tiraillé entre devoir et compassion.

Bienveillante, Alice posa sa main sur son bras. Le pick up ralentit et s'arrêta.

- Bon, on va se serrer si vous êtes toujours d'accord, mais il est hors de question que l'un de vous voyage à l'arrière.

N'écoutant pas les protestations d'Enzo et d'Alice, Mounsif sauta et revint un instant plus tard avec la femme et son bébé pelotonné contre elle. Reconnaisante, elle se recroquevilla près du chauffeur et le convoi poursuivit sa route. Fumant et tressautant, la camionnette roulait à son maximum sur la large voie goudronnée, en direction de Rabat. Malgré la vitesse et les courants d'air, la chaleur et la promiscuité oppressaient. Plaqués les uns aux autres, la sueur coulait sur les fronts, collait les habits. A l'arrière, en plein soleil, les fillettes et l'homme resté seul, souffraient du ballonnement permanent. A l'aide de mouchoirs en tissus, les enfants s'étaient fabriquées des « charlottes » multicolores. L'homme endurait sa casquette. Leurs visages et leurs corps luisants captaient la poussière soulevée par leur passage. Personne ne se plaignait, mais les yeux sombres des petites filles exprimaient une profonde détresse. En début d'après-midi, Mounsif annonça Salé à une demi heure. Ainsi, ils déposeraient le couple et son bébé, en profiteraient pour manger et boire quelque chose. Le soulagement accueillit la perspective d'un arrêt. Dans l'inconfort de sa posture, Alice languissait à l'idée de se dégourdir les membres. Enzo frisait la déshydratation, la gourde, pleine peu avant le départ en bateau, était vide depuis longtemps. Il avait de surcroît repéré des signes de fatigue de leur chauffeur et une halte leur ferait le plus grand bien. Après trois heures de route, le bébé, maintenu tout contre sa mère, n'avait pleuré que quelques minutes. Depuis, il tétouillait son sein.

A l'approche de l'agglomération, l'affluence sur la route s'amplifiait. Le réseau, relativement désert depuis Tanger, s'encombraient de véhicules plus loufoques les uns que les autres : des voitures de l'autre siècle bricolées, des chevaux, des mulets attelés, des tracteurs et leur remorque ou s'amoncelaient des objets indéfinissables, des animaux et des hommes, ... Mounsif sollicitait toute sa vigilance pour circuler dans ce flot anarchique aux vitesses variées. En dépit de quelques frayeurs, le vieux pick up révéla de très bons freins, à la surprise de ses occupants. Les fillettes, à l'arrière, risquèrent l'éjection, mais l'homme, avec de bons réflexes, les retint.

Enfin, sur une place, Mounsif se gara à l'ombre de palmiers. Baillant, s'étirant, abrutis par la chaleur et les conditions de transport, ils goûtèrent le bonheur des mouvements

retrouvés et de l'eau salvatrice. Le couple au bébé s'approcha de Mounsif et lui serra chaleureusement la main.

- Merci, merci beaucoup ! On a l'adresse de mon beau-frère, on va se débrouiller maintenant.

La femme à son tour remercia expressément Mounsif ainsi qu'Alice et Enzo, ils disparurent dans l'animation de la rue.

- Mmmm, murmura Mounsif, je leur souhaite un beau-frère compréhensif et accueillant.

- S'ils sont tous comme toi, par ici, pas de soucis à se faire, commenta Enzo en lui tapant amicalement sur l'épaule.

Mounsif méditait, « Ces jeunes européens sont si loin d'imaginer la misère qui sévit ici ». Ils répartirent les galettes de céréales de Mounsif. Enzo et Alice disposaient d'argent marocain, changé avant le départ. Les quelques dirhams étaient bienvenus pour agrémenter le maigre repas, de dattes achetées à un petit épicier. Ils remplirent leurs gourdes et s'offrirent un thé local. Les fillettes partageaient les denrées tout en examinant leurs compagnons de voyage. Elles se présentèrent : Betty, l'aînée, et Josie, la benjamine. En provenance de Grande Bretagne, elles restaient évasives sur leur histoire. Discrets, ni Alice, ni Enzo, n'insistèrent.

L'arrêt dura moins d'une heure, car la traversée de Rabat concentrait les risques inhérents à sa grande pauvreté. Avec Mounsif leur guide hors pair, ils évitèrent les quartiers malfamés, les embouteillages tentaculaires. Deux heures de labyrinthe et les immeubles de la ville se dissipaient dans le rétroviseur.

Le soleil déclinait résolument. Mounsif expliqua au couple que pour la nuit, il s'arrêterait chez l'habitant. Cette adresse qu'il fréquentait, proposait une cour fermée leur assurant la sécurité. Ils dormiraient dehors ou dans le véhicule. Ils choisirent finalement la solution d'étaler un plaid sur le sol et de s'y allonger, heureux de détendre leurs membres et de soulager leur dos. Les deux sœurs avaient opté pour la benne du pick up. Pour prévenir la fraîcheur de la nuit Mounsif répartit des couvertures et à son tour s'effondra.

Gênés par le manque d'intimité, Enzo et Alice n'échangèrent que quelques mots, éreintés de leur périple. Enzo s'interrogeait sur le moral de sa compagne ; imaginer le voyage, puis le vivre, étaient deux choses bien distinctes et il craignait d'avoir embarqué Alice dans une mésaventure qu'elle regrettait peut-être déjà. Il lui chuchota :

- Ca va ?

Le sourire renvoyé suffit à le rassurer. Il y lisait l'épuisement, mais aussi une étincelle farouche de volonté. Le baiser qu'elle scella sur ses lèvres avant de s'abandonner dans ses bras, le libéra de son inquiétude. Et c'est serein qu'il ferma ses paupières.

Le lendemain, ils parcoururent moins de kilomètres. Passé Dar-Eil-Baïda, la route, moins large, moins entretenue, se transformait, réclamant à nouveau toute l'attention de Mounsif pour contourner les obstacles. Jadida, le terminus des fillettes, se situait à moins de vingt kilomètres, mais un passage particulièrement ardu eut raison de la camionnette, elle surchauffait. Tandis que la nuit tombait, la ville d'Azemmour les accueillit pour leur escale nocturne.

Au matin du jour suivant, le convoi gagna sans encombre Jadida. A l'approche de leur nouveau fief, les fillettes manifestaient de l'entrain. Comme il était hors de question d'abandonner Betty et Josie dans une rue quelconque, Mounsif partit en quête de l'adresse du vieil Amane, l'oncle des petites. Le pick up s'engouffra dans les ruelles avant de marquer l'arrêt devant une villa propre et entretenue.

La bonne tenue des lieux dissipa l'appréhension. A l'arrière, les fillettes battaient des mains. Mounsif les aida à descendre et les accompagna. Alice et Enzo, sortis du véhicule, les regardaient, réjouies, traverser les grilles rouillées et se présenter à la lourde porte

d'entrée. Mounsif tinta la cloche patinée. Sans manifestation de présence, la cloche retentit une deuxième fois plus vigoureusement. Par une fenêtre au dessus de leur tête, une femme enturbannée d'un fichu multicolore, assorti à sa tunique, avança un visage autoritaire et peu amène. Dans un dialecte incompréhensible, elle s'exprimait rudement. Mounsif répondit dans la même langue, gesticulant, désignant les fillettes qui s'efforçaient de sourire. La femme éclata d'un rire mauvais, haussa les épaules et sans plus d'attention, rabattit sa fenêtre. Mounsif insista encore par une volée de cloche, hélant la dame antipathique, sans succès. Un bras autour des deux sœurs contrites, ils tournèrent les talons, rejoignant le jeune couple.

- Et alors ? demanda Enzo intrigué.
- La mama dit que le vieil Amane est mort l'été dernier, que ses enfants ont quitté la région et qu'elle n'en sait pas plus, raconta Mounsif désabusé.
- Oh non, soupira Alice, enlaçant Betty et Josie. Que vont-elles devenir ?
- J'en sais rien, rétorqua sèchement Mounsif. Mais je regrette de les avoir emmenées ici. Au moins, au camp...
- Au camp quoi ?... C'était quoi leur avenir là-bas ?
- Elles auraient été prises en charge. Je ne peux pas les emmener à Tan-Tan ; Ou je signe mon dernier voyage. Moi aussi j'ai une famille à nourrir...
- Ecoute Mounsif, déclara doucement Alice. On ne pouvait pas imaginer cela, mais on ne peut pas les abandonner. On va tout prendre sur nous, mais on va les emmener, elles ne peuvent pas rester seules dans cette ville.

Alice serrait chaleureusement les fillettes dans ses bras pour consoler une Josie en larmes, et Betty, totalement défaite. Dieu sait ce qu'elles avaient déjà traversé. Cet oncle représentait un espoir déçu de plus, leur rejet.

Sans un mot, préoccupé, Mounsif démarra.

La destination d'Agadir signifiait deux nouvelles journées de voyage. Neuf jours séparaient le couple aventureux du point de départ de Marseille. Ca leur semblait si lointain.

Les paysages se transformaient. La végétation, déjà malmenée par la chaleur, se raréfiait encore, des gravillons couvraient le goudron de plus en plus fréquemment. En quelques dizaines de kilomètres, la route s'évanouit progressivement au profit d'une piste de sable orangée. Bien que très défoncée, Mounsif s'y aventurait avec dextérité et dirigeait adroitement le véhicule entre les trous. Sa bonne humeur recouvrée, le chauffeur ne manifestait plus d'animosité envers les deux fillettes prostrées à l'arrière. A chaque arrêt, Alice prenait soin d'elles, s'assurait qu'elles s'hydratent et s'alimentent correctement. Malgré ses tentatives de communication, la souffrance cloîtrait les deux enfants dans le mutisme.

D'elle-même, Josie la plus jeune des deux soeurs finit par rompre son isolement. Elle confia en anglais son origine de Yeovil, une petite ville du sud de l'Angleterre. Betty, douze ans, suivait les cours d'un collège privé où elle excellait. Ses camarades l'avaient élue délégué de classe l'année dernière et elle représentait son école aux tournois de badminton. Elle avait même un amoureux, Edwin. Ecoutant sa soeur, Betty s'était détournée, les yeux pleins de larmes. Elle se recroquevilla, assise derrière le pick up. Sans mot dire Alice s'approcha. La pressant contre son cœur, elle caressait les tresses qui disciplinaient sa chevelure crépue. Emue de sa sollicitude, Betty craqua et confia sa douleur :

- Pourquoi, ils ont fait ça ? Pourquoi ? Dans notre quartier, il y avait une autre famille de noirs, des portugais aussi. On se croisait souvent, mais nos parents fréquentaient plutôt les voisins, les parents de nos copains. Alors quand les Jonhson, l'autre famille noire, ont disparu, on ne s'est pas alarmé. Personne ne savait. Les portugais, eux, vivaient en communauté et travaillaient à l'usine. C'est là-bas qu'ils sont venus les chercher, un soir à la débauche. Des voisins intrigués se sont interposés. Il y avait un grand car, des hommes

armés partout avec le blason de police sur le bras. Aux infos, ils ont annoncé que toutes les personnes de couleur n'ayant pas l'autorisation officielle seraient conduites hors du pays. Ma mère est née à côté de Londres, mon père, lui, est né au Maroc, et il est arrivé en Angleterre alors qu'il était bébé. Il a obtenu la citoyenneté britannique par la suite. Alors ils ne se sont pas inquiétés outre mesure. Mon père a voulu savoir à quoi correspondait cette autorisation officielle. On s'est contenté de lui répondre qu'elle n'était délivrée qu'à titre exceptionnel et qu'il ne devait pas s'attendre à la recevoir. Il a répondu que de toute façon, il avait la nationalité britannique et là, je me souviens, le fonctionnaire l'a regardé avec un drôle de sourire en haussant les épaules. Quelques jours plus tard, des policiers sont venus à la maison. Ils nous ont donné quelques minutes pour préparer un paquetage. Papa voulait passer des coups de fils, prévenir nos amis, l'école, son travail, ils l'en ont empêché, ils l'ont frappé. Maman hurlait. C'était affreux. Après ils nous ont emmenés. Tout était parfaitement organisé. On nous a conduit de dépôts en dépôts, en bus puis en train.

- Mais !!! Et vos parents ?

Alice, atterrée, ne dissimulait plus son écoeurément.

- On a été séparé avant de quitter l'Angleterre. Ils devaient établir des papiers pour nous, mais nos parents partaient sans attendre. Nous n'avons plus de nouvelles depuis. Quand on a compris ce qu'ils projetaient, Papa a juste eu le temps de griffonner l'adresse de Jadida et on s'est promis qu'on se retrouverait là quoiqu'il arrive. Et maintenant....

Une vague de sanglots secoua Betty.

Comment la consoler ? Alice connaissait ce sentiment d'abandon, l'angoisse de l'attente et de l'interrogation. Elle narra à Betty comment elle avait perdu sa sœur et toutes les questions qui la tourmentaient depuis. La petite souffrait de ne pas tenir son engagement, de ne pas rester au point de rencontre prévue. Comment se retrouveraient-ils maintenant ? Alice aussi avait eu le sentiment de briser le dernier fil qui la rattachait à Miranda en quittant l'appartement. Mais expliqua-t-elle, c'est ainsi, la vie continue. Elles ne devaient pas s'arrêter à attendre, mais poursuivre et si le destin le décidait, ils se retrouveraient un jour.

Betty l'écoutait avidement. Elle buvait les réponses qui lui procuraient l'apaisement. Un claquement de main et la voix hilare de Mounsif les ramenèrent à la réalité :

- Finie la sieste ! C'est reparti pour la suite du voyage ! Ladies and Gentleman, à vos places.

Alice embrassa chaleureusement Betty et l'aida à se relever. Le timide sourire que lui adressa la fillette lui réchauffa le cœur, et bras dessus, bras dessous, elles rejoignirent l'équipe.

En voiture, Alice confia le lourd fardeau que portaient les fillettes. Mounsif réfléchit puis avança :

- Quand nous serons au camp, j'appellerai la mama de la villa. Je pense qu'elle acceptera de nous aider et de nous prévenir si de nouveaux visiteurs se présentent.

- Oh ce serait formidable !

- En attendant, je suis sidéré de ce qui se trame en Europe, fit pensivement Enzo.

- Oui, la nature humaine est bien surprenante, répondit Mounsif avec philosophie. Quand une mère craint pour ses petits, elle devient lionne pour les autres. Quand un pays tremble pour ses citoyens, il devient prédateur pour ceux qu'il considère parasite.

- C'est malheureux.

- Tu verras qu'ici, ce n'est pas bien différent. Je vous engage à rester toujours très prudent et si possible près de nous.

Les trois jours suivants, le véhicule roulait au pas sur la piste chaotique. La chaleur pesait, omniprésente, lorsque Mounsif annonça joyeusement les constructions de Tan Tan, en point de mire. A un kilomètre en contrebas, ils devinaient la petite ville préservée au milieu du désert. De grands palmiers apportaient leur ombre sur les maisons en terre, accolées. Une rue plus large divisait la cité et menait directement vers un lourd bâtiment ocre: le dispensaire. Mounsif rangea le vaillant pick up dans la cour, devant une porte en rideau de perles. Une femme apparut, européenne, la cinquantaine, blouse blanchâtre et pantalon de toile sombre, teint buriné par les longues années de soleil. Son visage s'éclaira d'un large sourire :

- Bonjour ! Bienvenue ! Je suis Johanna. Je suis l'un des médecins de ce dispensaire.

Elle serra chaleureusement la main d'Enzo, d'Alice, avant de se tourner vers Betty et Josie intimidées. Alice prit les devants, dans une posture protectrice, presque maternelle.

- Et voici, Betty et Josie, nos deux rescapées.

Johanna ne manifesta aucune surprise, juste de la sympathie, elle embrassa les deux petites.

- Bienvenue à vous aussi, mes chéries ! Vous ne serez pas trop dépaysées ici, vous verrez, il y a plein d'enfants. Ils sont à l'école pour l'instant. Vos visages en disent long sur votre périple, vous devez être épuisés. Malgré toutes les questions que je brûle de vous poser, je vais vous laisser rejoindre votre casbah, reposez-vous, mettez-vous à l'aise. J'ai pour ma part quelques soins à prodiguer. On se retrouve plus tard, d'accord ? Mounsif, tu les conduis et tu leur expliques?

Mounsif regroupa les sacs du couple et désigna une maisonnette en terre, proche du dispensaire.

- C'est ici ! Vous allez voir, ce n'est pas trop grand pour quatre, mais c'est du provisoire.
- Tu sais, après ce voyage, je crois que plus rien ne nous fait peur. Un lit, c'est tout ce qu'on demande, affirma Alice souriante.

La porte sans verrou ouvrait un espace très sombre et frais. Les pupilles se dilataient pour apprécier une pièce unique meublée de deux lits couverts d'un joli patchwork. Un tapis tressé disposé au centre recevait des coussins rapiécés aux couleurs chaudes. A l'opposé des deux lits, un paravent partageait l'espace. Mounsif présenta :

- Derrière, c'est « la salle de bain ». Il n'y a pas d'eau courante ici, mais vous trouverez une cuvette et un pichet. Il y a un seau aussi pour... vous savez quoi. Enzo, je te montrerai où le vider.
- C'est parfait ! Ca te plaît ma chérie ?
- Oui, c'est vraiment très bien, merci Mounsif.
- Je vais voir si on a un autre lit pour les petites, et un paravent supplémentaire.
- Merci Mounsif, si tu nous trouves cela, on aura tout le confort!

Enzo raccompagna Mounsif à l'extérieur, pendant qu'Alice organisait le petit nid, avec les fillettes.

- Je vais rejoindre ma famille, ça fait dix jours que je suis parti. Un dernier conseil Enzo, tu vois les tentes là-bas ?

Mounsif désignait un campement d'une dizaine de petits chapiteaux.

- Mmm... oui, eh bien ?
- Abstenez-vous de promenade de ce côté. Tant que vous pouvez, évitez de côtoyer ces gens, avertit Mounsif étonnamment sérieux. Ce sont des nomades, peu enclins aux relations avec les étrangers. Ils n'acceptent pas notre dispensaire, et on pense qu'ils ont déjà commis des actes de malveillance et agressé des européens. On aimerait bien qu'ils partent.

- Mais pourquoi restent-ils s'ils ne se plaisent pas ici ?
- Il n'a plus beaucoup d'endroits viables, alors ils profitent.
- D'ailleurs Mounsif, comment expliques-tu cette douceur de vivre ici, au milieu de cet enfer ?
- Je t'expliquerai tous les détails plus tard ! Saches qu'on est près de la mer et qu'on a la chance d'avoir plus de pluie que dans les terres. Et comme c'est le seul grand village de la région, nous avons obtenu une dessaleuse d'eau de mer, en cas de besoin. Alors, nous ne manquons jamais d'eau douce.
- Incroyable ! Mais...
- Plus tard, je te montrerai tout plus tard, répéta amicalement Mounsif en posant sa main sur le bras d'Enzo.

Enzo le regarda s'éloigner, paisible, heureux d'être arrivé. La vie ici s'annonçait moins dure qu'il ne l'avait craint durant son voyage. Il avait hâte de se mettre à l'ouvrage.

VIII - LE CERCLE S'ELARGIT...

Ils découvrirent une communauté familiale. Quelques trois mille familles peuplaient Tan-tan et ses alentours. L'entraide en maître mot, chacun offrait son assistance, ses talents, ses dons. La rétribution se faisait naturellement par le rendu d'un service. Rapidement intégrée, Alice soulageait les douleurs et dispensait des soins sous la direction des médecins. Par la qualité de ses massages, elle croulait sous les présents et autres vivres. Les femmes lui transmirent le savoir faire culinaire et ensemble, elles organisèrent des dîners incroyablement festifs, au sein des villageois, fiers et heureux d'exhiber danse et musique locales.

Quand elle n'était pas sollicitée, Alice intervenait à l'école, participant à l'encadrement des écoliers de tous âges. Enfants et maîtresses l'exhortaient à dépeindre son pays, sa vie, ce qu'elle savait du monde, son métier. Gratifiée d'être ainsi écoutée et appréciée, Alice ne regrettait pas une minute son ancienne vie. Miranda lui manquait, mais Enzo la comblait. La présence de Betty et Josie, toujours dans leur maisonnette, leur apportait un grand bonheur. A ses côtés, les fillettes recouvraient l'insouciance de leur âge. Ensemble, elles échangeaient énormément, partageaient les jeux, les tâches ménagères. Les deux petites se mélangeaient aux autres enfants. Troquant leurs habits européens, elles arboraient les mêmes robes colorées que les fillettes de leur âge. Alice aussi affichait avec plaisir et fierté les djellabas et les robes longues multicolores. Adoptant le rythme de la vie locale, elle fuyait les heures de grande chaleur, pour se reposer et s'occuper de la maison. Comme les autres, elle profitait de la fraîcheur matinal, ou de fin de journée pour participer aux travaux agricoles. Les nomades ne se mêlaient que rarement aux villageois. Ils apparaissaient au marché, achetant, échangeant légumes ou tissus.

Mounsif présenta fièrement à Enzo, la côte marocaine et l'installation de dessalement par osmose inverse. Par filtration, ils extrayaient une eau débarrassée en partie du sel et de ses impuretés. Le procédé consommait de l'énergie, des filtres et rejetait des saumures, vecteur de nouvelles pollutions. Aussi ne l'utilisaient-ils qu'en dernier recours, en cas de grandes sécheresses, comme l'an passé. Enzo réfléchissait à l'idée d'installer des panneaux photovoltaïques pour alimenter les pompes. Il fabriquerait aussi les fours solaires utiles aux familles. Il établit une liste du matériel requis et partit un beau jour avec Mounsif jusqu'à Agadir. Ils s'absentèrent une semaine. Johanna, prévenante, suggéra à

Alice et les deux filles de déménager au dispensaire, par mesure de sécurité.

Johanna venait du nord de l'Angleterre. Engagée au sein de l'association depuis une vingtaine d'année en tant que médecin, elle n'avait connu que l'Afrique. Elle pratiqua tout d'abord son art en Afrique centrale, contrée hostile, au climat rude, certains habitants refusant les soins d'une blanche. Elle connut les intimidations, la détention suite à un enlèvement. L'association intervint en dépêchant une équipe pour venir à son secours. Suite au départ de l'ONG, le village périclita. Depuis cinq ans, elle exerçait à Tan-Tan, heureuse de son sort. Son arrivée avait coïncidé avec l'installation des pompes de dessalement et pour toute la communauté, le soulagement avait accueilli leurs arrivées. Ensuite, par son dévouement, sa gentillesse, son désintéressement, elle acquit le statut de « pilier » de la collectivité. Pourtant, malgré l'abnégation de son équipe, ils ne parvenaient pas à stopper l'hémorragie : les unes après les autres, les familles migraient ou succombaient au gré des épidémies.

Le dispensaire fonctionnait avec deux médecins, Mahmed et elle-même, pour une vingtaine de lits et une poignée d'infirmières.

Alice s'épanouissait à ses côtés. Si une infirmière manquait, elle se proposait sans hésiter. Un soir, après le coucher des fillettes, elles s'attardaient dans la tiédeur de la nuit. Alice risqua :

- Nous n'avons jamais eu l'occasion d'en parler, mais Betty et Josie sont là, à cause de moi. Tu n'as jamais montré d'animosité à leur égard, mais je souhaitais éclaircir ce point. Mounsif était tellement stressé quand il a saisi qu'elles feraient partie du voyage...
- Je sais. Je l'ai compris à l'instant où vous êtes arrivés... Mais j'aurai fait la même chose que toi. On peut laisser des gens quand il y a une structure pour les gérer. Ces deux petites, il était hors de question de les abandonner. On a dû mettre les choses au clair avec Mounsif. Il ramenait presque toujours autant de personnes que pouvait contenir son pick-up. Parfois, on a frôlé la vingtaine. Et tu vois, aucun n'est resté. Ils avaient fait un long voyage, mais ne se sont pas senti à leur place ici. Il a par contre fallu les loger et les nourrir un temps. Certains arrivaient de contrées où ils étaient tellement assistés qu'ils refusaient de prendre part aux corvées générales.
- Mounsif nous a fait part de l'émeute...
- En réalité, ils étaient cinq, cinq jeunes désœuvrés, rêvant d'une autre vie. Un soir, très éméchés, imaginant que le dispensaire regorgeait de substances illicites, de stupéfiants et qu'ils pouvaient se les approprier, ils ont tout cassé. L'infirmerie a mis plusieurs semaines à se relever, des médicaments nous ont manqué, et les jeunes ont été chassés par la communauté. Depuis, tout le monde est réticent à de nouvelles arrivées. Comment des peuples naturellement accueillants perdent leur qualité première, soupira Johanna, ce monde sombre dans la folie.
- Oui, et partout... Pour en revenir aux fillettes, Mounsif et Enzo vont se renseigner du passage éventuel des parents, à Jadida.
- Mmmm. Je ne me fais pas beaucoup d'illusions. L'Afrique est un vaste continent. Si encore, ils ont quitté l'Europe...
- Elles peuvent rester ici alors ?
- Mais bien sûr ! Elles sont ici chez elles, ces petites. Vois comme tout le monde les a adoptées.

Alice, soulagée d'un poids, souriait à l'avenir :

- Et toi, Johanna, tu n'as pas d'enfant ?
- Petite curieuse !

Un voile traversa ses yeux délavés.

- Je n'ai effectivement pas connu le bonheur d'enfanter, mais tous ceux-là sont

les miens, crois-moi. Ma famille est immense, soudée et pleine d'amour. J'ai été folle amoureuse à vingt cinq ans. On devait s'engager côte à côte dans l'humanitaire, puis une brune incendiaire est passée et ses projets ont changé. Il ne devait pas être si amoureux que cela. Alors je suis partie. J'en ai connu des hommes... Mais la misère que j'ai rencontrée m'a retenue de vouloir y ajouter un petit être.

Alice, songeuse, ressentait la véracité de ces propos, mais son instinct la tenaillait.

Mounsif et Enzo revinrent quelques jours plus tard d'un voyage sans anicroches. Par contact téléphonique, Mounsif, bien que pessimiste sur ce point, avait fait promettre à la mama de Jadida de jouer l'intermédiaire si les parents des petites se présentaient. Equipé, Enzo attaqua son ouvrage. Des jeunes de Tan-Tan, volontaires pour acquérir son savoir, le secondaient dans son projet. Il se prêta volontiers au rôle de professeur. Au-delà de l'élaboration d'un matériel utile à la collectivité, il était capital de transmettre l'apprentissage vers l'autonomie. Enzo envoyait régulièrement un rapport d'étape à l'organisation AAA. Victime de son succès, sa mission de dix mois se prolongea d'autant ; de nouveaux prétendants, avides de l'enseignement de ses connaissances en électricité, se bouscuaient.

Avec Alice, ils étaient heureux à Tan-Tan. Malgré la dureté du climat et les conditions de vie rudimentaires, la solidarité, la chaleur des relations, leur utilité et la reconnaissance induite, les comblaient.

Quand Alice annonça à Enzo qu'elle était enceinte. Un assaut de sentiments le submergea : de l'étonnement, un bonheur fou, de l'inquiétude ...

- Oh, mais comment est-ce possible ? ressassait-il.
- Je ne sais pas. J'en ai parlé à Johanna. La probabilité de tomber enceinte avec un stérilet est tellement faible. C'est incroyable.
- Mais comment allons-nous faire ?
- Tu penses à quoi ? On est bien ici, on pourrait s'installer définitivement, non ?

Enzo esquissa un sourire en enserrant tendrement sa jolie fiancée. Il contempla son visage et lui trouva un éclat dans ses yeux bruns qu'il ne lui connaissait pas. Etait-il possible qu'à ce tout petit stade de la grossesse, une force inconnue habite déjà la jeune femme et l'emplisse de cette allégresse ? Il releva une boucle qui tombait devant les yeux scrutateurs. Il adorait sa chevelure sombre. La chaleur l'obligeait à la relever sur sa tête, mais elle n'avait pu se résoudre à la tailler court, comme les femmes d'ici.

- C'est vrai, on pourrait. Cela implique que j'écrive sans tarder à l'association, ils doivent déjà travailler sur notre prochain mandat. Cela implique aussi qu'on casse notre contrat. Si nous devenons indépendant, nous ne pourrions plus compter que sur nous-mêmes.
- Sur nous-mêmes, et les nombreux amis que nous comptons ici.
- Ecoute, j'ai besoin d'y penser. C'est tellement soudain et inattendu que pour une fois, je n'ai pas d'organisation tactique. Et si je négociais une interruption momentanée, avec possibilité de repartir, dans quelques mois.
- Quelques années ? corrigea Alice.
- Gourmande, va ! Tu sais que je serai heureux le jour où l'Afrique sera totalement autonome !

Et le couple creusa davantage sa place au sein de la communauté. Johanna veillait sur Alice, sur sa santé avec l'attention d'une mère pour sa fille. Nauséuse le premier mois, Alice savourait pleinement la suite de sa grossesse. Elle aimait se faire choyer, appréciait Johanna et ses douces attentions. Enzo et Johanna devaient souvent la freiner dans ses entreprises, ses activités de kiné, ses apparitions à l'école et son aide au dispensaire. A

côté de cela, elle puisait encore l'énergie pour confectionner les petits habits et les joujous du futur arrivant.

Peu de matériel perfectionné équipait le dispensaire. Sans échographie, Alice conserverait en elle la surprise du sexe. Quant aux éventuelles malformations, elle s'en remettait à dame nature.

Le dernier trimestre de sa grossesse s'avéra plus angoissant. Des douleurs, des contractions prématurées, des pertes, alarmaient Johanna. Elle enjoignit Alice de garder une position allongée jusqu'au terme. Active, Alice refusait de s'y contraindre. Une alerte plus violente l'effraya et lui valut les réprimandes sévères de Johanna et Enzo. Elle se conforma dès lors aux préconisations.

Mars 2021, quinze jours en avance du terme, Alice perdit les eaux. Enzo confortait sa bien-aimée et assistait de son mieux Johanna et les infirmières. Pourtant, l'accouchement se présentait mal et Johanna hésitait vivement sur la marche à suivre. Un tel accouchement, pour la sécurité de l'enfant et de la maman, se serait probablement soldé par une césarienne dans un hôpital européen. Chaque contraction épuisait la jeune femme en sueur. Enzo, impuissant, l'entourait de tout son amour, l'encourageait, massait sa main, épongeait son front. Après quelques heures d'un combat acharné, Johanna accueillit le petit être, une fille ! Elle offrit à Enzo de couper le cordon ombilical, puis la déposa sur la poitrine de sa maman affaiblie. L'apaisement vint succéder aux cris du nouveau né et à la souffrance de la jeune mère. Le bébé plissait les yeux en direction de celle qu'il vivait de l'intérieur. Tout était singulier et nouveau pour lui : le froid, le bruit, l'agitation, mais cette voix douce, un peu moins sourde que d'habitude, cette odeur, cette douceur, calmaient ses angoisses. Ereintée, Alice caressait le petit corps souillé, pressé contre le sien. Bouleversé, Enzo ne pouvait détacher ses yeux d'une si belle harmonie. Sa main en l'air, suspendue, redoutait d'abîmer ce présent fragile et délicat. Alice murmurait tout bas des mots d'amour, réconfortants pour celle qui venait composer leur nouveau trio. Johanna les abandonna à leur tendre rencontre une quinzaine de minutes. Lorsqu'elle réapparut, elle profita de l'instant, émue elle aussi de la paix qui émanait de la scène. Elle expliqua que l'enfant et la maman nécessitaient les premiers soins. A regret, Alice laissa le bébé partir dans les bras du médecin. Un concert de hurlements vint témoigner de la désapprobation et du caractère de la petite.

- Tout son père ! sourit Alice en regardant Enzo.
- Tu crois ? Elle me ressemble ? Pas facile à dire si vite.
- En tout cas, elle a ta voix, insista Alice.
- Oh toi toi toi !!! Toi, je t'aime alors ! Merci, merci pour ce cadeau. C'est merveilleux. Je n'aurais jamais pensé ressentir quelque chose comme ça. Me voici père, à mon tour...

Tout à coup, l'image de son père, Jean, et la terrible scène de l'hôpital ressurgirent. Connaîtrait-il les mêmes déboires, les mêmes désillusions avec sa fille ? Il se jura d'être toujours à son écoute et de penser à elle, avant lui.

Alice le sortit de ses réflexions :

- Hé, ho, tu m'entends ? Comment aimerais-tu l'appeler ?
- Eh bien, « bébé », c'est bien ça, elle le porte bien, je trouve.

A son tour, Alice le regarda perplexe. Enzo éclata de rire :

- Bon « bébé », si tu y tiens, mais à vingt ans, elle risque d'avoir du mal à trouver un bon job. Que me proposes-tu ?
- Tu sais, suggéra timidement Alice, l'autre jour je te proposais Tilila si c'était une fille. Plus je le prononce et plus je l'aime ce prénom.
- Tilila, Tilila, Tilila, se mit à répéter à son tour Enzo. C'est vrai, c'est joli, c'est doux, c'est fleuri, c'est joyeux, c'est d'ici. J'aime beaucoup. Adjugé !

Les quelques soins prodigués, Tilila jouissait à nouveau de la chaleur et du confort de la poitrine de sa maman. Un peu gauche, Alice laissa Johanna guider l'enfant pour sa première tétée et comme par magie, comme deux pièces de puzzle s'accordent, Tilila sut téter.

La vie reprit, à un de plus. Au cours de la grossesse d'Alice, Betty et Josie logeaient chez un couple, sans enfant, ravi de les recevoir momentanément. Les filles étaient heureuses chez eux. Ils débordaient d'amour et d'attention pour elles. Elles choisirent de rester là-bas, laissant la nouvelle famille s'adapter. Les choses se faisaient avec naturel et facilité. Comme les femmes locales, Alice portait Tilila en permanence dans une écharpe colorée, ainsi elle pouvait s'investir de nouveau au sein de la communauté. Tilila, sécurisée par le contact permanent de sa mère, évoluait en enfant calme, dans un cocon d'amour.

La mission d'Enzo touchant à sa fin, il continua à chapeauter les manutentions, laissant ses élèves prendre les initiatives. Il collaborait davantage aux travaux masculins du village, mais bientôt Alice le sentit tourner en rond, s'ennuyer. Elle prit les devants :

- Enzo, tu veux repartir ?
- Comment ?
- Tu voudrais repartir n'est-ce pas ?

Alice se tenait debout, devant lui, la petite tête de Tilila cherchant son père par-dessus son épaule.

- Tu t'en es rendu compte ?
- Viens, on va en parler. Asseyons-nous par ici.

Alice attira Enzo sur le banc, à l'ombre de la maisonnette. Elle lui tendit une coque de lait de coco.

- Tu sais, je te connais, et je devine quand tu n'es pas au mieux.
- Oh, excuse-moi, la vie est agréable ici, c'est vrai.
- Mais tu ne te sens plus aussi utile,... Tu as le sentiment de perdre ton temps, alors que d'autres ont un besoin urgent que tu les assistes, non ?
- Oui, c'est exactement cela. Mais on est si bien intégré, alors je culpabilise.
- Toi aussi, tu meernes bien. L'Afrique, c'est ton aventure avant tout. Je te l'ai dit, je te le répète, je suis bien où tu es. En plus maintenant, nous avons Tilila. Alors je veux bien repartir, si c'est ton souhait.

IX - NOUVELLES MISSIONS

Enzo reprit contact avec l'association des trois A. Il s'écoula encore six mois avant qu'un nouvel ordre de mission ne lui parvienne. On lui proposait de s'enfoncer un peu plus profondément dans le continent, jusqu'au Mali, pour une fonction identique. En secret, les habitants de Tan-Tan organisèrent une fête pour leur départ. Malgré les chants, la nourriture, les présents d'adieu, morosité et tristesse planaient sur le village, tous conscients qu'une page se tournait définitivement. Sans aucune nouvelle des leurs, Betty et Josie resteraient au sein de la communauté, dans leur famille d'accueil. En juin 2025, aux trois ans de Tilila, Mounsi reprit les commandes du pick up, pour conduire la petite famille d'Enzo aux frontières du pays. En raison de la guerre qui sévissait au sud du pays, entre Mauritanie et Sénégal, ils effectuèrent un détour de plusieurs jours.

Compte tenu de la chaleur suffocante, un départ de nuit s'imposait. A trois heures, dans un silence profond, le pick up démarra. Alice essayait de grosses larmes, Tilila somnolant dans ses bras, paisible. Enzo, grave, ne disait rien. Longeant le dispensaire, Alice poussa un gros soupir, lourd de regrets. Dans l'obscurité, elle crut distinguer une ombre. Insistant dans la pénombre, plissant les yeux, elle aperçut une silhouette se déplacer, elle courrait vers eux.

- Alice ! Enzo ! appelait la voix.

Mounsif ralentit et c'est Johanna, toute essoufflée, qui apparut à la portière.

- ...Je ...je ...je..., hoquetait-elle, je voulais vous dire au revoir une dernière fois.

Alice se glissa hors du camion et dégagea un bras pour enlacer son amie, en sanglotant :

- C'est si dur. Et tu ne nous facilites pas la tâche.

- Je sais. Mais tout à coup dans mon lit, j'ai ressenti une angoisse, je devais revenir vers vous, vous répéter de prendre soin de vous, vous remercier encore de tout ce que vous nous avez apporté ici.

- Non, c'est vous qui nous avez accueillis avec une extraordinaire gentillesse. Vous êtes une communauté exceptionnelle, et je pense qu'on vous regrettera dans nos prochaines étapes, déplora Enzo, une main sur son épaule. Mais c'est mon devoir, je dois essaïmer cette connaissance du soleil et les avantages que vous pouvez en tirer. Vous avez découvert qu'il n'était pas seulement celui qui vous brûle corps et terre. D'autres encore doivent le savoir.

- Je sais, cher Enzo. Si je n'en avais pas conscience, je me serais battue pour vous garder. Prenez soin de vous trois... et tenez, prenez ces galettes de seigle, pour la route.

Enzo aida Alice à remonter dans le camion, Tilila, toujours profondément endormie. Un dernier signe d'adieu et Johanna s'évanouit dans les ténèbres.

Le voyage s'avéra long, pénible, caniculaire. La motivation première, émoussée par cette douloureuse séparation, rendait l'inconfort moins supportable. Tilila sur leurs genoux souffrait du chaud et transpirait beaucoup elle aussi. Quinze jours de voyage dans ces conditions les attendaient.

Au huitième jour, ils arrivèrent à la frontière. Après des adieux, Mounsif fit demi tour, visiblement attristé lui aussi par cette rupture. Enzo, Alice et Tilila franchirent à pieds le poste de contrôle, sans encombres; tout était en règle. De l'autre côté un nouveau véhicule, une camionnette aménagée de banquettes, guère plus valeureux que celui de Mounsif, les guettait. Alice souffla d'aise en asseyant Tilila sur l'une d'elles. Par contre, aucune ouverture n'habillait le fond du véhicule qui en plein soleil se révéla une étuve. Leur nouveau chauffeur, un malien d'une cinquantaine d'années, leur inspira peu de sympathie. Son visage fermé n'invitait pas à la discussion. Excellent chauffeur, adroit lui aussi à contourner les pièges de la piste déformée, il ne s'inquiéta jamais du confort de ses passagers. Quand il en ressentait le besoin, il s'arrêtait, fumait une cigarette, buvait, mangeait, mais ne leur offrait rien. Alice remercia le ciel des galettes de Johanna. Après avoir consommé celles de Mounsif les premiers jours, ils se trouvaient bien aise d'en avoir pour le reste du voyage. La nuit, leur pilote conduisait fort tard. Alice peinait à s'endormir avec la chao de la route. Quand il s'arrêtait enfin, tout le monde séjournait dans la camionnette, installés au mieux. Enzo regardait souvent Alice d'un air encourageant. Elle prenait sur elle, mais il était clair que le désespoir pointait. Pour Enzo et surtout Tilila, elle rassemblait son courage et forçait l'optimisme.

Avec soulagement, ils atteignirent enfin le petit village. L'homme, qu'ils soupçonnaient d'être muet, leur fit signe de descendre avec leurs sacs, et s'éloigna, sans autre procès, dans un nuage de poussière.

- Eh bien, celui-là, on ne le regrettera pas, murmura Alice, le regardant disparaître au loin.

- Mmmm, c'est bien différent ici, commenta Enzo en parcourant les environs des yeux. Des palmiers formaient un petit massif luxuriant. Des cahutes en bois, paille et boue composaient le village. Une chaleur, encore intense, les matraquait. Ils approchèrent des premières maisons. Quelques visages curieux se risquaient aux ouvertures. L'endroit paraissait mieux protégé, plus épargné que Tan-tan. Pourtant, les tenues vestimentaires des habitants trahissaient leur extrême pauvreté. Les hommes et les femmes de Tan-Tan exhibaient des tissus chatoyants et propres. Ici, les résidents évoluaient en haillons, en vêtements déchirés, aux couleurs passées. Leurs yeux exprimaient curiosité et méfiance. Aucun n'osait approcher, ils formaient une ronde autour des arrivants. Peu de blancs s'aventuraient si profondément dans leur pays. Enzo, par la couleur claire de ses cheveux et de ses yeux les intriguaient beaucoup. Quant à la petite fille, elle avait hérité des cheveux et des yeux de son père: une peau mate, des yeux bleus limpides, une chevelure claire et soyeuse. Ressentant la tension palpable, Tilila se mit à pleurer. Alice la prit dans ses bras et la câlina. C'est alors que le groupe s'ouvrit sur un homme noir, portant une robe et une toque d'un blanc cassé. Il souriait en s'avançant, les bras ouverts.

- Benvenou! Benvenou ! C'est bien vous que l'association nous envoie?

Enzo et Alice soupirèrent de soulagement, et acquiescèrent.

L'homme avait un fort accent :

- Je me présente: Abdou. Je suis médecin ici. Vous devez être fatigués, le voyage a dû être ben long. Je vous fais visiter. Poussez-vous les enfants, laissez-nous 'espier. Les enfants, timides initialement, prenaient confiance et s'enhardissaient. Ils frôlaient maintenant sans vergogne les bras d'Enzo, caressaient les cheveux de Tilila. Ils souriaient et Tilila, ayant séché ses larmes, les examinait avec la même curiosité. Alice la posa délicatement au sol, et lui prit la main. Suivant les hommes, elle constata en se retournant qu'un enfant, guère plus âgé que Tilila, s'était emparé de sa main. A sa suite d'autres enfants, se tenant par les mains, formaient une longue chaîne, rieuse et joyeuse, menée par une Tilila rassurée et fière. Le cœur d'Alice s'allégea d'un poids supplémentaire, le lieu n'était pas hostile comme elle l'avait d'abord craint. Les hommes et les femmes, distants, observaient d'un regard sans animosité, ni sympathie, juste réservé.

Les entraînant au centre du village, Abdou jouait orgueilleusement le guide.

- Voici not' hôpital, dit-il en désignant une grande cabane en bois. Vous visitez plus ta', mais vous verrez que nous avons quelques équipements malgré not' isolement, quand nous avons un peu d'électricité. Celle-ci à côté est celle du chef du village. Il est parti discuter avec la t'ibu voisine de projets d'équipement. Et là, en face, c'est celle que nous vous avons 'élevé. Installez-vous, 'éposez-vous et nous vous préparons un bon dîner de benvenou.

Abdou tapa chaleureusement l'épaule d'Enzo, puis tourna les talons, invitant les enfants et tout le village, à le suivre. Ils s'éloignèrent. Alice, Enzo et Tilila investirent leur nouvelle maison : des murs de paille et de boue, le toit, habilement tissé de plantes ligneuses et de palmiers, des brèches laissant pénétrer l'air et la lumière, en guise de fenêtre. Le tout conférait à ce lieu une atmosphère fraîche et accueillante. Visiblement cet espace privilégié était celui du repos. Une paillasse posée à même le sol, recouverte d'un drap propre, aménageait la case. Une moustiquaire, accrochée au

plafond, rassura Alice. Elle s'assit sur ce nouveau lit et constata avec bonheur son relatif confort.

- Tu aimes vivre à l'africaine, ma chérie? lui demanda Enzo en s'asseyant à ses côtés.

- Je m'habitue petit à petit. On reprend conscience de l'essentiel, je me sens plus proche que jamais de la nature. Et tu sais, j'aime ça ! Je me revois, il n'y a pas si longtemps, marseillaise dans ma ville, préoccupée de ma tenue, de ma coiffure, de mon maquillage, à subir les embouteillages pour courir les magasins, m'offrir du superflu, qui ne me comblait jamais bien longtemps.

Amoureux, Enzo la fixa un instant. Il remarqua des petites pattes d'oie, près des yeux qu'il ne lui avait encore jamais observées. Le soleil tannait, brûlait, vieillissait prématurément celle qu'il aimait. Mais il la trouvait plus belle que jamais. Caressant sa nuque, sa main remonta dans ses cheveux, il l'attira doucement à ses lèvres et l'embrassa tendrement.

C'est le moment que choisit Tilila pour leur sauter au cou. Elle aimait les avoir à sa portée. Et le moment câlin dérivait en partie de chatouilles généralisées. Invités par les éclats de voix et de rire, une multitude de petites têtes les surveillaient de l'extérieur. Souriant, Alice se releva, ferma les minces voiles de tissu. Ils s'allongèrent tous les trois et dormirent quelques heures.

La mission se déroula à nouveau parfaitement bien. Les villageois fêtaient, étonnés et heureux, les installations d'Enzo. Les femmes qui se fatiguaient chaque jour à ramasser du bois, à le débiter, à le brûler pour la cuisson des aliments, appréciaient infiniment les fours solaires. La petite forêt locale allait pouvoir respirer et peut-être se régénérer.

Tilila suivait l'école avec les enfants du village. Elle se plaisait beaucoup parmi eux, et si ce n'est l'apparence physique, elle vivait à leur image, n'ayant jamais eu d'autres modèles.

La reconnaissance salua aussi les soins qu'Alice prodiguait. Les hommes avaient eu plus de mal à accepter qu'une femme, une étrangère de surcroît, les manipule, les touche. Mais suite à un accident, Abdou lui-même insista pour que l'homme blessé reçoive une rééducation des jambes. Constatant les effets bénéfiques et réconfortants, le villageois devint le porte parole rêvé. Par son charisme, son dévouement, ses qualités, le jeune couple intégra parfaitement la population locale. Ils y restèrent une petite année, formant de jeunes maliens aux différentes techniques, ces apprentis disséminant ensuite leur savoir aux villages voisins.

Les périples s'enchaînèrent ainsi d'années en années. En moyenne, les missions courraient sur dix à douze mois. L'association parachuta la petite famille Charpentier au Ghana, au Bénin, au Nigeria. Quand Tilila entama plus sérieusement sa scolarité, les déplacements se cadrèrent sur son année scolaire. A l'âge de sept ans, les départs devinrent véritablement déchirants pour elle. Alice et Enzo réfléchissaient sérieusement à se poser un peu plus longuement quelque part, pour lui permettre aussi de souffler et de profiter des amitiés naissantes, indispensables à son équilibre.

La petite famille s'apprêtait à partir pour le Cameroun, lorsque la tragédie du Kenya éclata : 250 touristes et membres d'équipages massacrés à l'atterrissage de leur avion sur l'aéroport de Nairobi. Les assassins, de simples locaux, exaspérés de la dégradation de leurs conditions de vie, de la surdité des gouvernements occidentaux

répondaient à la provocation permanente des touristes en mal de sensation, pillant leurs dernières richesses. Les frontières se fermèrent de toutes parts. L'ensemble des pays africains suivit l'exemple, alarmés à l'idée de vivre une situation similaire. Certains peuples, aveuglés, agressaient indifféremment les étrangers. Dans une rage exacerbée et aveugle, la chasse aux sorcières enflammait le continent africain.

X - PANIQUE

Paralysés par les dernières informations, Enzo et Alice évaluaient les moyens pour fuir ce piège. Quelle protection pouvait leur apporter l'association ? Aucune, ils le savaient. Ils ne pouvaient compter que sur eux-mêmes et les quelques amis rencontrés au cours des missions. Les ambassades contactées, déjà dépassées par les événements, s'avéraient incapables de leur proposer un appui solide.

On leur offrit finalement un véhicule, partant de Bamako et transportant les quelques européens, pressés de quitter le territoire. De leur petit village, une demie journée de route suffisait à rejoindre la capitale malienne. Le chef du village leur procura aisément une voiture et un chauffeur pour les conduire. Ce départ fut le plus triste de tous. A la reconnaissance habituelle s'ajoutaient l'urgence et la gravité de la situation.

A Bamako, Alice, Enzo et Tilila furent surpris de ne rencontrer que cinq autres étrangers: un jeune médecin allemand, un couple suédois, infirmiers, un espagnol et deux anglais. Les occidentaux, présents depuis plusieurs décennies, telle Johanna au Maroc, loin de se savoir préservés, avaient conscience de devenir d'éternels étrangers ailleurs, et préféraient risquer leur vie ici, à une aventure sans perspective.

Les voyageurs malheureux montèrent dans un minibus, conduit par deux chauffeurs armés. Sans encombre, ils gagnèrent l'Algérie en quatre jours. Les deux conducteurs se relayaient régulièrement. L'objectif était clair: ne s'arrêter que pour le strict nécessaire. Des rideaux foncés occultaient les vitres. Le voyage, dans l'obscurité et l'ennui, pesait sur les voyageurs. Tilila réfrénait de son mieux l'énergie de ses sept ans. L'espace confiné du bus constituait pour elle une vraie torture. Les autres passagers se montraient indulgents, mais, par respect et sécurité, Alice et Enzo imposaient à leur petite fille de se contenir.

Le convoi remontait à présent vers le nord du pays. Il entra au sixième jour à Bidon V. Les chauffeurs profitèrent de la ville pour refaire le plein du véhicule et de nourriture. Aucun des fugitifs ne s'affichait à la vitre. Tilila, qui percevait la tension, se montra discrète. De nouveau sur la route, ils programmèrent une halte à une quinzaine de kilomètres de la cité, suivant la règle de deux arrêts quotidiens, le matin de bonne heure et à la nuit tombée, la chaleur se dissipant. A chaque étape, chacun savourait le bonheur de détendre tous ses membres et de marcher quelques pas. Alice surveillait Tilila mais ne l'empêchait pas de gambader. Ils se sustentèrent avec plaisir des quelques galettes et autres fruits secs.

Soudain, un grand cri déchira l'espace. En un instant, une confusion les enveloppa. Des hommes à cheval, armés, les encerclèrent, dans un nuage de poussière. Des coups de feu retentirent. Enzo se précipita pour protéger Alice et Tilila, mais avec horreur, constata leurs disparitions. Impuissant, il vit l'infirmier suédois fuyant devant lui, abattu d'une balle. Un nomade dissimulé

sous sa djellaba noire rattrapa l'espagnol et le frappa d'un couteau, dont la lame étincelait dans les derniers rayons du soleil. Le sang gicla et l'homme sans un cri s'effondra. Tremblant, éperdu, Enzo se jeta à terre et attendit sans bouger que l'orage passe, ... ou l'achève. Les minutes suivantes, habitées de hurlements, de bruits de course, lui durèrent des siècles. Le sabot d'un cheval heurta violemment sa jambe. Il se mordit la lèvre, mais retint le cri qui étouffait sa gorge. Le calme soudain enveloppa la plaine. Il n'entendait plus que les voix des hommes, elles se rapprochaient. Retourné sans aucun ménagement, immobile, les yeux fermés, il bloqua sa respiration. Les agresseurs s'éloignaient déjà. Il devait son salut aux éclaboussures de sang qui parsemaient son visage. Abasourdi, il inspecta son environnement. Ses compagnons d'infortune s'éparpillaient sur le sable, certains baignant dans leur sang. Les chauffeurs, guère plus chanceux, gisaient, la gorge tranchée. Hébété, choqué, Enzo se redressa. Une douleur cuisante à la jambe lui rappela l'assaut du cheval. Il releva son pantalon et se massa la cuisse. Soulagé, il constata qu'il n'avait rien de cassé, seulement un hématome qui se développait rapidement. Il scruta les lieux, identifia chacun des corps. L'infirmière suédoise était là, elle aussi, jonchant le sol, dans une position grotesque. Mais aucune trace d'Alice, ni de Tilila. Où étaient-elles passées? Devait-il s'en sentir réconforté? Dans un premier temps, son côté optimiste lui redonna espoir. Contre toute attente, il était en vie. Peut-être avaient-elles été épargnées? Il fallait les retrouver.

Il hésita à abandonner la scène du carnage, à improviser des funérailles rudimentaires pour ces malheureux. Mais le temps lui était compté et les corps témoigneraient de la barbarie subie, alors il entama les recherches. Mais l'obscurité l'immobilisait maintenant. La pâleur de la lune dessinait des ombres effrayantes sur le paysage. D'un coup, désespoir et impuissance s'abattirent sur lui, tandis que les tremblements de tout son corps l'obligeaient à s'asseoir. La tête entre les mains, il sanglota un long moment, regrettant d'avoir entraîné Alice dans cette aventure. Après s'être abandonné, son esprit rationnel reprit le dessus. Il devait désormais survivre. Le minibus avait disparu, emportant avec lui ses maigres trésors. Il portait toujours sur lui ses papiers d'identité, avec à l'intérieur une vieille photo jaunie et écornée de Colombine. Mais d'Alice et Tilila, il ne possédait aucun souvenir matériel, et de cette pensée, une vague d'effroi le tenailla à nouveau. Il se releva et, malgré le dégoût, fouilla méthodiquement les corps à la recherche d'éléments de survie. Sa maigre récolte : un canif, quelques galettes, une gourde pleine. Il s'empara du pistolet que l'un des chauffeurs tenait encore à la main. Il analysa longuement l'objet avant de décider de se l'approprier. N'ayant jamais utilisé, ni même touché une arme à feu, il se demandait s'il serait en mesure d'y recourir. Elle pourrait toujours impressionner un adversaire. Coup de maître, il dénicha une petite lampe dynamo, dont l'éclairage, même faible, le guiderait dans la pénombre.

Les idées floues, écartelé entre le besoin de partir sans attendre à la recherche de sa femme et de son enfant, mais conscient aussi qu'en quittant cet endroit de nuit, il risquait de se perdre, de passer à côté d'indices capitaux, de choisir une mauvaise direction, il se confrontait à un choix cornélien. Oui, mais chaque minute s'envolait et l'éloignait de ses assaillants.

Il se résolut finalement à attendre les premières lueurs du jour et à prendre un peu de repos. Déterminé, il déshabilla l'un des chauffeurs et enfila sa tunique. Il couvrit sa tête d'un foulard, dissimulant au mieux ses cheveux blonds. Il s'allongea et tenta de s'apaiser, mais la scène le hantait et l'angoisse de l'ignorance l'anéantissait. La rage au ventre, il pleura son malheur. Il se focalisait sur la scène précédant l'agression, Tilila courant vers un bosquet sauvage, Alice quelques mètres derrière elle. Puis son attention avait privilégié le spectacle du coucher de soleil. Les hommes, arrivés en silence, par derrière, avaient vraisemblablement rencontré en premier Tilila et Alice, les avaient mises hors d'état de nuire, avant d'attaquer le groupe. Et ils étaient repartis dans la même direction, donc vers l'est. Un peu réconforté à la perspective d'une piste, il trouva un peu de quiétude sans pour autant parvenir à fermer les yeux.

Après quelques heures, l'aurore pointait déjà, alors il s'assit. De longues minutes encore s'écoulèrent avant que la lumière suffise à réaliser l'inspection, rêvée depuis la veille. Le sable meuble avait dissipé toutes les traces de la fuite. Minutieusement, Enzo progressait vers l'est. À

l'approche des buissons, il distingua clairement un petit ruban orange accroché à une branche. Il le décrocha délicatement. Ses yeux s'embruèrent de larmes au souvenir de la robe que portait Tilila. Il le rangea précieusement dans sa poche de chemise, comme une relique. Il ne trouva rien d'autres, ni objets, ni traces de lutte, ni tâche de sang. Momentanément soulagé, il suivait à présent le couloir d'empreintes désordonnées. Devant lui, aucune habitation pour le guider. Il se contenta de suivre cette maigre piste et son instinct.

Il erra toute la journée sans rencontrer âme qui vive. En fin d'après midi, une forme au loin, d'abord imprécise, dessinait une maison. Son pouls s'emballa, en même temps que son pas. Le vent avait depuis longtemps balayé les dernières traces. Méfiant, il se dissimula à l'approche des lieux. Les alentours, entretenus, de la viande suspendue séchant au soleil, trahissaient une présence humaine. Une femme se présentait à la porte. Enzo décida de tenter sa chance et se manifesta. A sa vue, la femme recula et claqua la porte derrière elle. Enzo frappa, la supplia d'ouvrir, la menaça, rien n'y fit. Il n'osa pas pénétrer par l'ouverture de la fenêtre, mais exposa sa situation dans toutes les langues qu'il maîtrisait. Finalement, agacée, la femme se montra à la lucarne et dans un dialecte, lui exprima qu'elle ne savait rien, ne voulait rien lui dire et qu'il devait partir.

Haineux, Enzo erra de maison en maison, plusieurs jours durant, en vain. Ses réserves s'amenuisaient, l'espoir le quittait.

Il parvint bientôt dans un village. Il arpenta les rues, telle une ombre. Devant un bâtiment d'état, il hésita puis entra. Un homme l'accueillit assez froidement. Il narra son histoire, le massacre, la disparition de sa femme et de sa fille.

Sourcils froncés, l'homme écouta son aventure, hochant parfois la tête :

- J'ai été informé de cette tuerie. Des carabiniers ont découverts les corps. Nous ne savions pas qu'il y avait un survivant. Vous sauriez identifier les coupables?

Enzo secoua la tête. Il ne les avait pas vu. Tout était allé si vite. Il n'avait noté aucun signe particulier.

L'homme prit alors un ton compatissant:

- Je suis navré, mon vieux. Je crois que vous devriez essayer d'oublier votre femme et votre fille. Elles sont peut-être en vie quelque part, ou peut-être déjà plus. Ces hommes sont sans foi, ni loi. Et malheureusement, il m'est impossible de lancer des recherches. Ces collines sont leur territoire, ils en connaissent chaque recoin. Je garde mes hommes pour protéger la population des émeutes et des guerres civiles qui guettent un peu partout. Je regrette. A mon sens, la seule chose raisonnable à entreprendre, serait de vous diriger au plus vite, vers la frontière et de repasser en Europe. Votre survie est là bas, plus ici. Un autocar part d'ici toutes les semaines, je peux vous enregistrer pour le prochain?

Enzo secoua la tête et tel un automate, quitta le bureau en murmurant un "merci" à peine audible. Une phrase tournait en boucle dans son esprit, "oublier Alice et Tilila". Comment le pourrait-il? Elles étaient sa vie, sa raison de vivre. Les oublier signifiait mourir.

En sortant, la luminosité et la chaleur l'agressèrent violemment. D'un coup, il se mit à détester ce continent qu'il avait tant voulu aider. Pourquoi était-il venu ici? A quoi cela avait-il servi? Les occidentaux continuaient d'avoir des vies relativement douces. Ici tout n'était que guerres, déchirement, désolation, pénurie, maladie. Et à son tour, il faisait les frais de la malveillance humaine. Sans but, il progressa dans les rues étroites étouffantes, errant désabusé.

Une main se posa sur son épaule. Le regard vide, lentement, il pivota. L'officier était là, derrière lui:

- Je présume que vous n'avez plus rien?

Enzo acquiesça d'un mouvement de tête.

- Vous avez mangé quelque chose dernièrement?

Enzo haussa les épaules.

- Venez mon brave, accompagnez-moi. Je ne peux pas grand chose pour vous, si ce n'est

vous faire reprendre des forces. Vos idées n'en seront que plus claires, ajouta-t-il pour finir de convaincre Enzo.

Celui-ci se laissa guider et pénétra bientôt dans une maison blanche dont la fraîcheur intérieure le saisit. Il frissonna. Une femme souriante et deux enfants le saluèrent. L'homme s'entretint un instant avec elle, puis elle disparut dans une autre pièce. L'homme invita Enzo à s'asseoir sur les coussins moelleux. Il lui servit des boissons et très vite des plats de semoule, de pois chiches, de galettes, de fruits secs arrivèrent devant eux. Enzo réalisa alors qu'il n'avait quasiment rien avalé depuis plusieurs jours. Il apprécia le repas et sentit ses forces et son moral revenir. L'homme lui offrit de se rafraîchir et de prendre un peu de repos. Gêné, Enzo refusa poliment mais devant l'insistance de son interlocuteur et son extrême fatigue, il accepta. Cette nuit chez ses hôtes, il savoura paix et sécurité. Au matin, débordant d'énergie, il envisageait de nouvelles recherches, il comptait retourner le pays millimètre carré par millimètre carré. Le maître de maison réitéra sa dissuasion :

- Tu ferais mieux de partir, ami. Ta place n'est plus ici. Je sais quel rôle tu as joué pour mes compatriotes et je t'en suis reconnaissant. Mais tous les miens ne pensent pas cela et tu auras moins de chance la prochaine fois. Ecoute mon conseil et rentre chez toi.

Enzo, lui saisissant les mains, plaida d'une voix assurée:

- Mon frère, tu m'as accueilli chez toi. Tu m'as rendu à la vie quand je périssais. Je te serai éternellement redevable pour cela. Mais sans mon oxygène, je ne survivrai pas longtemps. Ma vie désormais n'a plus qu'un seul but : retrouver ma famille.

L'homme n'insista pas, il le regarda s'éloigner avec les maigres provisions qu'il avait pu lui offrir.

Enzo divagua encore quelques mois, de villages en villages. Parfois bien accueilli, parfois chassé, il s'étonnait toujours des multiples facettes de ce peuple. Curieusement, les moins riches n'étaient pas les moins hospitaliers. Ses recherches ne le conduisaient nulle part, sa femme et sa petite fille s'étaient comme volatilisées. Sa détermination basculait en désespoir, puis la rage reprenait le dessus et il persévérerait encore et encore.

Une nuit de juillet, qu'il s'apprêtait à passer, abrité et dissimulé sous un arbre, des bras puissants le saisirent rudement. Sans avoir eu le temps de réagir, deux hommes le bâillonnaient et le ficelaient, avant de le jeter à l'arrière d'un camion. Toutes les pensées traversèrent son esprit, même la plus folle lui suggérant qu'on le conduisait peut-être à ses chères disparues. On le ballotta trois jours durant, dans l'attente et l'angoisse du noir. Le quatrième jour, le camion s'arrêta. Un homme monta à ses côtés et lui arracha violemment son bandeau. Ses yeux le brûlèrent d'affronter la lumière du jour si brusquement. On le poussa hors du véhicule, les mains toujours attachées dans son dos, impuissant à se couvrir les yeux. Il finit par les entrouvrir, puis supportant la clarté à les ouvrir complètement. Il voyait un bord de mer. En dépit des derniers bâtiments effondrés, l'endroit rappelait étrangement Tanger, où il avait débarqué dix ans plus tôt, avec son Alice bien-aimée. Il distinguait parfaitement bien la côte espagnole face à lui. Nul doute, il était revenu à son point de départ. Il se débattit.

- Non, laissez-moi, je reste ici!... Lâchez-moi!

Un de ses geôliers s'approcha de lui et persifla:

- Ecoute, si ça ne tenait qu'à moi, on aurait réglé ton compte sur place et tu n'aurais même jamais revu la mer. Mais Monsieur est protégé ! Alors tu vas prendre sagement le bateau qui est là, rentrer chez toi et oublier notre continent.

- Mais pourquoi? gémit Enzo impuissant.

- Tu es indésirable ici. Les reconduits à la frontière, ça te parle ? Voilà, maintenant, tu vois l'effet que ça fait. Chacun son tour !

- Mais Alice et Tilila, je dois les retrouver....

- Je ne connais pas ton histoire, elle ne m'intéresse pas. Mais si tu attends du monde, poste-

toi sur la haute falaise là-bas, tu verras arriver tous les bateaux, ricana l'homme.

Contraint et forcé, Enzo embarqua sur le bateau, le même qui l'avait amené des années auparavant.

Sombre, malheureux, il rebroussait chemin, ses espoirs, noyés sur le continent africain. Qu'allait-il devenir ?

XI - FIN DE L'AVENTURE

Sur le port espagnol, Enzo vagabonda quelques temps, désœuvré. Un rocher creux, en guise de fauteuil, il contemplait cette côte qui l'avait rejeté, lui qui s'était tant dévoué pour elle. Il s'interrogeait aussi sur ce mystérieux bienfaiteur, était-ce un membre de l'association ? Sans contact depuis plusieurs mois, ils ignoraient sa position. Peut-être était-ce cet officier si prévenant, après l'agression ? Il secoua la tête, qu'importe ! Il ne le saurait jamais et sans doute eut-il été préférable qu'il disparaisse lui aussi à tout jamais.

Un jour chassait l'autre, il prit au mot son geôlier et s'établit là, face à la mer. Les mois se succédèrent. Il scrutait inlassablement l'horizon, guettant chaque bateau, animé malgré lui d'un formidable espoir à chaque débarquement, sentiment anéanti par des passagers se raréfiant, le laissant chaque fois plus meurtri. L'attente impitoyable le détruisait de l'intérieur, le temps se mesurait dorénavant en année

Il vivait de rien. Les quelques locaux avaient appris à l'accepter. Il était pour eux l'étranger mystérieux, qui ne se mêlait jamais, les rencontrant pour échanger quelque nourriture contre des objets de sa fabrication. Sa paillasse aménagée en haut de la falaise, sous quelques arbres protecteurs, il vivait tel un Robinson, concrétisant, image cruelle et ironique, la suggestion de son père enterrée dans les profondeurs de son esprit. Intrigués par cet homme solitaire, de braves villageois cherchèrent à communiquer. Petit à petit, Enzo s'appriivoisait. Il retrouvait parmi eux la chaleur et l'écoute qui le ramenèrent petit à petit à une vie sociale. Intégré au groupe, il participait désormais aux travaux agricoles de la communauté. Ragaillard, il redécouvrit le bonheur de se sentir utile. Exploitant son savoir, il équipait, réparait de vieilles installations électriques ou photovoltaïques. La reconnaissance, sa fierté retrouvée, l'homme en lui se réveillait. Durant la trentaine d'années passées là, il vécut en ermite, sans renoncer à son nid, face à la mer, sondant les arrivants.

Isolé dans sa bulle, il ignorait les conflits et les désastres mondiaux. Désormais totalement dépendants du pétrole étranger, les Etats-Unis optaient massivement pour la nucléarisation de l'économie, l'éolien, le photovoltaïque, la biomasse, les agro carburants, défigurant leur immense territoire. Lorsqu'un parc de production n'était plus rentable, les sociétés détentrices abandonnaient le site en l'état pour en construire un plus performant à côté. Le mot d'ordre restait immuable: « Consommez, nos industries en ont besoin, on se charge de vous fournir l'énergie ! ». Des accidents, liés au traitement des déchets radioactifs se multipliaient : surcoût de retraitement, négligence, manque d'espace, enfouissements sauvages évoquant curieusement les sous-marins nucléaires russes, pourrissant en mer baltique après l'éclatement du bloc soviétique.

Cet impérialisme dans un monde en souffrance attisait les tensions aussi bien à l'étranger que sur le sol américain où des groupements écologistes extrémistes menaçaient la sécurité nucléaire. Par ailleurs, la liberté de porter des armes constituait le lit du chaos en gestation. Malgré l'intervention de l'armée pour garantir la sécurité des sites de production énergétique, la centrale de Nixon, dans le Nevada, s'effondra sur son réacteur soufflant soixante quinze mille

américains. La rémanence de la radioactivité condamnait la santé des générations futures qui contractaient cancers, malformations, déficiences multiples.

A l'aube de ses soixante ans, le souvenir de Colombine pressait plus vivement le cœur d'Enzo. Bien qu'encore très alerte, il se sentait vieillir et l'envie de revoir le visage de sa petite soeur, de connaître l'histoire de sa vie, s'imposa. Il affrontait un nouveau dilemme: attendre vainement l'improbable ou suivre ce besoin profond ?

Il laissa sur place le maximum d'informations, permettant de localiser sa destination. Enfin décidé, il s'aventura.

Le pays, quitté depuis de nombreuses années, s'était métamorphosé. La végétation, jadis luxuriante, attestait des effets du réchauffement climatique. Il traversa des forêts calcinées. Les infrastructures négligées, des bâtiments à l'abandon et mal entretenus témoignaient de l'effondrement d'un système. L'imprévision d'une société, soutenue ardemment au début du siècle par des pseudo scientifiques qui jugeaient les politiques environnementales ruineuses, avait précipité les citoyens dans le monde de pénuries, d'inflation, de frustration, de violence, le tout dans l'incompréhension et l'incapacité d'adaptation.

Enzo comprit instinctivement qu'il devait contourner les villes, devenues ghettos. Les habitants quémandaient vivres, argent, biens. L'insécurité et la loi du plus fort s'insinuaient au cœur de la fourmilière. Les citadins se terraient chez eux. Tandis qu'il remontait vers le nord, il surprenait çà et là, des campements de fortune. Seul sur son rocher, il n'avait pas envisagé une transition aussi rapide vers la décadence. Les populations migraient pour tout un tas de raisons, le changement climatique, la montée des eaux, la perte de patrimoine, la disparition massive des élevages et de toute leur économie, l'insécurité, la disparité des ressources. Au pied de leur baraquement, Les hommes, femmes et enfant portaient sur eux la détresse de la situation. Leurs yeux hagards de réfugiés cherchaient désespérément une aide, une lueur d'espoir. L'étranger portait les informations d'un ailleurs ; il représentait le rêve, le trésor pour celui qui le dépouillerait, la maladie parfois. Alors, on l'accueillait avec méfiance. Son âge avancé, son regard franc et lumineux attiraient presque toujours la sympathie et c'est finalement avec assez de facilité qu'il parcourut la longue distance qui le séparait de sa contrée natale.

A une dizaine de kilomètres du toit familial, il fit escale, désireux de garder pour le lendemain l'angoisse, l'incertitude de revenir dans des lieux autrefois connus. Il se posta, comme souvent, en bordure d'un camp établi, jouissant pour seul confort d'un vieux matelas, roulé sur ses épaules en journée. Par temps de pluie, il se couvrait d'une housse en plastique. Cette nuit-là, sous un ciel clair, il conserva longtemps les yeux ouverts, dans les étoiles, songeant au passé, aux éclats de rire de Colombine. Malgré le temps passé, il se voulait confiant. La vie n'avait pas été tendre avec lui, elle lui devait une revanche! Il baissa les paupières sur cette incertitude. Un bruissement dans le buisson derrière lui, une main se ferma sur sa bouche, étouffant son cri. Un violent coup porté à la nuque et il bascula dans l'inconscience.

2058...

- Et c'est ainsi que je me suis réveillé près d'un ange, conclut Enzo en prenant la main de Pauline.

Celle-ci, les yeux brillants, garde le silence.

- Oh, le jour se lève déjà, fait remarquer Enzo, désignant la nuit qui s'éclaircissait dehors. Je suis navré, je ne pensais pas te tenir éveillée si longtemps avec mon histoire. Tu ne dis rien ?

Pauline essuie la larme qui glisse sur sa joue:

- Tu as tellement souffert, Enzo !

- C'est vrai que, souvent je me suis demandé pourquoi la vie s'acharnait ainsi. Mais toi, non plus tu n'as pas été épargnée, Pauline. Je crois qu'on a beaucoup de chance de se rencontrer aujourd'hui. C'est comme si un nouveau départ nous était offert.

Elle se lève du canapé, tenant toujours entre ses mains sa tasse vide.

- Il est temps d'aller prendre un peu de repos maintenant, après ces belles paroles prometteuses. Papa ne va pas tarder à se lever et même s'il peut se débrouiller seul, il risque de se demander pourquoi je ne me lève pas.

- Pardon, d'avoir été si bavard, s'excuse encore Enzo, debout devant Pauline.

- Non, surtout pas d'excuses, supplie-t-elle en posant son index sur sa bouche. J'ai fait un fascinant voyage cette nuit, moi qui n'ai jamais quitté ce pays. Alors, juste merci.

Enzo baise la main, puis la joue de son interlocutrice, en murmurant :

- Bonne nuit !

Le soleil emplit le cœur de Pauline et les jours retrouvèrent une raison d'être pour elle.

Pourtant, impuissante, elle constatait le déclin quotidien de Pierre. Il ne se plaignait pas, ne souffrait pas, mais la fatigue l'engourdissait de plus en plus, jusqu'à l'emporter définitivement à la fin du mois d'août 2058.

Un ciel blanc, tel un triste jour d'hiver. Et cependant...

De tout l'été, le bleu du ciel n'a pas percé l'épaisse couche de brume qui couvre désormais l'hémisphère nord. Les effets de la pollution passée, du réchauffement climatique ont dorénavant pris cette apparence : un ciel informe, blanchâtre, qui présente l'avantage de filtrer les rayons solaires si nocifs ces dernières années. Mais le moral des vivants pâtit de cette morosité continuelle et la nature peine encore davantage à se régénérer, privée d'un rayonnement direct.

Enzo resserre son bras autour des épaules de Pauline. Elle lève alors ses yeux embués vers lui. Quel réconfort de le savoir là en un moment pareil. Perdant un père, Pauline retrouve un conjoint solide, une oreille attentive, des bras accueillants, une personnalité affectueuse et riche.

Devant la fosse commune, ils laissent glisser un corps enveloppé dans un linceul de fortune. Pierre, son papa adoré, les a quittés hier, d'une belle mort dans son sommeil. Son cœur, usé par une vie difficile, a finalement lâché. Pauline orpheline, imagine les retrouvailles de ses parents, après trente cinq années de séparation. Cette pensée l'empêche de sombrer dans la tristesse des adieux. Depuis la mort de sa mère Jeanne, elle s'était préparée à l'éventualité d'un départ prématuré de son père. A présent elle se réjouit pour lui, immensément reconnaissante qu'il ait attendu un nouveau départ dans sa vie sentimentale. Son papa s'est endormi à tout jamais dans sa quatre vingt troisième année.

REBONDISSEMENTS

Printemps 2059, Enzo lance à Pauline :

- Ca va te paraître étrange, après tout ce que je t'ai confié. L'idée me ronge chaque jour davantage. A dire vrai, j'y pense jour et nuit...
- Et si tu en venais au fait ? suggère Pauline amusée et curieuse.
- Ce n'est pas si facile. Voilà, voudrais-tu m'accompagner revoir la maison de mon enfance ?
- Celle où tu as grandi ? Avec tes parents ?
- Exactement. J'ai en moi, un besoin impératif de retourner sur ces lieux qui ont porté ma vie, provoqué chacun des choix de mon existence.
- Bien sûr, je t'accompagnerai. Tu as peur ?
- Je me sens prêt à poser le doigt sur mes anciennes cicatrices. En plus, je ne te l'ai jamais dit, mais avant de quitter Gibraltar, j'ai confié l'adresse de cette maison aux habitants que je côtoyais. Alors si, Alice ou Tilila devait revenir...

A cette évocation, la voix du pauvre homme se brise. La gorge serrée, il poursuit :

- ... Pardon..., je me sens ridicule. J'ai tellement attendu, espéré. Mon deuil commencera lorsque j'aurais revu ces lieux, tu comprends ?

Pauline, assaillie de larmes d'émotions, acquiesce et étreint Enzo contre elle. De longues minutes s'écoulent, ainsi enlacés.

La voiture parcourt une vingtaine de kilomètres. Un trouble oppresse le cœur d'Enzo. Cette campagne qu'il connaissait par cœur, gamin, lui apparaît totalement étrangère. Il retrouve pourtant les courbes familières de la route endommagée. Leur véhicule avance péniblement, déjouant les irrégularités du bitume. Malgré son émoi, Enzo parvient à orienter Pauline et la guide devant un ancien portail oxydé. Pauline coupe le moteur. En silence, ils s'extraitent de l'habitacle, dans une contemplation médusée des lieux. L'enrobé rose de l'allée dont était si fière Agathe, sa mère, n'a pas supporté le manque d'entretien. Fissuré, craquelé, dénivelé, les herbes hautes l'envahissent. Les arbres qui donnaient tant de charme et de féerie au parc, ont eux aussi été abattus. Perdue dans ce décor sans relief, la bâtisse massive et cossue des souvenirs d'Enzo s'exhibe à découvert, lourde, disgracieuse sous le poids des métamorphoses. Les baies hors normes, partiellement murées, des ouvertures, grossièrement gravées dans les façades, permettent d'imaginer la cohabitation de plusieurs familles. Les anciennes portes de garage ont disparu au profit d'un mur, maladroitement érigé, muni de deux petites fenêtres. La grande terrasse, qui cerclait les quatre façades, démolie, reçoit maintenant un potager. Un couple âgé, s'affaire à y gratter une terre sèche. Derrière, Enzo aperçoit des cabanes. Il en compte cinq, à proximité de l'emplacement de la piscine. D'elle, il ne reste rien. Assis sur les marches d'un bungalow, deux enfants désœuvrés les observent. Ils portent dans leur regard éteint, la médiocrité de leur quotidien et la désespérance de leur avenir. Gênée de leur voyeurisme inopportun, Pauline regagne lentement la voiture, quand Enzo s'exclame soudain :

- Je vais leur parler ! Tu viens ?
- Je ne suis pas sûre que...

Mais Enzo ne l'écoute pas et a déjà avancé vers l'homme, jardinant, qui vient de lever la tête vers eux.

La femme craintive recule, mais l'homme, rustaud, a le regard de celui qui ne craint plus l'animosité de ses semblables. Il laisse approcher Enzo et Pauline sans le moindre geste, ni parole.

- Bonjour, amorce Enzo. Excusez notre audace. C'était la maison de mes parents... Ils l'ont fait construire dans les années 2000.
- Et alors ? fait l'homme d'une voix bourrue.
- Je voulais juste la revoir...
- Ce devait être une bien jolie demeure en ce temps-là, commente pensivement la femme, sécurisée.
- C'est vrai qu'elle offrait tout le confort rêvé, et même plus. Vous vivez ici depuis longtemps ?
- On l'a rachetée, peut-être bien à vos parents,...en 2024. J'avoue qu'on ne l'avait pas payée

son prix, mais les pauvres gens étaient criblés de dettes et devaient s'en débarrasser au plus vite. Ils avaient une fille, malade, mais pas de garçon. En tout cas, ils ne l'ont jamais évoqué.

- Tatata, vas-tu te taire, vieille sorcière et cesser de remuer le passé, interrompt méchamment le vieil homme.
- Ca t'ennuie, hein, que mes souvenirs soient plus frais que les tiens !
- Vous savez ce que sont devenus ces gens ? questionne Enzo.
- Dame non ! On leur a pris leur maison, ils n'allaient pas nous envoyer des cartes postales, siffle l'homme.
- Par contre, c'est la deuxième fois aujourd'hui qu'on nous le demande, remarque la femme.
- Vraiment ! sursaute Enzo d'une voix étranglée. Qui d'autres vous en a parlé ?
- Une peti...
- Hé, cause pas trop la Clara ! tranche à nouveau le vieillard ricanant. Les infos, ça se monnaie. On n'a rien de trop pour vivre, nous. Qu'est-ce que vous proposez ?
- Qu'on vous paie ?

Enzo interloqué, jette un œil interrogateur à Pauline. Celle-ci hausse les épaules, témoignant du caractère usuel de ce genre de pratique.

- Tu dois bien avoir quelques valeurs sur toi, mon gars. Quand on roule dans une si belle auto. L'homme devenu doucereux, désigne la voiture, certes démodée, un peu rouillée, mais encore alerte de Pauline.

- Je... Non... Je n'ai rien sur moi. Ce n'est même pas ma voiture..., objecte Enzo agacé.
- Alors, il faudra repasser.
- Attendez !...

L'homme ne se détourne même pas.

- Que faire ? rage Enzo en serrant les poings, impuissant. Comment savoir ? Ils nous mènent probablement en bateau. Mais, si c'était vrai. Et qui aurait pu revenir ici ? Mon père ? Ma mère ? Alice ? Je dois en avoir le cœur net. Mais je n'ai rien. As-tu une idée Pauline ?
- Malheureusement non. Ils nous font un chantage éhonté. Nous n'avons rien de valeur et j'ai peur qu'on regrette amèrement de nous séparer de la voiture.
- Pas ta voiture, ma chérie. Jamais de la vie ! Ca n'en vaut pas la peine.

Alors qu'Enzo fouille ses poches à la recherche d'une idée, il baisse le regard et remarque alors son poignet. Pauline, suivant son inspection, déchiffre immédiatement sa pensée :

- Oui ! C'est une excellente idée. La montre de Papa !
- Il me l'a offerte peu de temps avant de mourir. Je ne sais pas si je dois...
- Mais si, bien sûr ! C'est ce qu'il voudrait ! Je l'imagine là-haut, bienveillant et approuvant ce choix. Il se doutait bien qu'elle ne te servirait pas à honorer des rendez-vous d'affaire. Si elle te permet de renouer avec ton passé, elle aura joué un rôle formidable. Viens vite, avant que ces deux grigous ne nous demandent la lune !

Enzo dénoue le bracelet cuir. Le bijou, une très belle pièce en or, possède un mécanisme d'une rare fiabilité. Il a traversé les âges, accumulant quelques griffures sur le cadran. Gravé finement à l'intérieur, on déchiffre encore le message confiée par une Jeanne amoureuse : « A mon Pierre. Déc.2005 »

Enzo rappelle le couple :

- Regardez si ce bijou peut vous délier la parole....

L'homme s'approche et saisit la montre. Il la détaille sous tous les angles, ne s'arrêtent même pas sur les mots effacés et la fixe immédiatement à son poignet.

- Attendez ! Une minute ! s'indigne Enzo.
- Bon, vas-y, raconte-leur ce qu'ils veulent et qu'ils nous débarrassent le plancher.

La femme, consciente de son importance, avance avec arrogance. Elle se gratte la gorge :

- Alors voilà. C'était ce matin, d'assez bonne heure. On prenait notre petit déjeuner dans la cuisine, et on l'a vue, debout, là où vous êtes, perdue dans sa méditation. Elle détaillait la

maison comme si elle en digérait chaque fragment.

- Elle ? C'était une femme ?
- Oui, je ne vous l'avais pas dit ? fait innocemment la vieille femme, sûre de son effet. Une femme, encore jeune, mais avec un type indéfinissable. Ca m'a perturbé, pas le type européen, mais pas arabe non plus. Non, encore un de ces mélanges bizarres, crache-t-elle avec une moue de dégoût.
- Vous lui avez parlé ?
- Fallait bien savoir ce qu'elle voulait, à rester là, sur notre propriété, sans bouger. Elle a parlé d'une connaissance qui avait vécu ici, euh Paolo, non Marco, j'sais plus...
- Enzo ? articule, la gorge serrée, le compagnon de Pauline.
- Enzo, oui, ça devait être ça, confirme la femme.
- Et où est-elle maintenant ?

La femme lève les bras, ignorante.

- Elle ne vous a rien confié ? Pas glissé un détail qui nous aiderait à la retrouver ? insiste Enzo impatient.
- Elle a vaguement laissé entendre qu'elle aurait peut-être plus de chance dans le Sud, à retrouver une tante.
- Dans le sud ? bondit Enzo. Mais comment ? Où ?
- Je ne peux pas vous en dire plus. Elle est repartie comme elle était venue, à pieds, sans bruits, dans la même direction que vous.
- Viens Pauline, s'écrie Enzo en s'emparant de la main de son amie. Il faut la retrouver rapidement.

Ils s'éloignent précipitamment des lieux et de ses occupants inhospitaliers.

Envahi par l'émotion, Enzo peine à contenir son empressement. Pauline roule à vive allure. Ils scrutent l'un comme l'autre les abords de la route, et si elle avait décidé de traverser les champs ?...

- Tu te souviens ce vagabond qu'on a croisé à l'aller ? interroge Pauline préoccupée.
- Mmmm. Oui, tu m'as fait remarqué combien il semblait méfiant. Dès qu'il a aperçu la voiture, il s'est caché. Oh mon Dieu ! Si c'était elle ?

En silence, ils parcourent encore quelques kilomètres. Ils questionnent ensuite systématiquement tous ceux qu'ils croisent. Mais peine perdue, elle s'est évaporée ou fait preuve d'une incroyable discrétion.

Après deux heures de recherches méticuleuses et infructueuses, Enzo au bord d'un désespoir palpable, Pauline ralentit soudain la voiture en tendant son index devant eux :

- Regarde ! C'est bien la même personne que ce matin !

Au bruit du moteur, l'individu se retourne vers eux et paniqué, esquisse une fuite à travers champs. De ce seul regard, Enzo revit. Par sa fenêtre ouverte, il crie :

- Tilila !

La silhouette stoppe net sa course, figée.

Puis lentement, retardant le moment de faire face à la vérité, elle pivote. Enzo s'est rué hors de la voiture, il est maintenant proche d'elle. Il détaille le visage camouflé sous la capuche d'un blouson élimé. Des mèches bouclées, châtain clair s'en échappent et balaient le visage tanné de la femme. Un sourire hésitant tout d'abord, puis épanoui irradie son regard. Ses yeux translucides étincellent. Immobiles, l'un comme l'autre, Enzo et Tilila se font face, se contemplent. Vingt neuf ans séparent leurs derniers souvenirs. Enfin, Tilila tend les bras, murmurant « Papa », comme un mot qu'elle apprendrait à prononcer. Bouleversé, Enzo enferme les mains de sa fille dans les siennes, avant de l'attirer à lui. Serré l'un contre l'autre, ils réapprennent leur chaleur, leur odeur. Restée en retrait, Pauline, les larmes aux yeux, ne peut détacher son regard. De longues minutes s'écoulent, rythmées par les reniflements heureux de Tilila ainsi que les soupirs de bonheur et de soulagement d'Enzo. Enfin, rassasié l'un de l'autre, ils s'écartent et remarquent l'univers autour d'eux.

- Tilila, je te présente Pauline. Elle m'a reconstruit quand je n'étais plus rien et aujourd'hui, je ne saurais vivre sans elle. Pauline, voici Tilila, ma fille bien-aimée.

Avec un respect mêlé d'une curiosité réciproque, les deux femmes se saluent.

- Tilila, malgré les années, tu es la description parfaite des souvenirs de ton père. Sois la bienvenue, ton retour est tout simplement le plus prodigieux et le plus merveilleux des rêves.
- Merci.

En sécurité après son long périple, étourdie de cet aboutissement inespéré, angoissée de découvrir un nouveau cadre, la jeune femme se sent soulagée d'entendre Enzo proposer.

- Rentrons à la maison maintenant.

Le trio prend place dans la petite voiture et c'est dans un silence presque religieux que s'effectuent les dizaines de kilomètres restant. Enzo se retourne constamment s'assurer qu'il n'a pas rêvé et que Tilila est bien là, assise sur la banquette arrière. Un sourire béat fige ses traits.

Bien plus tard dans la soirée, après que Tilila a pris possession des lieux et de sa nouvelle chambre, Enzo se décide à livrer toutes les questions qui lui brûlent les lèvres et le coeur.

- Mais que s'est-il donc passé? Je vais enfin avoir les réponses, moi qui vous ai tant cherchées. Et Alice? Qu'est devenue ta mère? Et comment as-tu atterri ici? Et que...
- Papa..., l'interrompt Tilila paisiblement, j'ai au moins autant de questions à te poser. Je ne sais pas par quoi commencer. Ces années ont été si difficiles. Je me suis repassé des milliers de fois le film dans ma tête. Je courrais dans le sable, Maman n'était pas très loin derrière moi. En me retournant pour la regarder, j'ai vu une ombre se jeter sur elle. Avant d'avoir pu crier, on me bâillonnait aussi. Ils nous ont chargées sur des chevaux. J'entendais des cris épouvantables, mais je ne comprenais pas ce qui se passait. Ca n'en finissait pas, j'étais si mal, pliée en deux sur le dos du cheval qui galopait. Je voulais maman et j'avais si peur pour toi. Je me sentais coupable. J'ai toujours cru que ces hommes nous avaient attaqués parce que je m'étais éloignée.
- C'est probablement ce qui vous a sauvé la vie, ma chérie.
- On s'est enfin arrêté. On m'a posée à terre et débandé les yeux. Nous étions arrivées dans un tout petit village. Les gens nous regardaient bizarrement, méchamment. J'ai voulu m'approcher de maman, un homme nous a séparé violemment. Il m'a dit: "Toi, tu es en âge de travailler. J'ai d'autres projets pour ta mère". Je me suis débattue. J'ai crié que je ne voulais pas être écartée. Maman se démenait aussi, pleurant et l'homme l'a frappée au visage. Elle s'est effondrée au sol... On m'a traînée, je ne savais même pas si elle était vivante.
- Non ! marmonne Enzo, serrant les poings, les yeux brillants.
- J'ai refusé de coopérer, alors ils m'ont abandonnée dans une vulgaire cage en joncs. J'avais chaud, j'avais soif et j'avais si peur, d'eux et aussi des bêtes sauvages. Je suis restée plusieurs jours là. Quand ils ont ouvert la porte, je n'avais plus aucune force. Ils m'ont laissé récupérer quelques temps, puis ils m'ont forcée à travailler : gratter une minuscule parcelle, avec d'autres enfants, chercher de l'eau au puits à plusieurs kilomètres, faire des lessives avec un malheureux pichet d'eau, et quand les autres rentraient chez eux, je devais encore préparer les repas, servir et desservir la famille chez qui j'étais placée.
- C'est pas vrai ! Tu avais juste sept ans, comment ont-ils pu...
- Tu sais, j'ai eu de la chance. La famille a fini par m'accepter comme un membre des leurs et au fil du temps, ils m'ont appréciée, tout comme je me suis mise à les aimer, et la vie est devenue plus facile.
- Mais, Alice? ...
- Maman n'a pas eu ma chance. Mes maîtres... pardon, mais ces termes me resteront jusqu'à ma mort, mes maîtres donc, m'ont expliqué que le chef avait jeté son dévolu sur elle et souhaitait en faire sa troisième femme. Cet homme, ce monstre, ignorait les sentiments. C'était un guerrier. Il utilisait les êtres, mais ne les considérait pas. Il s'est rapidement fatigué de posséder une femme belle mais qui ne le vénait pas, lui résistait. Il s'en est alors désintéressé. Maman serait morte quelques mois plus tard. Elle avait contracté une maladie, comme d'autres de la tribu. Elle est devenue faible, elle n'a pas été soignée correctement. Moi, je crois qu'elle s'est laissée mourir de chagrin, séparée de toi et de moi...

Les larmes coulent sur les joues de Tilila. Dans le regard vague et embué d'Enzo, se lisent toute la souffrance et l'impuissance de ne l'avoir ni retrouvée, ni sauvée. Il tient si fermement la main de

Tilila qu'elle se dégage gentiment.

- Tu me fais mal, Papa.

- Oh pardon, ma chérie, s'excuse-t-il vivement. J'ai si mal...

- Moi aussi. Tu sais, c'était insupportable d'être à quelques mètres d'elle... ma maman, et de ne pas pouvoir l'approcher, l'embrasser, sentir ses bras autour de moi. J'en avais tellement besoin.

Après un silence, Enzo reprend:

- Et toi, comment es-tu parvenue jusqu'ici, si longtemps après ?

- Les années passaient. Après la peur, le chagrin, les angoisses, je me suis habituée à mon environnement et ceux qui me soignaient, jusqu'à les considérer comme ma famille. C'étaient des gens plutôt justes et je n'avais nulle part où aller, alors je suis restée, j'ai grandi auprès d'eux. Puis les aînés ont été mariés à des filles des villages voisins, les filles sont parties fonder de nouvelles familles. Je m'entendais bien avec le benjamin, Sami. Mais je n'avais guère d'illusion... Pour tout le monde, j'étais l'étrangère, et sans dote de surcroît. Malgré tout, le père a accepté notre union. J'étais assez heureuse de ma situation. Mais ça n'a pas duré. Des conflits grondaient entre plusieurs villages voisins. Tous nos hommes ont été réquisitionnés et sont partis se battre, Sami aussi. Après des mois de guerre, très peu sont revenus, et dans quel état ! Alors, nous les femmes, avons réorganisé la vie du village. Mais une épidémie de dengue, d'une forme nouvelle et particulièrement sévère, a décimé notre groupe. Les remèdes connus n'avaient aucun effet sur le mal et nous avons vu les femmes et les enfants partir les uns après les autres. Nous n'étions que quelques survivantes et la vie ne semblait plus possible là-bas. Alors, avec Djamilia, ma grande sœur, nous nous sommes lancées sur la route, pour remonter vers l'Europe. Je crois qu'elle a juste voulu m'accompagner aux limites du pays, elle a refusé de prendre le bateau, prétextant que ce n'était pas sa place.

- On t'a laissé embarquer ?

- Un certain désordre règne là-bas. J'ai raconté qu'on m'avait volé mes papiers, mais que je devais rentrer en France. Sans doute la couleur de mes yeux et de mes cheveux a rendu l'histoire plausible et on m'a laissé passer. Arrivée à Gibraltar, des espagnols m'ont instantanément interpellée. Ils guettaient une femme et comme très peu débarquaient, ils m'ont tout de suite remarquée. Tu avais bien balisé ton chemin, tu sais, papa.

Enzo hoche la tête, souriant en imaginant la scène.

- Je pense que la légende de « l'homme qui guettait l'horizon » est désormais écrite. Ensuite, des rencontres fructueuses et chanceuses m'ont guidée jusqu'ici. Je n'imaginai pas qu'un endroit encore vert pouvait exister...

- Oh, ma chérie, et si tu l'avais connu comme je l'ai connu enfant, c'était le paradis terrestre : de l'eau en abondance, des arbres centenaires, des animaux et des oiseaux partout, ... Qu'avons-nous fait ?

- Avec l'adresse, j'ai facilement retrouvée la maison de tes parents, mais comme je le craignais, la route s'achevait en impasse. Les occupants ne sont pas des plus bienveillants. Alors j'ai eu un gros coup de blues en réalisant que c'était fini, que je ne te reverrai plus jamais. Et j'ai repensé à l'histoire de Maman, et de sa sœur disparue. N'ayant plus rien à perdre, je redescendais sur Marseille...

L'émotion à nouveau enserme cette nouvelle famille recomposée.

Pauline se lève préparer des boissons. Tilila ne peut s'empêcher de l'observer avec un mélange de respect et de crainte. Enzo évoque leur curieuse rencontre et les retrouvailles inespérées avec l'ancien ami de ses parents, Pierre le père de Pauline. Tilila appréhende un nouveau rejet. Pourtant cette idée est loin d'effleurer Pauline qui savoure le bonheur auquel goûte Enzo. Elle le sent enfin apaisé, confiant, serein après trente ans de recherches, de tourments, et d'interrogations. Elle éprouve une grande joie à les voir enfin réunis et Tilila lui paraît une jeune femme charmante, il lui tarde de la mieux connaître.

Au fil des mois, les deux femmes s'appriivoisent et s'entendent à la perfection. Pauline, sans

l'avouer, découvre en elle, l'enfant qu'elle aurait aimé avoir. Tilila lui voue une admiration sans borne.

Enzo, veille à l'entretien de la maison, remet en état les panneaux solaires, répare la toiture, entretient la cuve de récupération d'eau de pluie, la cheminée, le potager. Comme il est illusoire d'espérer trouver un travail sans aucun papier, Tilila l'assiste. Enzo pourtant s'escrime à remplir des déclarations auprès des services administratifs, mais son cas n'est pas une priorité. Ils manquent de justificatifs, rédigent de nombreuses déclarations sur l'honneur. En attendant, Tilila est "tolérée" sur le territoire. Elle soulage agréablement Pauline des corvées ménagères. En rentrant de l'hôpital, cette dernière trouve régulièrement la table et le dîner prêt. La maison n'a jamais été aussi rutilante et Tilila brille d'ingéniosité pour remettre au goût du jour des objets ternis ou abîmés par le temps.

En Août 2059, la France dans l'impasse financière ouvre son marché aux investisseurs étrangers pour un projet pharaonique d'installation de purificateurs d'air. Des constructions incroyables s'érigent à proximité des principales villes. Hautes comme plusieurs gratte-ciels, les machines aspirent l'air grâce à des hélices gigantesques. Des filtres successifs retirent toutes les particules, microparticules, nanoparticules de pollution. Ainsi purifié, l'air est re-soufflé sur un périmètre de plusieurs kilomètres carrés. L'ingénieux mécanisme, se nourrissant des rayons solaires et du vent, fonctionne en permanence. Le « droit à l'air » s'instaure. Pour rentabiliser son investissement, l'Etat ponctionne un nouvel impôt, contrôlé par un pass d'identification biométrique. Particulièrement élevé à proximité de l'air "pur", le montant de la taxation diminue à mesure de l'éloignement. Un nouveau brassage de population s'opère. Les plus miséreux partent tandis que les nantis profitent de ce nouveau bien-être.

Après la diffusion du reportage sur le vieil écran de télé, Pauline, Enzo et Tilila se regardent dubitatifs. Pauline hoche la tête:

- Encore une nouvelle source de conflits et d'injustice...
- Le gouvernement ne parvient déjà pas à assurer la sécurité et un partage équitable de l'eau potable, il va maintenant occuper ses agents à la protection de ces machines et à la détection des intrus, bravo, c'est brillant ! commente Enzo désabusé.
- S'ils préservaient des espaces pour la repousse d'arbres, ce serait logique, naturel et tellement moins cher, ajoute Pauline.
- Oui, mais anticiper, réfléchir à long terme, l'homme ne sait pas faire, soupire Enzo.

Dans leur campagne dévégétalisée au profit des habitats précaires, Pauline et ses hôtes ne sont pas concernés par ces nouveautés. Ils continuent de respirer l'air que les générations précédentes leur ont transmis, avec son lot d'allergies et de cancers.

A l'hôpital, l'activité reste stable. On décède d'affections banales par défaut de traitement. Cette fatalité quotidienne est devenue tolérable par tous. Pour la première fois en 2025, l'espérance de vie plafonnait en France à 90 ans pour les femmes et 88 pour les hommes. Depuis l'écart entre les deux sexes a disparu et s'inverse avec une moyenne en 2059, de 79 ans. A l'échelle mondiale l'humanité n'aura pas dépassé les 8 milliards d'individus tandis qu'aujourd'hui, subissant la pression continue de son environnement, certains démographes l'estiment à 7.3 milliards. Toujours selon les mêmes spécialistes, au regard des comportements de prédation non considérés par les anciens modèles de prévision, l'effondrement rapide de l'espèce humaine interviendrait à partir de 2085 pour une stabilisation théorique à 2.5 milliards d'êtres humains en 2180. Ce ne sont que des prévisions...

Un matin, Emma, une collègue d'un service voisin, interpelle Pauline:

- Pauline, pourrais-tu monter en gériatrie après ton service, quelqu'un te demande là-bas?
- Un patient?
- Oui, évidemment ! Sinon, il se serait déplacé quand même, sourit Emma.
- Bon, je monterai tout à l'heure.

Toute la matinée, elle réfléchit, intriguée, quel patient peut bien la réclamer ? Avant de prendre sa pause déjeuner, elle décide d'assouvir cette curiosité en rendant visite à ce mystérieux vieillard. Au troisième étage, elle croise Emma qui termine sa tournée de soins matinaux.

- Ah, très bien, tu as pu te libérer, je pense qu'il va être content, s'exclame Emma souriante.

- De qui s'agit-il ?

- Un adorable vieux monsieur. Viens, il est par ici, chambre 312. Il s'appelle Jean Charpentier.

- Non?!... Jean Charpentier, ce n'est pas possible. Mais quel âge a-t-il ?

- Quand je te dis que c'est un vieux monsieur. Il vient d'avoir quatre vingt cinq ans, et le pauvre n'a plus de famille. Tu te souviens de lui ?

- Oui, bien sûr. On a soigné sa fille ici, il y a très longtemps. Et je connais bien son fils. Mais, il se souvient de moi ?

- Oh, tu verras, il a toute sa tête. Par contre, tu m'étonnes, il ne m'a pas parlé d'un fils. Tiens, c'est ici.

Frappant doucement à la porte, Emma pénètre dans la chambre, suivie d'une Pauline troublée.

- Monsieur Charpentier, mission accomplie, je vous l'ai trouvée la « petite » Pauline Buvier.

Pauline, souriante, s'approche en lui tendant sa main :

- Bonjour, Monsieur Charpentier. Ainsi, vous vous souvenez de moi après toutes ces années ?

- Oui, mon petit. Comment aurais-je pu oublier la façon dont vous vous étiez occupée de ma Colombine. C'est si loin tout ça, mais vous n'avez pas changé, toujours le même sourire, assure Jean en lui tenant les deux mains.

- Merci, vous êtes gentil. Et vous, comment allez-vous ? Emma n'a pas eu le temps de me dire ce qui vous amenait chez nous.

- Oh moi, tu sais, j'arrive à la fin du chemin. Toutes ces années m'ont usé, le temps est venu de laisser ma place.

- Vous vous sentez fatigué ?

- Oh oui, tout le temps. Malgré les traitements, j'ai l'impression de faiblir de jour en jour.

C'est pour ça, égoïstement, je voulais me faire un petit plaisir et revoir un visage connu. Il en reste si peu, tous les autres m'ont abandonné, avoue-t-il avec un pauvre sourire.

Pauline décrypte la tristesse que distille son regard. L'homme a vieilli. Le visage creux, les cheveux gris, clairsemés, les mains tâchées et tremblotantes, les intonations de sa voix traduisent la fatigue d'une vie, une certaine sagesse, l'attente d'un après.

Pauline s'assoit sur le bord de son lit.

- Qu'avez-vous fait toutes ces années ?

- Après la mort de Colombine, plus rien n'était comme avant. La vie en appartement nous minait. Agathe m'imputait le départ d'Enzo...

Sa voix se brise.

- Enzo, vous vous souvenez de lui ? C'était mon fils, continue-t-il sans laisser Pauline répondre. Je l'ai renié. Comme je m'en suis voulu ! Que ne donnerais-je pas aujourd'hui pour savoir ce qu'il est devenu, et s'il pense encore à nous, ses parents. On dira ce qu'on veut, nos enfants restent nos enfants pour toute la vie. Agathe est partie sans l'avoir revu.

Heureusement, elle est partie si vite qu'elle n'a pas eu le temps de le réaliser, sinon je pense qu'elle aurait été rongée, comme je le suis actuellement.

- Agathe vous a quitté... depuis longtemps ?

- Oh oui. Elle a été renversée bêtement par un chauffard en faisant ses courses en ville. Elle venait d'avoir cinquante huit ans. Ironie du sort pour une femme qui adorait conduire et qui s'est toujours considérée comme un as du volant, ma pauvre Agathe. La vie s'est bien moquée de nous.

Pauline caresse la main du vieil homme, en témoignage de sympathie.

Jean relève ses yeux larmoyants vers elle.

- Et toi mon petit, la vie t'a-t-elle épargnée ? Qu'est devenu ton père ? Nous avions su que sa chère Jeanne était partie bien avant son heure.

A son tour, Pauline livre ce qu'a été sa vie, la perte récente de son père, celle de son premier amoureux. A l'évocation d'Arnaud, Pauline ne peut retenir les larmes que son coeur contiendra à jamais.

- Mais aujourd'hui, je suis heureuse à nouveau. Mon rôle à l'hôpital me comble et j'ai retrouvé un compagnon charmant, qui me soutient et me sauve de la solitude.
- Comme je suis heureux pour toi, chère enfant. Tes parents t'ont transmis leur droiture, leur prévenance vis à vis des autres. Si seulement on les avait un peu plus écoutés, au lieu de les juger...
- Allez, les regrets ne servent à rien. Reposez-vous Jean, je repasserai vous voir plus tard.

En quittant la chambre, dix mille pensées se bousculent dans l'esprit de l'infirmière. Quelques mois après le fils, voilà que le père se trouve à l'hôpital, dans "son" hôpital. Ce n'est plus le hasard cette fois, Jean Charpentier a instamment souhaité y venir. Pauline, impatiente et un peu inquiète aussi d'annoncer cette nouvelle à Enzo, se demande quels mots choisir pour l'amener vers son père. A la maison soigneusement rangée, le dîner est prêt, et les deux hôtes, impatients de la revoir et de connaître le déroulement de sa journée.

A table, elle confie:

- Enzo, j'ai eu une journée incroyable, Elle m'a renvoyée dans le passé, pas moins de trente cinq ans en arrière.
- Ah bon? relève Enzo en croquant un bâtonnet de carotte.
- J'avoue ne pas trop savoir comment te l'annoncer... Ton père est à l'hôpital, Enzo !

Sous le coup de la surprise, Enzo lâche le légume. Les questions se pressent dans son esprit chaviré.

- Quoi? Mon père ? Dans ton hôpital? Mais quel âge peut-il avoir? Qu'est-ce qu'il a?

Pauline relate en souriant:

- Une collègue est venue me dire qu'un patient souhaitait me voir, et c'était ton père. Il est très seul et il s'est souvenu que j'avais soignée Colombine, c'est ainsi qu'il a atterri dans cet hôpital. Il souffre de faiblesse liée à son grand âge, il a quatre vingt cinq ans. Il perd ses forces de jour en jour. Et il s'est confié. Depuis la disparition de ta mère, elle est morte dans un accident il y a plus de vingt ans, il ressasse constamment sa vie. Il m'a avoué qu'il partirait avec l'énorme remords d'avoir cassé les liens avec son fils.

Pauline s'arrête et observe Enzo. Ses traits figés, son regard vague perdu très loin, il ne dit rien.

Pauline se lève et vient derrière lui. Posant ses mains sur ses épaules, elle le masse doucement, guettant sa réaction.

- Tu sais, ce n'est plus le même homme. Il a connu les revers de la vie lui aussi. Je ne suis pas loin de penser qu'il regrette de ne pas t'avoir accordé plus de crédit. Accepterais-tu de le revoir?
- Tu lui as dit que j'étais ici? formule Enzo plus brutalement qu'il ne l'aurait voulu.
- Non, jamais de la vie! Ca ne regarde que toi, c'est ton père, c'est ta décision.

Tilila, qui les écoutait sans rien dire, murmure :

- Ainsi, j'aurais un grand-père? Moi, qui n'ai connu que mes parents, et encore si peu... Comme j'aimerais le rencontrer...

Enzo la considère un instant, pensif.

- Je comprends ma chérie. Mais l'histoire de nos relations ne regarde que moi. Je dois y penser.
- Parle-moi de lui, s'il te plait Papa, j'ai besoin de le connaître, supplie Tilila.

Devant le regard encourageant de Pauline, Enzo se laisse aller et rapporte les souvenirs qu'il conservait encore dans un coin de son esprit. Tilila dévore ses paroles.

Après le dîner, Enzo reconnaît:

- C'est drôle de repenser à tout ça. Nous n'avons pas eu que de mauvais moments finalement.
- Tu acceptes de me le présenter, alors?

Enzo la regarde en souriant:

- La nuit porte conseil ma chérie. On verra demain.

Avant de s'endormir, Pauline ne peut s'empêcher d'ajouter:

- Il n'a plus beaucoup d'énergie, plus beaucoup de temps et je crois qu'on s'en veut toujours de ce qu'on n'a pas eu le temps de dire aux vivants. C'est l'infirmière qui te parle. Ne te donne pas l'occasion d'avoir des regrets.

Au petit matin, après avoir médité une partie de la nuit, Enzo expose sa décision, dès le petit déjeuner.

- Qu'as-tu prévu Tilila aujourd'hui? Est-ce que ça te dirait d'accompagner ton père, rencontrer son père?

Afin de ménager le vieil homme, ils décident de profiter de la pause de Pauline pour la laisser préparer le père d'Enzo.

Ce dernier, ravi de la revoir, se montre plus faible encore que la veille:

- Oh une visite, quelle joie ! Il ne faut pas te sentir obligée pourtant, je sais que tu as du travail.

- Ne vous inquiétez pas, monsieur Charpentier, ça me fait plaisir. Aujourd'hui, je ne suis pas venue seule. J'ai avec moi quelqu'un qui revient de très loin, que vous n'avez pas revu depuis une éternité, que vous rêvez pourtant de revoir, et je crois que lui aussi.

Le pauvre Jean pâlit :

- Comment ça, qui? Qui peux-tu connaître de mon passé? Non, ne me dis pas que... Oh mon Dieu!

Enzo vient d'apparaître dans l'encadrement de la porte. Son visage sérieux épie la réaction du vieillard. Il amorce un sourire. Jean, redressé sur ses oreillers, lui tend ses deux mains:

- Enzo, oh Enzo, mon fils, approche... Il y a si longtemps que je rêve de te serrer dans mes bras.

Enzo fait quelques pas vers le lit et se blottit dans les bras ouverts. Très émus tous les deux, ils ne prononcent d'abord aucune parole. Pauline, en larmes, partage leur bonheur intense. Enfin, Jean regarde son fils comme s'il le découvrait:

- Que tu es beau, mon grand. J'ai tant de fois imaginé ton visage. Tu es resté toi, le même regard. Oh Pauline, reprend-il se tournant vers l'infirmière, tu viens de me faire le plus beau des cadeaux. Si j'avais seulement pensé...

- En fait, Monsieur Charpentier, le hasard a placé Enzo sur ma route, il y a quelques mois. Il est celui qui illumine mon quotidien dorénavant.

Enzo ne trouve pas de mots. Il observe cet homme qui a influencé sa destinée.

- Enzo, je voudrais te dire à quel point je regrette.

- Non papa, laisse, plus tard....

- Malheureusement, le plus tard est trop incertain pour moi et je dois libérer ma conscience avant de partir. Nous avons longtemps été furieux contre toi, contre ce que nous appelions ton inconséquence. Même Colombine ne parvenait pas à nous faire entendre raison. Quand elle nous a quittés, nous nous sommes enfoncés dans le malheur. On ne comprenait plus. Qu'avions-nous fait? Pourquoi ce drame s'abattait-il sur nous? Nous en avons voulu à la fatalité, aux autres, au monde entier, mais jamais à nous-mêmes. Il a fallu le travail du temps pour intégrer le lien du cancer de ta sœur à notre mode de vie. Je me sens pleinement responsable d'avoir fermé les yeux. Nous n'aurions pas pu la protéger de tout, mais se battre comme tu l'as fait pour de meilleures conditions, pour une alimentation plus saine, pour une plus sobre consommation des choses, nous aurions certainement beaucoup déculpabilisés. Au lieu de cela, nous avons évolué au fil des événements, subissant tout ce que tu avais pu prévoir. Au lieu de la jolie vie dorée que nous nous étions organisée, nous avons connu galère après galère, la vente désastreuse de la maison, le chômage après la perte de nos emplois, les petits boulots, les appartements miteux, parfois le froid et la faim. On a même failli se séparer avec ta mère, on ne se supportait plus, se renvoyant constamment la faute. On est resté ensemble par obligation; c'était encore plus aléatoire de vivre seul. Et petit à petit, on a compris que notre seule chance était d'arrêter de nous morfondre, d'attendre

constamment l'aide d'autrui. Dès lors, tout est allé un peu mieux.

- Oh Papa, je souhaitais tellement que vous compreniez tout cela avant de souffrir, que vous soyez prêts et forts. La vie aurait été plus facile tous ensemble.

- Mais nous étions aveuglés par un système qui nous avait formaté... Qui est-ce? demande soudainement Jean en désignant la porte.

Tilila dévoile une tête curieuse par l'entrebâillement.

- Tilila! Pardon, je t'avais oubliée. Trop d'années à rattraper, s'excuse Enzo en se levant vivement accueillir sa fille. Papa, annonce-t-il, au moins un de tes voeux s'est réalisé. Tu m'avais souhaité une progéniture, voici Tilila, ta petite fille.

Bouche bée, Jean admire la jeune femme au teint caramel, aux cheveux et aux yeux clairs.

- Ma petite fille ?

- Bonjour..., prononce Tilila, la bouche soudainement très sèche.

- Bonjour, répond mécaniquement Jean. Tilila, tu as un prénom très original, presque autant que peut l'être ta beauté.

Tilila rosit sous le compliment de son grand-père.

- Ma mère y est pour beaucoup.

- Elle doit être remarquable, ajoute Jean, jetant un coup d'œil vers la porte de sa chambre.

Enzo, suivant son regard, le découragement instantané :

- Malheureusement, Alice n'est plus parmi nous depuis bien des années.

- Mes enfants, accepteriez-vous de me conter vos vies ? J'ai tant imaginé de scénarios, mon fils, et toi, ma petite fille, je ne sais rien de vous.

Souriants, se tenant la main, Enzo et Tilila s'assoient sur le bord du lit, près du vieil homme, appuyé à son oreiller.

Le visage heureux, Pauline les considère un instant, puis s'esquive sur la pointe des pieds, les abandonnant tout entier à l'intimité de ces retrouvailles familiales.

S'adossant à la porte refermée, elle pousse un profond soupir de contentement. L'avenir lui semble désormais prometteur, si doux parmi les siens.

Le bonheur n'est pas loin.

Fin

CROISSEZ ET MULTIPLIEZ

TABLE

1^{ère} PARTIE : Pauline, Génération sacrifiée

2008	I : Conférence II : Des signes III : Agathe IV : L'interview V : Rendez-vous manqués VI : La rencontre
2058	Un nouveau monde
2023...à 2058 I :	L'adieu II : Révélation III : Des vacances déterminantes IV : Soupçons V : Pauvre Pauline VI : Une maison occupée VII : Pandémie VIII : Thomas
2058...	Un patient inattendu

2^{ème} PARTIE : Le combat d'Enzo

2058	Un foyer inespéré
2008...	I : Une limite trop loin II : Rupture III : Péripéties IV : Des sœurs attachantes V : L'attentat

- VI : Nouveau départ
- VII : Mounsif, un guide hors pair
- VIII : Le cercle s'élargit
- IX : Nouvelles missions
- X : Panique
- XI : Fin de l'aventure

2058...

Rebondissement

Annexe

Méthodologie:

- Connaître son empreinte écologique
- Etudier son résultat, déterminer les points faibles
- Prioriser les efforts et se fixer un timing
- Commencer à agir même partiellement et suivre son bilan

Au quotidien :

ALIMENTATION

- manger raisonnablement
- manger moins de viande et de poisson
- acheter des fruits et légumes de saison et locaux
- acheter bio dès que possible...
- boycotter les produits contenant de l'huile de palme (attention: il y en a partout!)
- mettre un couvercle pour cuire, utiliser des autocuiseurs
- éviter les OGM et les produits d'exploitations intensives (animaux, oeufs de batterie,...)
- cuisiner

LA MAISON

- réfléchir sa construction (optimiser le terrain, l'orientation, utiliser des matériaux écologiques, isoler, penser récupération d'eau, économie et production d'énergie,...)
- économiser l'eau
- prévoir un chauffage efficace
- réduire sa consommation énergétique, tendre vers zéro (quelque soit la source d'énergie, renouvelable ou non)
- privilégier l'électricité "verte"

- raisonner sur la base de la conception d'une maison : 30m²/habitant
- opter pour des leds
- ne pas surchauffer son appartement, et encore moins climatiser.
- pas d'appareils en veille, ni de lumière superflue
- poser un "stop pub" sur sa boîte aux lettres et écrire son refus des pubs aux organismes concernés
- utiliser des produits d'entretiens écolabellisés, réduire les doses, les fabriquer soi-même tout simplement <http://raffa.grandmenage.info/post/2006/01/12/Livret> Le Grand M
%C3%A9nage Versions finales
- surveiller le volume de sa poubelle et tendre à le réduire
- apprendre à trier
- limiter les appareils électroménagers

LES ACHATS:

En ai-je vraiment besoin?... Comment et où est-ce fabriqué?...

Qu'est ce que ça devient ensuite?...

- consommer moins
- acheter des produits rechargeables
- favoriser les produits à la coupe
- bannir le jetable: lingettes, dosettes,....
- acheter d'occasion ou recyclé
- surveiller la consommation énergétique des biens achetés
- éviter impérativement les bois exotiques
- favoriser le commerce équitable
- limiter les emballages, prévoir paniers et autres cabas pour les courses
- ne pas se fier à la valeur matérielle des produits (en euros), mais évaluer leur valeur environnementale
- éviter les fourrures, l'ivoire, l'or, ...
- réparer, amener en fin de vie

LOISIRS

- choisir une activité écologique, sans incidence environnementale
- ne pas offrir de fleurs coupées
- limiter (voire supprimer) les déplacements en avion
- pas de déchets n'importe où
- pas de mégots en nature, pas de feu en forêt
- éviter les zoos, les cirques animaliers,.... respecter la faune dans son cadre d'origine, ne pas encourager sa déportation
- pas d'animal exotique comme animal de compagnie

TRANSPORT

- à pied ou en vélo pour les trajets courts
- choisir un véhicule sobre en consommation et peu émetteur de CO₂
- pratiquer le co-voiturage
- privilégier le transport en commun
- réduire ses déplacements
- rouler moins vite et plus sagement
- vérifier régulièrement la pression de ses pneus
- éviter les agrocarburants

FAMILLE

- initier les enfants aux gestes écologiques, au tri des déchets
- se limiter à un ou deux enfants par foyer

JARDIN

- ne pas brûler les détritrus
- planter des arbres
- boycotter les pesticides et les engrais
- arroser ses plantes avec l'eau de lavage des légumes
- protéger les êtres vivants
- attirer les insectes au jardin
- jardiner

DIVERS

- donner plutôt que jeter
- ne pas imprimer les e-mails, sauf exceptions
- effectuer des placements solidaires
- donner du temps ou de l'argent à la cause environnementale
- sensibiliser son entourage aux "premiers secours" pour sauver la planète

caroline.brunocharrier@yahoo.fr

